

L'Exécuteur [221]

– Le trésor de la mafia

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE TRÉSOR DE LA MAFIA

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

LE TRÉSOR DE LA MAFIA

L'Exécuteur

Vauvenargues

PROLOGUE

Les couloirs de Carceri Ucciardone résonnaient de l'éternelle et sinistre rumeur propre à toutes les prisons : cris, raclements de semelles, tintements de clés, grincements de grilles, insultes et menaces lancées à la volée. Des couloirs sombres et gris, où le soleil n'avait pas droit de cité.

Don Nando Vanzano songeait à tout cela en suivant le couloir, qui menait aux parloirs et qui, le plus souvent, n'annonçait qu'un visiteur : Benito Roccavento, son avocat. Son lien direct avec l'extérieur. La seule personne dont jusqu'alors il avait accepté les visites. Le seul qui ait quelque chose à lui dire, ou à entendre de lui.

Sauf une fois, une éternité auparavant. Ce jour-là, au lieu de l'avocat, celui qui l'attendait derrière la vitre du parloir s'appelait Mack Bolan. Mack Bolan le Fumier, celui que tous les *amici* nommaient l'Exécuteur, et qui était venu jusqu'ici, à Carceri Ucciardone, pour le défier. Aujourd'hui encore, Nando Vanzano se souvenait de tout, revoyait les images. Leurs regards s'étaient affrontés à travers cette glace, pour se dire l'essentiel. D'abord Vanzano. Il n'avait rien oublié de son message. Un message de mort.

« Quoi qu'il arrive et quoi que tu fasses, je ne sombrerai pas. Je serai toujours là. Les murs de cette prison ne me tueront pas. Et toi, Mack Bolan, je te ferai expier. Tu paieras au centuple tout ce que tu m'as fait. Tu paieras de ma main, j'en fais le serment. Je n'aurai pas de repos, avant que tu aies payé. »

Puis les yeux aux reflets de banquise avaient délivré leur réponse. Brève, incisive comme un coup de poignard :

« Je t'attends. »

Et l'Exécuteur était reparti.

Depuis, le *capo* avait ressassé sa vengeance à n'en plus dormir, jusqu'à ce qu'un éclair vienne percuter son esprit, aveuglant d'évidence.

C'était la semaine précédente. Il avait longuement réfléchi, tout mis sur pied. Implacablement. Sans le moindre état d'âme pour toutes les conséquences que cela impliquait. Sans la moindre note écrite. Tout

était dans sa tête et, depuis quatre jours, rien ne s'en échappait. Alors, dans le couloir conduisant aux parloirs, Nando Vanzano avançait mains croisées dans le dos, traînant un peu des pieds devant le maton qui marchait sur ses talons. Devant lui, les clés de l'autre gardien tintaient au rythme de leur progression. Délégués à des tâches d'entretien, quelques détenus les regardaient passer. Silencieux, immobiles, mines respectueuses, obséquieuses et craintives. Normal. Il était don Nando, le mythique *capo di tutti capi délia Cupola Siciliana*. Même en prison, il était la Puissance, et le poids de son regard écrasait ces cloportes. Y compris les matons.

Puis ce fut le bout du couloir avec sa porte en fer qui s'ouvrit devant le *capo*, et le parloir fut là, avec ses tabourets, ses box vitrés, son ambiance d'attente. Alors, sans que sa face change d'expression, il s'installa sur le tabouret, décrocha le combiné de l'interphone, planta son regard noir et glacé dans celui qui le fixait à travers la vitre de protection. Un regard qui ressemblait au sien. Lourd, fixe et noir, avec cette lueur glacée qui n'appartient qu'aux hommes vraiment dangereux. Vanzano hocha la tête, murmura dans le combiné :

— Ça fait longtemps.

Derrière la glace, le regard du visiteur cilla.

— Très longtemps, renvoya-t-il tout bas.

Un long silence s'installa, puis, sans presque bouger les lèvres, Nando Vanzano restitua tout ce que contenait sa mémoire. Lentement, posément. Lorsqu'il eut terminé, son regard de tueur résolument planté dans les yeux qui le fixaient toujours, il ajouta :

— Pas de truccages, et pas de leurres. Je veux que tout soit vrai. Absolument vrai.

Derrière la vitre, son vis-à-vis acquiesça, et le *capo* ajouta :

— Au moindre faux pas, à la moindre maladresse, il flairera le piège, et tout s'écroulera.

— Le bruit court qu'il est mort...

— Je n'en crois rien !

Nando Vanzano avait presque crié. Derrière la glace de protection, son interlocuteur le regarda sans comprendre.

— Ma...

— *Per favor !* coupa le *capo di tutti capi*. Fais ce que je te demande, *amico mio*. Exactement ce que je te demande.

Son visiteur acquiesça. Son regard était grave, quand il renvoya :

— *D'accordo*, Nando.

Nando Vanzano avait raison. Certains sacrifices s'avéraient nécessaires. Car, s'il était vivant, à la moindre maladresse, il se méfierait. Il était un grand fauve, et possédait l'instinct animal que la plupart des hommes ont perdu. Quant à Nando Vanzano, c'était un chasseur implacable, régi par ce pouvoir des grands prédateurs de ne

jamais sous-estimer le gibier. Surtout pas une proie comme celle qu'il convoitait. Mack Bolan le Fumier. Car, contrairement à tous, il savait. Tout en lui disait que l'Exécuteur n'était pas mort. Du bluff. Rien que du bluff. Mais ce n'était qu'un contretemps. Cette fois, Bolan le Fumier allait mourir vraiment. Nando Vanzano en était sûr. Il avait tout prévu. Jusqu'au détail ultime... lorsqu'il tuerait l'Exécuteur. D'ici. Du fond de sa prison... et de ses propres mains.

Des mois plus tôt, à travers cette glace, sans un mot et d'un simple regard, il le lui avait dit, le lui avait juré.

CHAPITRE PREMIER

— *Putana !* On va coucher ici !

Assis près du chauffeur, le grand maigre à profil de vautour ne releva pas. Occupé à se curer le nez, il se contenta d'émettre un vague grognement. Que la réunion des huiles s'éternise ou non, Patricio « Urubu » Valone s'en foutait. Le regard perdu dans la masse sombre de la falaise rocailleuse qui bouchait l'horizon teinté d'aurore mauve, il songeait à la petite pute qu'il s'était envoyée la veille.

Situé en pleine montagne, à presque cent bornes de Palerme, l'endroit était constamment désert. Le printemps était encore frais, surtout à 6 heures du matin.

— Ils vont quand même pas prendre le p'tit dèj ! gronda le chauffeur en s'agitant sur son siège.

— *Calmo !* grogna Valone. Fais comme moi. Relaxe !

Il savait qu'une réunion à l'aube signifiait quelque chose d'important, et que ça pouvait durer des heures. Surtout avec *il Présidente*. Car le vieux était là. Ils avaient vu sa Mercedes arriver. Toutes les huiles étaient là. Une demi-douzaine de bagnoles, avec leurs *autisti*, leurs chauffeurs, qui attendaient que ça se passe, sans savoir ce que leurs *capi* pouvaient bien être allés foutre dans ce dédale de falaises rocheuses à cette heure-là. Urubu s'en fichait. Au service de Michele Gotta depuis plus de dix ans, il connaissait sa manie malade du secret, et pourtant, il se doutait un peu de ses magouilles. L'autre jour, le boss n'avait pas buté Varasi, ce minable petit *capo* de quartier, sans raison. Un truc forcément louche. Même que, depuis, l'ambiance avait changé. Mesures de sécurité renforcées. Comme si le boss avait craint quelque chose. Y compris pour sa poule. Lorna. Celle-là, une fois de plus, elle avait faussé compagnie à ses gardes du corps et avait disparu. Une fugue. Elle en était coutumière et, en général, on la retrouvait dans une boîte de nuit avec ses copains. Parfois, quand c'était lui qui l'accompagnait pour faire les magasins, elle le suppliait de la laisser aller voir ses amies. Une heure ou deux. Elle lui jurait qu'elle reviendrait. Et, avec son regard de biche et sa bouche en fleur, elle arrivait à l'entortiller. Alors il cédait. Et elle revenait. Tout sourire.

Avec ce regard qui lui faisait bouillir le sang. Elle lui faisait un effet terrible, Lorna. Il ne savait rien lui refuser. En fait, il en était un peu pincé... Putain ! Si le boss s'en apercevait, il était foutu.

En tout cas, cette fois, la fugue durait depuis trois jours. Le boss en devenait dingue. Heureusement, Urubu était déchargé du problème. Comme chaque fois, c'était aux limiers de Gotta de passer la ville au peigne fin.

Et pendant ce temps, lui et ce con de Ritti faisaient le pied de grue. Comme tous les *soldati* des autres *capi*. Des *capi* qui avaient disparu dans le dédale rocailleux, seulement accompagnés de leurs lampes-torches. Sans flingueurs.

— *Merda !* soupira le chauffeur. Quand je pense...

— Justement, coupa Valone. Pense pas. Et arrête cette connerie de radio ! T'as pas entendu les ordres ?

D'autant que, ces dernières heures, Michele Gotta ne décolerait pas. Il était dingue de Lorna, le boss. Raide pincé pour cette gonzesse. Derrière son volant, Carminé Ritti ricana. Il avait parfaitement entendu les ordres, il connaissait la raison de la rogne du boss et il s'en foutait. Et ces consignes de silence l'agaçaient. Pas de bruit, et surtout pas de radio. À cause des bergers qui pouvaient traîner dans le coin. Encore un putain de leurs caprices. Et puis c'était plus fort que lui. Il avait besoin de râler. De musique aussi. Le rap. Il adorait. Des tas de CD partout où il allait. Des messages qui parlaient de rébellion, de liberté, de casser du flic, de raser les institutions. Ce matin, il en avait besoin. Il était nerveux. Impatient. Parce que cette nuit, il aurait dû se faire un bon coup. Peut-être deux. Deux petites touristes teutonnes en mal d'exotisme, draguées dans un bar de Palerme. Une moche, une pas mal. Mais le jeune Carminé avait de la santé à revendre, et la beauté, il s'en foutait. Une bête de sexe. Et d'impatience. Mauvais, il ne put s'empêcher de grincer par-dessus le rap de l'autoradio :

— *Merda !*

Puis il monta le son. Il détestait se lever de bonne heure. Les ordres, il n'en avait rien à foutre.

— Font chier ! cracha-t-il encore. Ces gonzesses, je les retrouverai peut-être même...

— *Non muovere*. Pas bouger.

Par-dessus la musique, la voix avait éclaté à l'oreille gauche de Ritti, en même temps qu'une chose dure et glacée s'était enfoncée dans sa tempe. Sa main droite était déjà partie vers l'intérieur de sa veste, aussitôt stoppée par la pression du contact glacé sur sa tempe. Autour de la Mercedes, des bruits insolites résonnèrent dans le maquis, et, près du jeune Ritti, la silhouette à peine discernable de Valone s'était figée. Complètement dépassé, Ritti coassa :

— *Ma, che co...*

— *Silenzio*, coupa la voix.
Et Valone qui ne faisait rien !
— *Fuori*. Dehors.

C'était une voix sourde, chargée de menaces. Trop pour songer à lui désobéir. Ritti sentit une main fouiller sous sa veste et le délester de son arme.

L'esprit en déroute, la gorge nouée et se demandant pourquoi son copain ne réagissait pas, le jeune flingueur ouvrit sa portière, quitta la Mercedes. En silence. Mais ça ne servait plus à rien. L'étrange « flop » contre sa tempe le fit sursauter violemment, et il mourut sans comprendre pourquoi.

* * *

— Ils veulent anéantir notre *società* !

La phrase avait résonné dans le silence épais comme un tocsin.

— Les flics, les juges, les journalistes, ils veulent tous tuer notre *Onorabile Società* ! clama encore le *capo*. Tous des ordures. Il faut recommencer ! Leur coller une putain de leçon !

Sous la lumière blême des lampes à gaz et dans l'épaisse fumée des cigares, écrasant de sa lourde carcasse la caisse de bois sur laquelle il était assis, Michele Gotta ressemblait exactement à ce qu'il était : un vrai *mafioso*.

Avec sa silhouette de catcheur, sa face massive aux traits grossiers et ses grosses lunettes à monture d'écaille, l'homme avait l'air d'un acteur parfaitement entré dans son rôle. Mais, derrière les lunettes et sous les arcades sourcilières surmontées d'épais sourcils noirs, les petits yeux porcins ne jouaient pas la comédie. L'éclat qui y sourdait était dur. Un regard de tueur. Normal. Michele Gotta l'avait été. Un des meilleurs. Comme l'avaient été quelques autres *capi*, comme Piero Sombato, son voisin de droite. Aujourd'hui, il était le *capo* de toute la région de Catane. Là-bas, on l'appelait don Michele et tout le monde en avait peur. Même les *carabinieri*. Pourtant, officiellement « dégraissé » de son passé, il circulait librement, donnait aux œuvres, félicitait les *bambini* des écoles aux remises des prix, y compris ceux des flics du coin. Même ceux du procureur du secteur. Si cet enfoiré avait su qu'à l'époque, il avait personnellement trempé dans les exécutions des juges Falcone et Borsellino... Un sacré bordel ! Michele Gotta y pensait encore aujourd'hui avec fierté. Ces enfoirés avaient payé pour toutes les arrestations et condamnations infligées aux *amici* depuis des décennies. Eux avaient payé. Mais il en restait d'autres. Beaucoup d'autres. Et c'était le sujet de la réunion de ce soir. Ils le savaient tous.

En revanche, ils ne comprenaient pas pourquoi on les avait convoqués ici, en plein bled, au milieu de nulle part, dans ce coin de Sicile complètement paumé.

Falcone et Borsellino ! Des années déjà !

Rendus fous par ces exécutions et persuadés que le coup venait de Corleone, les flics anti-mafia avaient envoyé là-bas toute une armée de carabiniers. Résultat, des arrestations, certes... mais pas celles des responsables. Les cons !

— Tu as raison, Michele. Ils veulent tuer *l'Organizzazione*, mais ils n'y arriveront pas. Tu as encore raison quand tu dis qu'il faut donner une leçon à tous ces salauds qui nous bouffent la vie.

Alberto Pastrani. Le plus ancien de la *Cupola*. *Il Presidente*. Le seul dinosaure encore en place. Le plus important, après Nando Vanzano le mythe, actuellement enfermé à Carceri Ucciardone. Lui aussi était venu. Malgré cette mauvaise grippe qui semblait ne plus vouloir le quitter. Encore un peu, et ce serait l'hôpital. Pour le moment, assis sur une des caisses du stock de « marchandises » qu'une poignée de *soldati* triés sur le volet gardait ici en permanence. Des armes, et aussi du fric. Sale. En attente de blanchiment. Enterré tout au fond du petit chapelet de grottes. Une partie des réserves de la *Cupola*. Ce fric qui avait donné son idée à Nando Vanzano. Une idée qu'Alberto Pastrani, son ami, avait trouvé terriblement tordue, mais formidablement géniale. Ce qui était une référence. Avec Ernesto Montagora, son vieil ami disparu aujourd'hui, il était sans doute un des membres les plus intelligents et les plus cultivés que *l'Onorabile Società* ait engendré. Et quelle allure ! Avec ses cheveux blancs mi-longs entretenus à l'anti-bleu, la peau mate de son visage soigneusement entretenue aux crèmes anti-rides, des ongles parfaitement manucurés et son costume trois-pièces gris comme ses petits yeux vifs, Alberto Pastrani n'avait, contrairement à Gotta, pas du tout l'air de ce qu'il était. Un des *capi* les plus intégristes que la *Cupola* ait également vu passer depuis les Vanzano et quelques autres. Et, aujourd'hui, il était justement là pour montrer à la nouvelle génération des responsables de la coupole que les vrais *capi* existaient encore. Alors, il enchaîna :

— Cependant, nous sommes réunis ici pour une tout autre affaire.

Une tout autre affaire ! Michele Gotta qui se préparait à reprendre la parole pour bien affirmer son leadership en resta sans voix. Une tout autre affaire ! Et il n'était au courant de rien ! Il se serait déjà bien passé de cette réunion en pleine brousse et à cette heure ! Surtout avec cette salope de Lorna qui restait introuvable ! Il en devenait dingue. Cette nana lui était entrée dans la peau comme aucune autre ne l'avait fait jusqu'alors. Il était accro. Complètement maboule.

Mais ce matin, il devait se laver le cerveau. Ne penser qu'au business. Réunion hyper importante. Forcément. Et très secrète, à en juger par le

lieu.

Dans la lumière des lampes à butane, le regard gris du vieux Pastrani les observait l'un après l'autre, semblant réfléchir à ce qu'il allait dire.

En fait, et Gotta l'ignorait, Alberto Pastrani n'avait rien de particulier à dire. Pour le moment. Comme tous les membres de la *Cupola*, il attendait. Après lui avoir dit l'essentiel lors de cette visite exceptionnelle au parloir de sa prison, le *capo di tutti capi délia Cupola* lui avait demandé de faire le nécessaire, de réunir tout le monde dans cette grotte. Absolument *tout* le monde. Et Pastrani avait obéi. Lui qui pensait justement à prendre très prochainement sa retraite. Mais Vanzano avait confiance en lui, comme il avait en son temps eu confiance en feu Montagora. Alors il lui avait demandé de s'occuper de ça. Personnellement. Une confiance et des précautions qu'il comprenait à présent pleinement. Une idée complètement dingue. Le plan le plus élaboré, le plus tordu, le plus froid et le plus implacable qui ait jamais été conçu par l'*Onorabile Società*.

Le plan « Pharaon ».

Inconscient de ce qui se passait dans l'esprit de Pastrani et décidément focalisé sur sa haine des autorités italiennes, Michele Gotta ré-enfourcha son cheval de bataille. Remettant à plus tard d'allumer le cigare qu'il avait sorti de son étui, il éructa :

— Va bien falloir qu'on se greffe de nouvelles couilles !

Silence dans l'assistance. On connaissait son langage imagé, ainsi que son humeur ombrageuse. On attendait la suite. Vindictif, il reprit :

— Va bien falloir qu'une bonne fois pour toutes, on finisse par calmer ces putains de flics et ces merdes de juges !

Laissant un instant son regard noir et glacé peser sur l'assemblée, il allait relancer sa diatribe, quand des pas résonnèrent brusquement dans le boyau conduisant à la grotte, accompagnés de lumières dansantes. Les *capi* se statufièrent, tandis qu'une demi-douzaine de types habillés de treillis sombres, coiffés de cagoules noires et armés de P-M surgissaient. Instinctivement, Gotta porta la main vers l'intérieur de sa veste. Geste réflexe d'*ex-assassino*. Dans la grotte aucun des super boss n'était armé.

— *Non muovere !*

Une voix sèche. Métallique. Celle d'un septième homme qui venait d'apparaître. Grand, bien charpenté, la soixantaine affirmée, face anguleuse, regard luisant dans la lumière des lampes. Contrairement aux six autres, coiffé d'un simple bonnet de laine sombre duquel dépassaient des cheveux gris, celui-là était habillé d'une sorte de cape en peau plus ou moins poilue. Longue et ample, lui recouvrant les bras. Apparemment pas armé, il commandait visiblement le groupe. Dans les poings des autres, de courts P-M Beretta dont les canons pointaient

dangereusement vers l'assistance. Complètement dépassé, Michele Gotta sentait son esprit fonctionner à vide. Qui étaient ces rigolos ? Que foutaient leurs flingueurs à eux ? Autour de la table, les autres *mafiosi* éberlués avaient l'air de se poser les mêmes questions, sauf le vieux Pastrani. Bizarrement, il ne semblait pas surpris le moins du monde. À cet instant il le prouva d'ailleurs, en déclarant d'une voix posée :

— *Tutto va bene, signori !*

Disant cela, il avait levé les yeux vers le type à la cape. Au fond de ses prunelles grises, un air de connivence planait. Pas dans celui de l'intrus. Dans sa face anguleuse et tannée comme un vieux cuir et sous la barrière des sourcils gris, les petits yeux noirs tout au fond de leurs orbites recelaient une lueur fixe et glacée. Difficile à supporter. Sa bouche étrangement petite semblait pincée dans une moue de méfiance. Une bouche dont les minuscules lèvres bougèrent à peine quand l'homme déclara :

— Je m'appelle Surtu.

CHAPITRE II

« — Il faut que je vous parle ! *It's urgent ! Very urgent !* »

L'Exécuteur sautait les marches. Il grimpait les escaliers à la volée, et il tuait au passage.

« *It's urgent ! Very urgent !* »

Dans le vacarme des rafales, la voix de l'inconnue résonnait à ses oreilles sans qu'il parvienne à l'oublier complètement.

Une voix de femme. En anglais, avec l'accent italien. Légèrement voilée. Elle n'avait laissé qu'un prénom. Lorna. Et un numéro de portable. Un indicatif italien que, dans l'urgence, il n'avait pas eu le temps d'identifier. Seule certitude, numéro complètement inconnu. Un appel très bref, reflétant parfaitement l'urgence annoncée. Bizarre. C'était entre son dernier repérage à pied, et son retour au char de guerre pour s'équiper en vue du blitz. Un appel en son absence. Seuls ces quelques mots, enregistrés sur la messagerie de la ligne du van.

« *It's urgent ! Very urgent !* », et ce prénom.

C'était tout. Pas de nom, aucune précision. Juste un numéro de portable italien. Il avait rappelé tout de suite. En vain. Ligne occupée. Pas le temps d'attendre. Sans laisser de message, il avait fini de s'équiper et avait quitté le TACOM. Il rappellerait plus tard. Car, au dernier étage de cet immeuble, il y avait la dernière cible de son blitz.

Ronnie « Jackal » Armelo. Le boss de Jacksonville.

Une cible que tout en lui voulait obstinément détruire. Alors l'Exécuteur escaladait les jetées d'escalier. Il sautait les marches. Quatre par quatre. Grimpant les étages comme autrefois tout là-bas au Vietnam, quand il montait à l'assaut des collines occupées par le Viêt-cong. Sans la lunette I.L. fixée à son front, il aurait déjà été haché sur place par les rafales ennemies. Les quatre derniers niveaux du Florida Building étaient truffés de *killers*. Ça, il le savait d'avance. Comme il connaissait par cœur la distribution électrique et téléphonique de l'immeuble. Avec leurs centrales au niveau -1. Problèmes qu'il avait résolus. Explosifs judicieusement répartis et à doses homéopathiques, pour mettre certains éléments hors circuit tout en épargnant les autres. Destructures différées, déclenchées par radiocommande, au moment

précis où, parvenu à pied au cinquième étage, le Guerrier avait réussi à neutraliser le sas protégé permettant l'accès aux derniers niveaux. Ceux occupés par la Continental Food Company.

Restait le piège.

Ce foutu système d'alarme aux infrarouges, dont il ignorait l'existence. Un système nouvelle génération très performant, qu'Herman « Gadgets » Schwarz n'avait pas localisé malgré la technologie avancée de son matériel de détection. Un prodige de sophistication. Résultat, malgré l'élimination discrète des trois flingueurs du rez-de-chaussée, malgré la mise hors circuit des caméras de surveillance et malgré son black-out sélectif sur l'alimentation électrique, Mack Bolan était attendu.

Sitôt le sas du cinquième franchi, le comité d'accueil l'avait reçu, armé jusqu'aux dents. Nombreux. Ronnie « Jackal » Armelo se savait menacé et avait pris ses précautions. Tout un régiment de tueurs. Planqués un peu partout dans l'immeuble. Maintenant, les rafaleurs sortaient de partout, allumant comme des fous, saccageant les bureaux, faisant tout exploser sur leur passage. Des éléphants dans un magasin de porcelaine. Normal. Ils ne possédaient que quelques lampes-torches. Seules sources de lumière. C'était une nuit sans lune, et dans ce secteur isolé de la périphérie de Jacksonville, c'était le pot au noir. Ils risquaient de se descendre mutuellement. La panique.

Alors l'Exécuteur rafalait aussi.

Les lampes-torches en priorité. Avec leurs détenteurs. En prenant soin de ne pas encaisser les rayons lumineux de face, à cause du système I.L., intensificateur de luminosité. Mauvais pour les rétines. Ça flinguait, ça cavalait partout, ça hurlait, ça geignait aussi. Déjà quelques cadavres. Vêtu de sa sinistre combinaison de combat, bardé d'armes et de chargeurs dans tous ses passants, un MP SK au poing droit et une demi-douzaine de bi-chargeurs scotchés tête-bêche accrochés à un harnais, le Guerrier arrosait à tout-va. Tout ce qui bougeait, et en progressant vers son but. L'escalier qui montait au dernier étage. Le loft. La tanière de Ronnie « Jackal » Armelo.

Le fief du caïd de la ville. Le *capo* de Jacksonville, Floride.

Pour le pourri, aucune chance de s'échapper. Ascenseur coupé, pas de retraite possible, autre que l'escalier. Ou alors par la fenêtre. Neuf étages. La marche était haute.

En attendant, l'ennemi semblait se reprendre et la bagarre s'organisait. Moins de panique, rafales plus sélectives, lampes plus discrètes. Petits flashes, repérages, arrosages. Beaucoup plus efficace. Sans sa lunette de vision nocturne et ses images de crépuscule verdâtre, Mack Bolan serait sans doute déjà transformé en écumoire. Hélas, les chargeurs se vidaient et, là-haut, il entendait des pas précipités. Du monde à l'étage au-dessus. Le dernier avant le loft.

— *It's here ! It's here !* Il est là !

Surgie de l'ombre comme un diable, une silhouette venait de déboucher du couloir, P-M au poing. Bolan avait été repéré par les éclairs de ses propres rafales. Réflexe contre réflexe, le sien fut de plonger sur la moquette, celui du pourri d'arroser. À hauteur d'homme. Trop haut. Hurlement étranglé, une rafale qui se perd, l'autre qui fait mouche, et un corps qui valdingue dans l'obscurité. Celui du tueur. Soudain comme un séisme une masse qui fait tout trembler. Le plancher qui frémit. Et la masse qui se matérialise. Qui remplit le couloir. Énorme. Puis une voix. Loin derrière :

— Toro ! Atten...

L'index de l'Exécuteur agit. Dans son poing, le MP 5K tressauta. Et dans le réticule de la lunette, l'énorme crâne du monstre partit en arrière, accompagné d'un geyser de sang. L'immense carcasse s'écroula, mais Bolan n'était déjà plus là. De ce côté, plus personne. D'une détente, il se propulsa en avant, sauta le corps du monstre. Au bout du couloir, l'escalier.

— Attention ! cria la même voix, quelque part dans un des nombreux bureaux aux vitres dévastées.

Pour le Guerrier pas le temps d'analyser plus avant. Une rafale à la volée, en pleine course. D'abord la peau d'Armelo. Parce qu'en toile de fond et depuis le début de son intervention, il percevait par à-coups les crachotements des talkies-walkies des flingueurs. Le tocsin. Là-haut, « Jackal » devait déjà s'organiser. Sauf si les infos du dossier D.E.A. fourni par Hal Brognola s'avéraient. Selon elles, « Jackal » était quasiment sourd. Malformation de naissance. Souvent, les concerts *métal* de sa sono faisaient trembler les murs de son loft jusqu'au petit matin. De plus, à cette heure et comme toutes les nuits, selon le même dossier D.E. A, il était bourré jusqu'aux yeux. Complètement explosé à la coke. Sa coke. Celle que vendaient ses réseaux. En plus pure. Consommation privée effrénée. Sans doute le plus gros consommateur du secteur, accro du nez aux orteils. À croire qu'il ne trafiquait que pour sa propre défonce.

L'Exécuteur avait scrupuleusement respecté l'horaire. Près de 1 heure du matin. Avec un peu de chance, le pourri était complètement *out*. Aux décibels et à la poudre.

L'escalier était là, desservant les bureaux par l'intérieur. La cage d'ascenseur aussi. À oublier. Le pire piège. Et puis deux méchants. Ils l'avaient entendu ou simplement senti venir. Un coup de torche. Une exclamation :

— *Hijo de puta !*

De l'espagnol. Logique. Armelo bossait avec les Mexicains et les Portoricains. Puis la rafale. Attendue. Bolan avait déjà plongé. Et de nouveau, la colère du MP 5K. Deux corps qui s'affalent, sur fond de

rafales inutiles. Ou presque. Derrière Bolan, un type lâcha un cri bref, et il perçut un bruit de chute. Le but contre son camp. Hélas, au-dessus, ça cavalait beaucoup. Une vraie fourmilière, cet immeuble. Pourtant, le Guerrier n'avait pas d'autre choix. Il devait monter. Un petit avantage néanmoins. Grenades. Il en avait emporté trois. Quadrillées. Défensives. L'arme suprême en pareille configuration de combat. À condition de ne pas s'exposer. Idéal, l'escalier. Décrochant une « poire » de sa ceinture, il en arracha la goupille avec les dents, la cracha, balança l'engin de mort vers le haut. Reculant d'un bond, il entendit des exclamations au-dessus de lui, puis un cri :

— *Cuidado !* Attention !

Main-d'œuvre espagnole, la moins chère. Puis l'explosion. Sèche, violente pour les oreilles. Bolan avait bouché les siennes. Pas suffisamment pour être sourd aux hurlements, douleur et rage mêlées. Des bruits de chutes, de courses, des sons traînants, des gémissements. Le chaos. D'un seul élan, l'Exécuteur bondit, aperçut une silhouette, un P-M abaissé vers lui. Son index pressa la détente du 5K. La silhouette tressaillit violemment, s'abattit dans l'escalier. L'esquivant au passage, Bolan acheva son ascension, risqua un regard au niveau du palier, constata les dégâts. Trois corps affalés dans leur sang, débris de toutes sortes, lambeaux de cloisons, tout un pan du faux plafond arraché. Cataclysme. Plus deux types encore debout. Le premier pantelant et se tenant au mur, le deuxième venant vers l'escalier en chaloupant, plein de sang et de débris, brandissant un MAC 10 vers Bolan. D'une pression de l'index, le Guerrier libéra une mini-rafale. Thorax éclaté, le flingueur recula, s'écroula contre son copain qui arrivait en gémissant. D'une autre mini-rafale, l'Exécuteur abrégé ses souffrances, se redressa, vérifia que les bureaux dévastés étaient déserts, revint à l'escalier de descente, aperçut un type qui tentait l'escalade, le coucha à son tour. En haut, silence. En bas, des bruits, des chuchotements, des plaintes. Tout le monde n'était pas mort. Pas le temps de s'en occuper. D'abord le boss, là-haut, dans son loft. Prudent, le Guerrier reprit son ascension. En haut, pas de comité. Risquant un regard dans le réticule de sa lunette I.L., il découvrit un couloir identique aux deux précédents. Désert. Personne à l'étage ? Plausible. Dès les premiers échanges, tous les canardeurs s'étaient instinctivement portés vers la bagarre. Descendus à sa rencontre. En quelques bonds et le doigt sur la détente, il vérifia le premier bureau. Vide. Le deuxième également. Puis les suivants. Idem. Il revint vers l'escalier mais, à mi-chemin, son regard accrocha par hasard un détail dans la visée de sa lunette. Des taches sur la moquette. Des taches qu'il n'avait pas remarquées l'instant d'avant et qui allaient jusqu'au milieu du couloir. Au même moment, des sons suspects lui parvinrent. L'escalier. Des chuchotements, des bruits métalliques caractéristiques. L'armement

d'un P-M. L'Exécuteur s'immobilisa, décrocha une deuxième grenade de sa ceinture, la dégoupilla, et, adossé au bâti d'une porte, il attendit, pouce bloquant le levier déclencheur. Un moment passa. Il aurait dû poursuivre, grimper à l'étage au-dessus, s'occuper d'Armelo. Trop tard. Là-bas, une tête venait d'apparaître au ras du palier. La grenade. Maintenant. L'Exécuteur leva le bras, et il allait balancer sa deuxième « poire », quand il lui sembla sentir le plancher frémir derrière lui. Il tourna la tête, se crut le jouet d'une hallucination.

Toro ! Le colosse qu'il venait de tuer deux étages en dessous ! Toro, la tête pleine de sang et flingue brandi, remplissant quasiment toute la largeur du couloir, arrivant sur lui comme un bulldozer ! Sa grenade au poing, Bolan perdit une milliseconde. Dans un réflexe, il voulut retourner le 5K vers le monstre, mais le canon heurta le montant de la porte du bureau. Alors, il fit le geste de balancer la grenade dans l'escalier, mais la masse était déjà sur lui. Un choc épouvantable. Sa nuque percuta l'autre montant de porte, et des soleils aveuglants explosèrent sous son crâne.

Sous la voûte enfumée de la grotte, le silence s'éternisait. Dans le regard des *capi*, des expressions diverses passaient, dont la plupart reflétaient Fin-compréhension. Toujours planté au même endroit, le nouvel arrivant hocha la tête, précisa :

— Je suis Tino Surtu. De Corleone.

Il avait une voix rêche. Désagréable, froide comme la glace. Le silence qui suivit fit l'effet du vide absolu.

Tino Surtu. Le deuxième *vero capo dei corleonesi*. Un des deux anciens boss du secteur de Corleone, avec le mythique Nando Vanzano. Quarante ans plus tôt ! Un revenant !

Traqués par la police, lui et son alter ego aujourd'hui enfermé à Carceri Ucciardone, avaient pris le maquis quarante ans plus tôt, pour se fondre dans le décor sauvage de cette Sicile qui savait si bien protéger ses *amici*. Et pendant trente ans, les deux chefs historiques que l'on disait pourtant rivaux, avaient continué à régner en maîtres sur l'*Onarabile Società Siciliana*. Par la terreur. Grâce à leurs troupes clandestines. Les pires tueurs que la Sicile ait jamais connus. Ils avaient imposé leurs diktats à la *Cupola*, sans jamais apparaître à aucun de ses Conseils. Sans qu'on puisse les localiser. Personne n'avait d'ailleurs vraiment essayé. La peur. Le respect aussi.

Les deux réels chefs de l'*Organizzazione*.

Puis, dix ans plus tôt, Nando Vanzano avait réapparu. Pas en ville, bien sûr, mais présent cette fois à la tête du système. Une rumeur avait alors circulé selon laquelle Surtu serait mort, sans doute tué par Vanzano lui-même. Aussi, les hommes présents dans la grotte restaient-ils bouche bée devant l'événement. Ce soir, quarante ans plus

tard et si ce type disait vrai, le deuxième monstre sacré de l'Organisation venait de réapparaître, là, dans cette caverne préhistorique, face à treize paires d'yeux effarés. Bien sûr, tous connaissaient sa légende et celle de Vanzano, mais aucun d'eux ou presque ne l'avait jamais vu. Même pas en photo. Quarante ans ! Ils ne l'auraient même pas reconnu.

— Qui nous dit que tu es bien Surtu ?

La question émanait de Michele Gotta. Soupçonneux, il fixait l'intrus à travers ses lunettes à monture d'écaille, l'air de celui à qui on ne le fait pas. Michele Gotta, le plus virulent des gros bonnets de la *Cupola*, connu pour son caractère retors, ses rancunes tenaces, son implacabilité, et ses visées sur la haute direction. Un *vero uomo*. Quelque temps plus tôt, il avait personnellement donné la punition à un certain Varasi. Un petit *capo* de la banlieue de Catane, qu'Alberto Pastrani soupçonnait de détournements de fonds sur un trafic de dope organisé avec son cousin américain Ron Armelo. Michele Gotta, lui, ne soupçonnait pas. Il était au courant de tout. Si le vieux Pastrani avait su...

— *Io. Moi.*

Quand il avait parlé, Tino Surtu n'avait pas changé d'expression. Pourtant, dans l'atmosphère confinée de la grotte, chacun sentit l'ambiance s'alourdir. Tous les regards avaient convergé vers Michele Gotta, attendant une réaction. Elle vint presque aussitôt. D'abord sur le masque grossier de l'intéressé, soudain figé. Durci. Plus brutal encore. Puis la réplique :

— Et... c'est censé nous suffire ?

La voix du *capo* avait changé, pleine de sous-entendus. De défi.

— Ça devrait.

Dans l'attitude du nouvel arrivant, rien n'avait bougé. Même immobilité, même regard aigu, même ton calme.

— *Ma sì !* ricana alors Gotta. *Seguro !* Ta parole est sacrée, à ce qu'on dirait ! Pas vrai, vous autres ?

Chez les « autres » en question, il y eut des attitudes diverses, mais personne ne répondit. Tous sentaient la tension monter de seconde en seconde. Ils connaissaient Michele Gotta. Un dur. Le pseudo berger ne l'intimidait pas. Il le prouva encore en questionnant :

— T'as sans doute la preuve de ce que tu avances ?

Sur le même ton plein de défi.

— *Niente di prova. Semplicemente la mia parola.*

Calme, Surtu faisait face au *capo*. Dans son regard, l'assurance de celui qui dit vrai. Un air de vérité auquel tout le monde semblait croire, sauf Gotta. Sentant qu'il devait enfoncer le clou, celui-ci ricana :

— C'est ça ! On va te croire sur parole !

Le silence qui suivit fut si épais qu'il sembla vibrer aux oreilles de

tous. Simultanément, les canons des P-M des hommes en noir s'étaient redressés. Tous dans la même direction. Vers Michele Gotta.

CHAPITRE III

Dans la grotte, le silence s'éternisait. Sur la détente des P-M, l'index des hommes en noir avait pâli. Le feu, la violence et la mort n'étaient plus qu'une question de secondes. Chacun retenait son souffle, quand une voix résonna :

— *Sì.*

La voix d'Alberto Pastrani. Tous les regards se tournèrent en direction de la face grise et creusée de rides du vieux *Présidente*. Mais lui ne regardait personne. Il n'était pas surpris, puisqu'il avait provoqué la réunion pour cet événement. Au fond de ses petits yeux gris, il y avait comme un voile. Son regard semblait regarder ailleurs. Perdu dans le passé. Puis ses lèvres sèches remuèrent et, d'une voix profonde et basse, le vieillard insista en hochant doucement sa tête blanche à l'intention de Cotta :

— Moi, je le dis, Michele. *Questo uomo e Tino Surtu.*

À cet instant, les regards du nouvel arrivant et de Pastrani se croisèrent et, dans celui du *Présidente*, une lueur chaleureuse étincela fugitivement.

— *Buena sera, Tino*, lâcha-t-il de sa voix de basse.

— *Buona sera, Alberto.*

Dix ans plus tôt, Pastrani avait vécu une scène semblable avec Nando Vanzano et Montagora, son ami, en tant que *Présidente*, après trente ans de séparation. Ce soir, les faits se reproduisaient avec Tino Surtu... quarante ans après sa disparition. Pourtant, ni l'un ni l'autre n'avaient oublié. Autrefois, Montagora et Nando Vanzano avaient aimé la même femme. Helena. Mais les deux hommes étaient très amis, et, en *uomini d'onore*, ils s'étaient battus en duel. Un vrai duel, comme dans l'ancien temps. Deux revolvers, une seule balle dans chacun, avec comme seule règle l'arrêt au premier sang. Pastrani qui était pourtant le plus vieux avait gagné. Une balle dans l'épaule, Vanzano avait respecté les termes du duel et n'avait jamais cherché à revoir Helena. Certains esprits romantiques avaient lié cette histoire à sa prise de maquis. Des racontars. Comme celle de Tino Surtu, sa disparition n'avait qu'une seule raison : la cavale.

Une cavale de trente ans pour Nando Vanzano, de quarante pour Tino Surtu.

Depuis, Helena avait quitté Pastrani, avait émigré en Amérique, où elle était morte. Et Nando Vanzano était en prison. À perpétuité. S'adressant à Pastrani, Tino Surtu interrogea :

— Tu as des nouvelles d'Angelo ?

Angelo, le fils de Nando Vanzano. Le fils qu'il avait eu avec Anna-Maria, et qui, avec celle-ci, vivait à présent quelque part à l'étranger.

— Il va bien. Anna-Maria aussi.

La voix de Pastrani s'était soudain durcie et, dans ses yeux de jais, pas le moindre sentiment n'apparut. Il n'aimait pas Anna-Maria. Elle avait eu des contacts plus ou moins clairs avec leur pire ennemi à tous, Mack Bolan le Yankee. La grande Salope. L'Exécuteur. Vanzano semblait lui avoir pardonné, pas Pastrani. Alors, quand de Carceri Ucciardone, le *capo* mythique lui avait ordonné de surveiller de loin la mère et le fils, avait-il pris un vrai plaisir à monter tout un réseau autour d'eux, les protégeant à leur insu. Les surveillant aussi.

Il y eut un silence. Les deux hommes semblaient avoir oublié l'assistance. Enfin, secouant lentement la tête, Tino Surtu acquiesça :

— Molto bene.

Puis, changeant brusquement de sujet, il reporta son attention sur Michele Gotta pour reprocher :

— Mes hommes n'ont guère eu de mal à forcer ton cordon de sécurité, Michele. Sans doute trop occupés à bavarder, tes *soldati*. Surtout ton chauffeur, avec sa musique débile.

Glacé, quasi magnétique, le regard de Surtu observait sans aménité le costaud aux lunettes d'écaille. Bien que surpris par le fait que le vieux connaisse son prénom, et vexé par la remarque, l'intéressé ne baissait pas les yeux. C'était un vrai dur, et même si, selon Pastrani, ce berger d'opérette avait bien été un des piliers légendaires de l'ancienne *Organizzazione*, sa présence ne l'impressionnait que très modérément. Le mythe avait trop vieilli, sa tenue de *pastore* prêtait plutôt à sourire, et l'incident précédent entre eux deux avait laissé des traces dans sa mémoire. Tout le monde le savait, il était rancunier. Très rancunier. Mauvais, il renvoya :

— Ça m'étonnerait que mes gars aient bavardé. Je leur ai personnellement donné l'ordre de la fermer. J'ai aussi interdit la radio comme on me l'avait demandé.

Il faisait allusion aux instructions édictées par Alberto Pastrani, pour éviter de se faire repérer par d'éventuels bergers. D'un geste qui se voulait apaisant, Tino Surtu éluda :

— Laisse. J'ai corrigé la situation. Personnellement.

Petit temps mort, puis :

— Cet imbécile n'écouterait plus de rap. Jamais.

L'Exécuteur se sentait flotter. À demi conscient, il se demandait par quel prodige le monstre était arrivé à cet étage sans qu'il s'en rende compte, et, surtout, il cherchait la solution à son problème immédiat. Recouvrer tous ses esprits et se débarrasser du colosse. Dans le choc, il avait laissé échapper le 5K, et sa dextre ne lui servait plus qu'à contenir les assauts du géant. En revanche, la lunette I.L. était restée sur son front et, dans la brume verdâtre du réticule, il distinguait l'énorme masse agrippée à lui. Il sentait aussi la chose dure et froide que Toro essayait de lui enfoncer sous le menton. L'automatique aperçu plus tôt. En vain, provisoirement. Mais Toro était trop fort, il y arriverait forcément. Question de temps. De sa main libre, le Guerrier avait accroché le poignet de la brute pour détourner l'arme, et, d'un coup de genou, il était même parvenu à le faire reculer. Hélas, sans lui faire lâcher prise. Si au moins il avait eu ses deux mains... mais la grenade était là, dans son poing droit. Une main déjà engourdie par le manque de circulation, avec son poignet près de craquer, que le titan obèse coinçait dans son énorme poigne. Par miracle, le pouce de Bolan retenant le levier déclencheur de la « poire » mortelle était demeuré en place, mais lui aussi s'ankylosait. Et Toro poussait en force, l'écrasait contre le montant de la porte ! L'un après l'autre, il lui envoyait ses genoux dans le ventre. Des coups qui lui explosaient les boyaux, qui lui ravageaient la chair comme un marteau-pilon.

— *Hijo de puta !*

Armelo semblait décidément bien implanté dans les milieux latinos.

Armelo !

Cette évocation redonna soudain de l'énergie à l'Exécuteur. Envoyant son pied droit en avant, il parvint à l'enfoncer dans le gros ventre de Toro, le faisant de nouveau reculer. Mais l'autre n'avait pas usurpé son surnom. Sous la graisse, une usine de muscles. Et l'obscurité quasi complète ne semblait guère le gêner.

L'obscurité...

Dans sa demi-syncope, l'Exécuteur en avait oublié l'avantage de la vision nocturne. Toro ne le voyait pas ; lui si. Et il avait toujours la grenade. Provisoirement. Là aussi, simple question de secondes. Car, à présent, il ne sentait quasiment plus sa main droite. Alors l'idée lui vint, risquée mais jouable. À condition que son pouce tienne bon. Sinon, bonjour l'enfer. Pour eux deux.

Il y avait urgence. Là-bas dans l'escalier, à cause de l'obscurité, les rescapés ne comprenaient pas encore ce qui se passait. En profiter. Vite. Encore mal remis de son demi-K.O., le Guerrier étouffait sous la pression du poids, coincé entre son adversaire et le chambranle de porte qui lui cisailait le dos. Et cette satanée main droite qu'il ne sentait plus, mais qu'il voyait frémir dans le réticule de la lunette, qui

lui signifiait sa mort imminente. Alors il cria. Pour libérer tout ce qui lui restait d'énergie. Le *kiaï* du karatéka lancé à l'attaque. Du samouraï abattant son sabre dans une dernière passe. Pour triompher. Pour tuer. Puis il poussa. Si fort que dans son dos le bâti de la porte craqua, que la vitre de la cloison claqua comme un coup de feu. Il poussa si fort, avec tant de rage et d'instinct de survie, que la montagne de muscles finit par céder. Surpris, Toro voulut se reprendre, mais le Guerrier était lancé. Lui envoyant son pied droit en *maé-géri* dans le plexus, il lui coupa le souffle un instant, suffisamment pour se permettre l'élan suffisant. Puis d'un autre coup de pied, il essaya le bas-ventre. Mais l'autre salaud savait se battre aussi et l'Exécuteur n'atteignit que sa cuisse. Dans la seconde suivante, le haut du monstrueux crâne lui arrivait dessus. À pleine vitesse, en pleine face. Il voulut esquiver... trop tard.

Un choc épouvantable.

* * *

Dans la grotte enfumée, Michele Gotta incrédule fixait à travers ses lunettes la face anguleuse de Tino Surtu. Les pensées tournaient dans sa cervelle en une sarabande effrénée, et quelque chose lui disait que sa propre « machinerie » venait de se gripper. Un élément s'était cassé sans qu'il comprenne où et comment. Quant au pourquoi... Mais c'était absurde. D'ailleurs, tout ce soir l'était. Cette réunion secrète, cette grotte en plein maquis, et surtout cette apparition. Ce vieux type qu'il n'avait jamais vu, qui avait l'air de se prétendre désormais leur *capo* à tous, qui s'était permis de le moucher tout à l'heure et qui...

— Qu'est-ce que..., commença-t-il, la gorge coincée. Qu'est-ce que tu veux dire, avec cette histoire de rap ?

Imperturbable, l'autre répéta :

— J'ai dit que ton imbécile de chauffeur n'écouterait plus son foutu rap. Plus jamais.

La voix métallique n'avait pas monté de ton, pourtant Gotta la sentit plus dure, plus impérative, et ça l'énerva. Il était un des *capi*, un chef de la *Cupola*. Pas question que ce type venu de nulle part le traite comme ça. Cette fois, la coupe débordait. Redoublant de hargne, il insista, mauvais :

— Tu peux préciser ?

Hochement de tête de Tino Surtu.

— Je précise. Je viens de buter ton chauffeur.

— Hein ?

De saisissement, Michele Gotta s'était levé, avait de nouveau porté la

main vers le dessous de sa veste. Aussitôt, les canons des P-M des cagoulés remontèrent vers lui. Glacé de rage, il resta un instant le geste en suspens, défiant Surtu du regard. Autour d'eux, une rumeur naquit. Des murmures. Outré chez certains, inquiets chez d'autres. Puis la voix d'Alberto Pastrani s'éleva :

— *Signori ! Tutto va bene ! Calmo !*

Calme ? Il en avait de bonnes ! Un mec débarqué du maquis flinguait le chauffeur d'un *capo* de la *Cupola* ! Un affront direct. Une baffa en pleine face ! Gotta bouillait de rage. Désarmé, il ne pouvait rien contre ces six connards cagoulés. Mais le *Présidente* avait raison : il devait recouvrer son calme. Au prix d'un effort considérable, il parvint à reprendre une attitude presque normale pour gronder :

— Je peux savoir pourquoi ?

— Il a enfreint les ordres. On avait dit silence, et cet abruti écoutait sa radio débile à tue-tête. Alors je l'ai puni, et son voisin a éteint la radio.

Petite pause, puis :

— Pour notre sécurité à tous. Les bergers du secteur ont une ouïe très fine et voient plutôt bien la nuit. Ces grottes ne sont mentionnées sur aucune carte. Je les ai découvertes par hasard, il y a des années de ça, et mes gars ont mis des mois à faire en sorte que leur entrée reste indécélable. Il suffirait que quelqu'un la découvre pour que ma sécurité et celle de mes hommes soit remise en question. Ça te va, comme explication ?

Frémissant de rage, Michele Gotta ne savait à présent quelle attitude adopter. À l'ambiance générale, il sentait que ses pairs admettaient plus ou moins la réaction de Surtu. Un peu radicale, certes, mais compréhensible. Relativement. D'autant qu'il avait lui-même insisté sur le silence réclamé par Alberto Pastrani. Et, après tout, un chauffeur, surtout un abruti, ça se remplaçait. Alors, ravalant sa rancœur, il fit la seule chose qui lui restait à faire.

— *Bene*, grogna-t-il en se rasseyant. C'était un con.

Concise oraison funèbre.

Dans la grotte, il y eut comme un soupir de soulagement. Une détente presque palpable. Sur un signe de Surtu les cagoulés baissèrent leurs armes et, après un nouveau silence, le vieux boss déclara :

— Tu es un *capo* intelligent, Michele. Très intelligent.

— Ça va, grommela l'intéressé. On n'en parle plus.

— *D'accordo*. On n'en parle plus, *ma...*

Gotta releva les yeux.

— *Ma ?*

— Disons que j'aime assez le genre de discours que tu tenais à mon arrivée.

— Mon discours ?

— Tu sais... ces trucs sur les flics et tout ça.

La voix était métallique, le regard minéral.

Pourtant, une lueur presque complice luisait tout au fond des prunelles de Surtu. Mais Michele Gotta se fichait de revenir ou non dans les petits papiers de ce paysan quasi sénile. Il s'était frotté à trop de vrais durs au cours de sa vie de tueur pour accorder le moindre crédit à l'estime ou non de ce type. Toujours aussi rogue, et pour bien montrer aux autres qu'il ne craignait personne, il grinça :

— Je disais que ces salauds de flics et de juges étaient devenus complètement dingues, et qu'il était temps de les calmer une bonne fois pour toutes.

— *E vero*, acquiesça Surtu.

Il hocha la tête d'un air songeur, répéta :

— C'est vrai, Michele. Ils sont devenus fous. Beaucoup de gens deviennent fous, par les temps qui courent. À mon époque, les choses étaient plus claires. Il y avait les flics d'un côté, les *amici* de l'autre, et chacun jouait son rôle. Chez les flics, il y avait l'honneur des flics, et chez nous, l'honneur des *amici*. La fidélité au serment, le respect des autres *amici*.

Dans le silence, la voix rude résonnait sinistrement. Sur toutes les faces levées se lisait à la fois l'étonnement, le respect et aussi quelque chose qui ressemblait à de la crainte. Sauf dans le regard de Gotta et sur le visage du vieux Pastrani qui, lui, semblait vaguement ailleurs. Probablement dans ses souvenirs. Encore mortifié par les incidents précédents et agacé par l'attitude de ses pairs, Michele Gotta décida de reprendre la situation en main.

— Ces empaffés de flics veulent nous baiser, gronda-t-il. Mais c'est nous qui allons les baiser. Comme Borsellino ! Comme Falcone ! Comme tous les autres !

Avec ses phrases bien léchées, ce vieux planqué de Surtu lui tapait sur les nerfs. Il devait montrer aux autres, Pastrani compris, qu'il ne craignait personne. Que les temps avaient changé, que c'étaient eux, les nouveaux *capi*, eux qui dirigeaient à présent le business. Cognant du poing sur sa caisse, il assena :

— Et on va s'en occuper ! On va leur faire payer tous nos morts, tous nos prisonniers ! Ces pourris vont raquer leurs dettes et...

— Tu as raison, coupa Surtu. Il faut toujours faire payer les dettes.

Dans le même temps, sa cape en peau s'était brusquement ouverte, et, comme dans un cauchemar, Michele Gotta vit les deux canons sciés d'un fusil de chasse émerger subitement dans l'ouverture du vêtement, pour pointer ses gros trous noirs sur lui. Halluciné, il jeta les mains en avant, ouvrit une bouche démesurée sur un début de cri, fut stoppé net. Presque simultanées, deux explosions assourdissantes fracassèrent le silence, faisant sursauter tout le monde.

Tirées presque à bout-touchant, les deux Brenneke à ailettes venaient

de faire exploser tout le buste de Michele Gotta.

CHAPITRE IV

Dans la grotte, les explosions faisaient encore vibrer l'atmosphère. Du sang, des lambeaux de chair et de la cervelle avaient giclé sur les parois de la grotte et sur les membres du conseil. Les *capi* fixaient la scène, hébétés, suivant la brutale chute en arrière de Gotta. En s'abattant, le corps massif du *capo* entraîna avec lui la caisse sur laquelle il était assis.

Renvoyé par les galeries menant à la grotte, l'écho de la fusillade résonna longtemps. Statufiés, les hommes fixaient à présent le cadavre déchiqueté de Gotta. Le silence faisait mal aux oreilles, et le vieux Pastrani le rompit enfin en désignant l'assemblée suffoquée :

— Moi, je sais pourquoi tu as fait ça, Tino. Mais pas eux.

Il avait assisté à une scène analogue, une dizaine d'années plus tôt. Justement à l'occasion de la réapparition de Nando Vanzano. Cela lui faisait drôle, de voir à quel point les réactions et les gestes des deux *capi* mythiques étaient semblables. L'homme à la cape éjecta les deux cartouches vides de son fusil sans crosse. Il prit le temps de les remplacer, avant de verrouiller l'arme d'un coup sec, puis, laissant son regard parcourir l'assistance figée, il déclara :

— Michele Gotta vous trompait. Il volait *l'Organizzazione*. Il vous volait. Il avait monté une combine avec ce minable petit *capo* de la banlieue de Catane, Bernardo Varasi. Il pompait du fric à pleines valises, qu'il envoyait directement sur un compte à lui aux Caïmans.

Tino Surtu marqua un temps, jeta un regard parfaitement indifférent au cadavre, et reprit :

— Malheureusement pour lui, Nando Vanzano a des réseaux partout, et quand il l'a su, il en a informé Alberto Pastrani. Mais Gotta a dû se douter de quelque chose. Alors, pour brouiller les pistes, il a abattu Varasi en lui collant tout sur le dos. Mais il était trop tard. On était au courant de sa magouille.

Il se tut, laissant son regard magnétique peser sur l'assistance médusée. Du sang et des matières indéfinissables maculaient leurs costumes, voire leurs figures pour les voisins directs du mort. Pourtant, pas un n'avait encore fait mine de s'essuyer.

— *L'Organizzazione* est une grande famille, reprit enfin Tino Surtu sur le même ton froid et métallique. Elle est un ensemble de groupes, tous unis par le serment, dans l'effort et dans l'épreuve, et guidée par des bergers qui savent ce qui est bon et mauvais pour l'ensemble de la Famille. Notre sécurité est sans cesse menacée par des institutions obtuses et acharnées, qui ne nous laisseront jamais le moindre répit. Le danger est permanent. Pour survivre dans ces conditions, *l'Organizzazione* doit impérativement éliminer les brebis galeuses. C'est ce que j'ai dû me résoudre à faire ce soir devant vous.

Encore une pause, puis :

— À mon grand regret, mais dans notre intérêt à tous.

Dans la grotte, les visages un peu pâles reflétaient une intense attention, et les regards semblaient fascinés. La voix métallique, le verbe serein mais ferme, les yeux d'hypnotiseur : un vrai chef. Ce dont la *Onorabile Società* manquait cruellement depuis l'incarcération de Nando Vanzano.

À ce moment, tous les hommes présents le ressentirent intensément. Particulièrement Alberto Pastrani. Certes, il savait l'homme toujours en vie et toujours actif dans l'ombre de Vanzano, certes, il le savait dur et implacable comme ce dernier, mais quarante ans s'étaient écoulés depuis sa disparition et il ne lui connaissait ni ce talent d'orateur, ni cette présence, ni ce regard quasi hypnotique. Tino Surtu avait raison. Un *amico* avait prêté serment. Il ne devait jamais trahir ses semblables. Du moins, c'était comme ça dans le temps, quand *Cosa Nostra* avait encore de vrais chefs à sa tête. Décidément, il était temps de reprendre l'Honorable Société en main. Et rien que pour ça, le vieux *Présidente* était content de voir Tino Surtu surgir ainsi du passé. Avec la bénédiction de Nando Vanzano. Il en était le témoin. Désormais avec Surtu et Vanzano dans l'ombre, les choses allaient enfin redevenir comme avant. Comme au temps des vrais hommes.

Hochant sa tête blanche, il articula :

— Tino a raison. Il faut éliminer les brebis galeuses.

Et il ajouta d'une voix grave :

— Comme il faut éliminer nos ennemis. Tous nos ennemis, surtout les plus redoutables. C'est pourquoi nous, les chefs, sommes réunis ce soir, ici, et dans le plus grand secret.

Disant cela, il avait clairement fait allusion aux six hommes en treillis sombres et cagoulés. Message que Surtu répercuta d'un signe à ses six *soldati* qui sortirent aussitôt. Alberto Pastrani attendit que le bruit de leurs pas s'estompe complètement puis, levant les yeux sur le deuxième chef historique, il esquissa un sourire de vieux fauve, prit le temps d'essuyer de sa pochette de soie les quelques taches écœurantes qui souillaient son complet. Comme soudain libérés d'un envoûtement, les autres se hâtèrent d'en faire autant, en affichant des mines plus ou

moins dégoutées. Cela fait et s'adressant de nouveau au berger toujours planté au milieu de la grotte, Alberto Pastrani questionna d'un air qu'il voulait neutre :

— Maintenant, Tino, nous savons tous que tu n'as pas quitté ta montagne dans le seul but de punir cet imbécile.

Un sourire glacé vint furtivement étirer la petite bouche de l'homme à la cape. Après un bref regard au cadavre de Gotta, il articula :

— Bien sûr que non.

Pastrani acquiesça, avant de hasarder :

— Alors, nous t'écoutons, Tino.

Les autres *capi* s'étaient immobilisés. Tous sentaient que quelque chose d'important se tramait. Alberto Pastrani également. Vanzano ne lui avait pas tout dit. Quelque chose de *très* important. Tino Surtu hocha la tête à son tour, avant de commencer :

— J'ai vu don Nando. Et il m'a parlé. Longuement.

L'assistance était sous influence. Cela se voyait aux regards, aux visages attentifs.

— Il m'a chargé d'une mission que nous allons devoir mener à bien tous ensemble.

Nouvelle pause, destinée à renforcer l'attention, puis de nouveau la voix métallique de tribun :

— Cette mission va vous demander certains sacrifices. Des sacrifices qui vous sembleront parfois démesurés, mais ils sont impératifs. Absolument indispensables. Ce sera une opération vitale pour *l'Organizzazione*. Capitale. Il en va de son avenir, donc du nôtre à tous.

Le vieil homme prit une inspiration, puis enchaîna :

— Don Vanzano a baptisé cette opération, le Plan Pharaon... et son élément principal est une femme.

Étrangement, la voix de Tino Surtu s'était soudain adoucie. Presque murmurante. Mais dans son regard magnétique une lueur nouvelle dansait. Étincelante. Sauvage.

— Une femme qui nous est précieuse. Très précieuse.

Quelque part dans le crâne de l'Exécuteur, il y eut un craquement. Si fort qu'il en fut assourdi. Oreilles sifflantes, il perçut néanmoins le juron :

— *Pu ta !*

Groggy, il parvint à redresser la tête, ne vit rien. Éjecté par le choc, sa lunette de vision nocturne était remontée sur son front, et il sentait quelque chose de chaud lui couler le long du nez. Du sang. Pourtant, il n'avait pas mal à cet endroit. Seulement au front. Il entendit un autre juron, poussa encore, parvint à dégager sa tête, et, s'aidant de l'épaule, à faire redescendre la lunette sur son front. Mais quelque chose était abîmé ou déréglé, et il n'obtint qu'une vision partielle. Trouble, décalée. Et le sang continuait de couler le long de son nez. Jusqu'à la

bouche, puis sur le menton. Apparemment sérieux. Il cligna des yeux, finit par y voir un peu mieux, et, tout en se débattant, il arriva à recadrer son adversaire. Et malgré le flou, il revit enfin la large face de Toro. Grimaçante, pleine de sang, avec l'œil gauche en bouillie. Arcade sourcilière et arête du nez pissant le sang.

Dans son coup de boule, le monstre s'était pris la lunette dans l'œil !

Galvanisé, le Guerrier saisit sa chance. D'une formidable poussée et profitant du désarroi du gros pourri, il le renvoya en arrière et, poussée après poussée, réussit à le mettre en mouvement. Déstabilisé, Toro reculait, sans réaliser la stratégie. Il ne voyait toujours pas la grenade, et il ne devait pas comprendre sur quoi il avait empalé son œil. Ahanant sous l'effort, il grognait de rage et sans doute aussi de douleur, mais son immense carcasse reculait. En tressautant, en s'arc-boutant, mais elle reculait. Et ses coudes écartés par l'empoignade labouraient les cloisons de chaque côté. Avec, sur sa gauche, la cloison vitrée, justement du côté du bras droit de Bolan. Alors, d'une puissante ruade, le Guerrier poussa à droite. Et, ne voyant rien, Toro suivit le mouvement sans comprendre, jusqu'à ce que la vitre explose sous la formidable poussée. Dans la visée I.L. défaillante, Bolan put entrevoir sa large trogne grimacer. Il y avait de quoi. Du verre avait fendu sa manche du coude jusqu'au poignet. La manche et la viande. Du sang coulait déjà. Le poing de Bolan qui serrait la grenade ne ressentit rien, mais il fut certain que la pression autour de son poignet s'était relâchée. Obligatoire. Question de réflexe. Alors, dans un rugissement terrible, il cogna. D'un pied. De l'autre. Toro donna tout ce qui lui restait de forces. Sur les trois derniers mètres. Jusqu'à la trémie de l'escalier.

D'abord, rien ne se passa. Bolan ne voyait pas au-delà du corps monstrueux, mais il savait qu'ils étaient là. Prêts à rafaler à la première occasion. Puis il y eut l'éclair d'une torche. Et des cris. Ils avaient entrevu la masse de Toro et ils étaient impuissants. Tirer maintenant, c'était tuer le colosse. Toujours arc-bouté pour résister, ce dernier parvint à stopper la manœuvre de Bolan. Mais il avait entendu les cris dans son dos, et, déstabilisé, il marqua une hésitation. L'instant idéal. Alors l'Exécuteur cogna. Un shoot terrible. Très haut. Un maé-géri qui explosa littéralement le menton du monstre. Si fort que le Guerrier ressentit le choc jusqu'en haut de sa cuisse, et qu'il entendit nettement l'os maxillaire du pourri craquer. Ou les dents. Ou les deux. Dans un effort dément, tandis qu'il percevait la plainte aiguë de Toro, il tira sur ses deux bras. De toutes ses forces. Il vit la main droite du colosse lâcher son poignet gauche, mais pas le droit. À cette seconde, il se dit que c'était gagné, mais, au moment où Toro basculait enfin dans l'escalier, il n'avait toujours pas lâché son poignet. Tel un vulgaire paquet, le Guerrier se sentit entraîné par la masse du flingueur vers le

trou noir de l'escalier. Dans le même temps, il crut assister au pire des spectacles : la main gauche du tueur était ouverte !

Il n'avait rien senti. Comme dans un film au ralenti, il vit la grenade lui échapper, entendit le claquement du levier déclencheur. La mort était là. Quelques minuscules secondes et... Alors il cogna avec la force du désespoir dans le coude ensanglanté qui l'attirait vers le vide. Si durement que Toro émit un barrissement. La grenade rebondit sur son genou, roula au pied du Guerrier. Le pourri lâcha enfin prise et bascula dans le vide.

Mais la grenade roulait, ricochant contre une cloison. D'une détente acrobatique le bras du Guerrier stoppa la course de l'engin, le revoyant vers l'escalier. Au-dessous, les bruits de chute et les exclamations résonnaient toujours. Puis il y eut l'explosion. Assourdissante. Et les gravats. Les débris, les hurlements. Les plaintes. Rares. Faibles. De plus en plus. Puis plus rien.

Que le silence de la mort qui sifflait aux oreilles de l'Exécuteur.

Sur le grand écran plasma de la mezzanine, les musiciens d'un groupe *métal* s'agitaient comme des dingues, et les décibels faisaient trembler les murs du loft. Ronnie « Jackal » Armelo vibrait à l'unisson. L'association de la coke et de sa musique préférée lui faisait toujours cet effet-là. Et Safira n'aimait pas ça. Parce que ça lui faisait mal aux oreilles, et que Ronnie la faisait souffrir, lui aussi. À cause de ces pourritures de produits qu'il prenait avec sa dope. Des trucs pour « tenir », comme il disait. Son *sex-cocktail*. Rien à voir avec le Viagra ou ce genre de conneries. Son cocktail à lui, c'était Hiroshima. Dévastateur. Ça, plus la coke, plus le cul de Safira. Mais ce soir, il l'avait complètement usée, Safira. Elle était dans les vapes. L'association coke-campagne, justement pour pouvoir supporter les assauts du salaud. À moins qu'elle en ait pris moins que d'habitude et qu'elle fasse semblant. Ça lui arrivait parfois. Pour essayer de désamorcer sa furie sexuelle. Une futée, Safira. Ancienne call-girl de luxe, elle connaissait tous les fantasmes des mecs. Mais, chez Armelo, l'astuce fonctionnait rarement. Il forçait un peu trop sur la dose. Car sans l'usage de ce petit cocktail spécial aux vertus extrêmement dynamiques, il se serait trouvé dans le même état que sa maîtresse. Léthargique. Aux limites du coma. Mais il tenait bon et, sexuellement, il était encore en forme. Tout autre que lui aurait eu les tympans explosés par l'orgie de décibels de la sono, mais Ronnie était un peu sourd. De naissance. Déformation de la fenêtre ovale, avaient dit les toubibs. Ou un machin comme ça. Selon eux, il pouvait devenir complètement sourd. Ça risquait d'arriver sans prévenir. Surtout s'il forçait trop sur les décibels.

Des cons.

Et Ronnie montait le son jusqu'au paroxysme. Ça lui faisait vibrer la viande et décupler ses capacités sexuelles. Ça l'excitait tellement qu'il pouvait tenir des heures. À en devenir dingue.

D'ailleurs, Safira disait qu'il était fou, qu'un jour, il clamserait comme ça. D'un coup. Sur elle. Ronnie s'en foutait. Crever de ça ou d'autre...

Subitement, il n'entendit plus la sono. Dans un éclair de lucidité, il se dit que ça y était. L'accident prédit par les toubibs.

— Ronnie ?

Finalement pas si cons, les...

— Ronnie ?

Putain ! Qu'est-ce qu'elle avait à l'emmerder comme ça, cette salope de Safira !

Il se sentit brutalement secoué. Simultanément, quelque chose s'enfonça dans sa nuque. Quelque chose de frais qui lui fit presque du bien dans la tête. Alors, le boss finit par ouvrir les yeux, fut surpris de ne rien voir. Puis il réalisa qu'il avait la tête enfouie dans la masse des cheveux de Safira.

— Ronnie ! Je sais que tu m'entends.

La voix n'était pas celle de Safira. Une voix d'homme. Tout contre son oreille gauche. Pas celle de Toro non plus. Or il était le seul de ses gars qui soit autorisé à entrer dans le loft. En cas d'urgence.

— Réveille-toi, pourri. On doit parler.

Pas Toro. Le colosse ne l'aurait jamais injurié. Encore groggy, le boss s'arracha de l'opulente crinière. Complètement pétée, Safira dormait à poings fermés. Armelo se sentit basculé de côté par une poigne dure et puissante, et, dépassé par les événements, il finit par ouvrir les yeux. Des yeux glauques, brouillés par les effets de la dope, mais dont la vision s'éclaircit peu à peu pour découvrir une silhouette noire. Alors, dans le brouillard de son cerveau embrumé, une sonnette d'alarme se mit à tinter.

CHAPITRE V

La silhouette persistait à rester floue mais, dans le poing du mec, un calibre était venu se poser sur son front, pour s'y river. Un choc douloureux qui tira un peu le *capo* de son hébétude.

— Tu m'entends, Ronnie ?

La voix du type en noir était lugubre. Comme extraite du fin fond des entrailles de la Terre. Une voix qui crispait les nerfs. Moins que le regard, pourtant. Un regard qui semblait annoncer la mort. Dans l'esprit du camé, ça provoqua une sorte de déclic. Une reprise de contact avec la réalité. Instinctivement, il avait pris appui sur un bras. Là, entre le traversin et le cadre du lit, le revolver S&W 9 mm qu'il planquait en permanence. Pour le cas où... Et, justement, c'était le cas.

— Pas bouger, fit le type en noir.

Le canon de son calibre semblait s'enfoncer dans le crâne d'Armelo. Si fort que ce dernier grimaça. De toute façon, il était mal barré, car la tête de Safira posée sur le traversin l'empêchait d'atteindre le S&W. À la fois stupéfait et incrédule, il s'immobilisa, s'entendit questionner :

— Que... qui t'es, toi ?

Il trouva sa voix plate, absente, presque inaudible. Ça l'agaça. Ancien flingueur vedette de feu le vieux Carpicci, il n'avait jamais été très impressionné par qui que ce fût. Mais ce type au regard de glace lui faisait un drôle d'effet. Comme si cette physionomie encore indistincte lui rappelait quelqu'un. Quelqu'un de réellement dangereux. *Très* dangereux. Mais son esprit faisait de la colle. Impossible de se souvenir.

— Tu m'entends vraiment, Ronnie ?

Le grand type en noir avait décidément une putain de voix. Furieux d'être aussi impressionné, Armelo cracha entre ses dents :

— Qu'est-ce que tu crois, connard ! Que je suis sourd ?

Le type à la combinaison noire couverte de poussière et de sang marqua un temps, puis, désignant le grand écran plasma où le groupe *métal* s'agitait à présent en silence, il questionna de cette voix qui glaçait les boyaux :

— C'est quoi, le numéro ?

Le camé ouvrit de grands yeux perdus.

— Quel numéro ?

— Le numéro, insista l'inconnu en noir. La combinaison de ton coffre.

Armelo sentit son estomac se serrer. Son coffre ! Le coffre-fort scellé dans le béton du mur situé derrière l'écran ! Comment ce type...

— Vite. Je suis pressé.

Pour toute réponse, le caïd de Jacksonville tourna les yeux vers le fond du loft. Vers l'entrée. Que foutaient ses flingueurs ? Où était Toro ? Ce con avait une clé de l'ascenseur ! Et les alarmes ? À cet instant, Armelo regretta de s'être autant chargé de dope. Il se sentait comme englué du corps et de la cervelle. Incapable de bouger vraiment. De raisonner.

— Ne cherche pas, gronda la voix sinistre. Ils sont tous morts.

— *What ?*

— Tous tués, précisa l'inconnu sur le même ton. Toro et tous les autres. Par moi.

Tous morts ? Peu à peu, Ronnie Armelo reprenait ses esprits. L'impression d'avoir déjà vu ce type accentuait son malaise. Mais les vapeurs de la dope commençaient enfin à s'estomper, et sa hargne habituelle revenait. Tous morts ? Ce mec prétendait avoir buté toutes ses fines gâchettes ! Un concurrent ? Armelo n'en avait pas. Un de ces As noirs que la *Commissione* envoyait parfois pour buter les traîtres ? Impossible. Il n'avait jamais trahi un *capo* avant d'en devenir un lui-même. Alors ? Un dingue ? Un de ces malades mentaux dont l'Amérique regorgeait ? Non, ce connard bluffait. Il n'avait pas pu buter tout son *regime* de flingueurs. Et encore moins Toro. Quelque chose clochait. Restait à trouver quoi. Mauvais, la voix pâteuse, le boss de Jacksonville jeta :

— Qui t'es ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— La combinaison, Ronnie. Je veux seulement la combinaison de ton coffre.

Comment ce connard pouvait-il connaître l'existence de son coffre ? Lentement mais sûrement, la rage coutumière du tueur reprenait le dessus. Les yeux injectés de sang, il cracha :

— Va te faire...

— Chut !

Le canon du calibre écrasait encore davantage le front d'Armelo. Encore un peu, et l'os finirait par éclater. Toujours aussi calme et froid, l'inconnu reprit :

— On va tâcher de faire ça entre gens civilisés, Ronnie. Je repose la question, tu donnes la réponse que j'attends, et on se quitte sans éclats de voix. Sans réveiller ta copine. O.K. ?

— On va tâcher de faire quoi ?

- Collaborer.
- Colla... Putain !

Ça y était ! Comme un rideau qui se déchire brutalement, tout s'était subitement éclairci dans l'esprit embué du boss de Jacksonville. Exactement en même temps que sa vision devenait enfin parfaitement nette. Maintenant, il avait devant les yeux le visage en gros plan du type en noir. Et ces traits prirent soudain une autre dimension. La pire qu'il puisse envisager.

Bolan ! Mack Bolan le Fumier !

Plus âgé, plus dur que sur le portrait-robot qui circulait dans les Familles du monde entier depuis deux décennies, mais c'était lui. Lui et sa sinistre combinaison noire légendaire.

Impossible !

L'Exécuteur était mort ! Transformé en chaleur et en lumière dans une explosion de bagnole, quelques semaines plus tôt du côté de Cleveland ! Diffusée par le F.B.I. et vérifiée par la *Commissione* elle-même, l'info s'était répandue comme une traînée de poudre chez tous les *amici* de la planète ! Cadavre haché menu, ramassé à la petite cuillère.

Le grand Fumier était canné ! Officiel(1) !

Pourtant, malgré les effets de la dope et de son *sex-cocktail*, Ronnie « Jackal » Armelo ne pouvait se tromper. Les flics s'étaient fait balader. À moins que l'info n'ait été qu'une intoxic. Ou alors... Armelo jura entre ses dents. Le Fumier était vivant. Le seul type qu'il avait toujours redouté de trouver sur sa route était là. Devant lui. L'Exécuteur, dont on disait qu'il adorait rafler le pognon des *amici* qu'il exterminait. Sa guerre contre les mafias coûtait cher. Constamment besoin de fric. Et ce soir, il était là pour ça. Pour lui vider son coffre. Ce soir, c'était lui, Ronnie Armelo, qui faisait les frais de l'histoire. Mauvais moment au mauvais endroit. Hébété, le boss de Jacksonville fixait la face granitique, sans comprendre comment le Fumier avait pu franchir les barrages conjugués des protections électroniques de l'immeuble, de son équipe de baby-sitters et de son ascenseur privé. Dépassé, il demanda :

— Comment... comment t'es entré ?

— Une serrure d'ascenseur, ça s'appriivoise. Même une très bonne serrure. J'ai un sésame très performant.

Ce salaud avait un passe ! Serrure inviolable, avait assuré l'installateur ! L'enfoiré ! Le camé faisait de gros efforts pour reprendre ses esprits, mais l'Exécuteur insista :

— Le numéro. Vite.

La voix du Fumier était aussi tranquille que s'il avait demandé l'heure. Pourtant, son regard parlait de mort. Et, pendant ce temps, cette conne de Safira ronflait ! Si au moins elle s'était réveillée, si elle

s'était mise à piquer sa crise, Armelo aurait peut-être pu tenter sa chance ! Mais Safira ne bronchait pas. Bel et bien dans les vapes. Le boss allait devoir se démerder seul.

Il n'était pas le premier venu. Il était le *capo* de Jacksonville, et il avait encore une parade. Comme tous ses semblables, il était très méfiant. Il avait pris ses précautions. Un coffre-fort très sophistiqué, avec une alarme reliée à une centrale de surveillance. Son ouverture nécessitait une double combinaison. La première, pour désactiver l'alarme, la deuxième pour le déverrouillage. Un système à double action, relié aux réseaux téléphoniques et qui, en cas d'omission ou d'erreur, sonnait le tocsin à la Safety Protect. Juste à l'entrée de la zone industrielle. À une portée d'arquebuse d'ici. Une chance très mince, mais une chance quand même. Il fallait gagner du temps. Alors, s'efforçant de donner le change, le boss de Jacksonville gronda :

— Ça va, Bolan. Dans le coffre, il y a pas mal de fric. C'est pas la peine de me buter pour ça. T'as qu'à te servir.

Acquiescement muet de l'Exécuteur, puis :

— Le numéro ?

— Six, six, zéro-un, sept, quatre.

— Et le code de désamorçage ?

— De quoi tu parles ?

— Tu m'as très bien compris. Dans le dossier que j'ai sur toi, il est indiqué que ton coffre a été relié à la Safety Protect. Il porte le numéro de fabrication Y611224C, référence qui désigne les matériels équipés d'un système de désactivation de sécurité...

— Ça va ! J'allais te le donner, ce putain de code ! J'ai pas envie de crever !

En fait, Armelo s'était douté de ce genre d'écueil, car beaucoup de coffres de sociétés étaient munis de ce genre de sécurité. En revanche, il se demandait comment Bolan pouvait connaître tous ces détails. La référence du coffre, la société de protection... Heureusement, ce salaud ne connaissait pas la véritable nature de la Safety. Une vraie société de sécurité, mais qui sous couverture légale et des activités parfaitement claires, dissimulait ses troupes d'élite. Pour les vrais coups durs. Des soldats surentraînés et surarmés. Contre eux, ce salaud de Bolan n'avait aucune chance. En attendant qu'ils débarquent, le boss n'avait pas le choix. Il devait jouer le jeu.

Hochant la tête, l'Exécuteur pressa :

— J'écoute.

— O.K., soupira Armelo. C'est le même.

Le genre d'astuce « intelligente » qui faisait vrai. Le Fumier fronça les sourcils.

— Le même code, pour les deux opérations ?

— Je te l'ai dit. Pas envie de crever.

— O.K.

L'Exécuteur se redressa et le front d'Armelo se trouva brusquement libéré du canon du flingue.

— Debout.

— Quoi ?

D'un mouvement explicite du Beretta, le Guerrier ordonna la même chose, en muet, ce que le *capo* de Jacksonville sembla mieux comprendre. Avec des mouvements mous et sans réveiller le moins du monde sa copine, il quitta le lit dévasté, se retrouva debout, s'aperçut que, bizarrement, les effets de son *sex-cocktail* avaient cessé. Vexant. Il avait toujours détesté être à poil devant des mecs. Mais il avait d'autres soucis. Son cerveau encore embrumé essayait de supputer ses chances. Pas énormes. Même si les choses se passaient comme il l'espérait. Le Fumier était connu pour deux choses ; *primo*, c'était un vrai pro du flingage, *secundo*, il ne laissait quasiment aucune chance à ses proies.

Désignant l'écran plasma au fond de la mezzanine, l'Exécuteur ordonna :

— Va ouvrir le coffre.

Implacable, il fixait Armelo de son regard polaire, et le canon du Beretta s'était abaissé, menaçant très précisément son bas-ventre. Crispé, le *capo* de Jacksonville désigna la télécommande du téléviseur qui gisait sur le plancher, au pied du lit :

— J'ai besoin de ça.

Une lueur dangereuse flotta dans les yeux de l'Exécuteur et Armelo ajouta très vite :

— Pour manœuvrer l'écran.

L'installateur avait bien fait les choses.

— O.K., concéda Bolan.

Il ne le quittait pas des yeux et le flingue menaçait toujours ses parties génitales. Prudemment, le pourri ramassa la télécommande, en pressa une touche, faisant pivoter l'écran plasma sur le bras métallique qui le supportait. Derrière, la porte en acier brossé d'un coffre, équipée d'un cadran électronique à combinaisons.

— Ouvre !

Après un regard rancunier à Safira qui ne ferait décidément rien pour l'aider, le camé alla au coffre, composa une première fois le numéro annoncé, sous l'œil attentif de Mack Bolan. Puis, tout en essayant de penser à autre chose, il répéta l'opération. Il y eut une série de faibles déclics dans les profondeurs du coffre, et la porte s'ouvrit en émettant un petit chuintement feutré. Dans son dos, la voix lugubre commanda :

— Couché ! À plat ventre !

Durant une seconde ou deux, Armelo faillit lancer sa main à l'intérieur du module pour s'emparer du petit Colt Agent .38 SP qu'il y

laissait en permanence. Tenter sa chance.

— Tss, tss !

Un petit bruit de bouche extrêmement dissuasif. Le Fumier n'était pas né d'hier et le *capo* dut obéir. Son esprit commençait à émerger vraiment et, mêlée à la trouille, il sentait maintenant la rage monter en lui. Avec un peu de chance, les gus de la Safety allaient débarquer très vite et mettre le paquet. En espérant que le Fumier ne le flingue pas avant... ou pendant.

— Mains sur la nuque ! Doigts croisés, bien serrés !

Armelo obéit.

— Encore plus fort ! Tire sur tes bras !

Ce salaud de Bolan connaissait aussi ce genre de trucs. En moins d'une minute, les avant-bras et les mains s'ankylosaient. Réactions éventuelles ralenties. Point positif néanmoins, Bolan ne semblait pas compter le flinguer dans l'immédiat. Déjà, il l'entendait fouiller dans le coffre. Il ne le voyait pas, mais il entendait des zips s'ouvrir et se refermer, et il l'imaginait en train d'enfourner les paquets de dollars dans les poches de sa putain de combinaison noire. À hurler de rage. Rien que des billets de cent. Par liasses de cent. Des dizaines. Son black de la semaine en attente de blanchiment. Une opération prévue dans deux jours ! À croire que le Fumier savait ça aussi ! Et puis, il y avait ce dossier. Explosif. Celui qu'on lui avait ordonné de garder dans son coffre. Grave. Très grave. Si la *Commissione* apprenait que Bolan l'avait trouvé... Non. La cavalerie allait débarquer. Cinq à six minutes. Et si le Fumier disait vrai, s'il avait réellement buté Toro et les autres, ses troupes de choc évalueraient instantanément la situation. Et si cette ordure était encore là, ses soldats réagiraient très vite. Ils n'en feraient qu'une bouchée. Moralité, gagner du temps. Retenir Bolan. Jusqu'à ce que...

Puis il y eut la détonation, et Ronnie « Jackal » Armelo cessa de penser.

CHAPITRE VI

Le coup de feu qui, un instant, avait fait croire à Armelo que sa dernière heure était venue, avait jeté l'Exécuteur de côté. À l'ultime fraction de seconde, son ouïe avait enregistré un léger froissement du côté du lit, et son regard demeuré aux aguets avait intercepté le mouvement d'un bras projeté en ombre chinoise sur le mur du fond de la mezzanine.

Le bras de Safira. Safira, brusquement redressée sur le lit, brandissant une arme, nue comme un ver et le regard halluciné, avait fait feu. Sans ses réflexes dus à sa longue habitude de la guerre, Mack Bolan aurait encaissé la balle en plein buste. Au lieu de ça, ce fut l'écran plasma qui écopa, sa dalle de verre explosant dans un jaillissement au son étrange vaguement aquatique.

— *Son of a...*

Sur le lit, la jeune femme n'acheva pas. Lèvres pincées, elle avait de nouveau pressé la détente du 9 mm, et une deuxième balle vint faire exploser ce qui restait du téléviseur. Éclaboussé par les éclats en même temps qu'il plongeait au sol, le Guerrier avait instantanément tourné le canon du Beretta vers le lit. Mais, à la dernière parcelle de seconde, il avait retenu son index sur la détente. Le temps de corriger son angle pour ne pas tuer. Le coup partit, Safira poussa un petit cri aigu, et le S&W 9 mm s'envola de son poing pour aller valdinguer au fond de la pièce. Un tir comme au stand. Au passage, l'anneau de pontet avait dû accrocher son doigt, car elle grimaçait affreusement en se tenant la main. À moins que la balle ne l'ait touchée...

— Salaud !

Les yeux de la fille lançaient des éclairs. Des yeux pleins de larmes. Mack Bolan détestait voir une femme souffrir, et encore plus quand il en était la cause. Mais il n'avait pas eu le choix et, désignant le sol, il gronda :

— Couchée !

La jeune femme hésita, faillit se précipiter à la recherche du 9 mm disparu, y renonça finalement.

À genoux sur les draps dévastés, avec sa crinière d'ébène, sa poitrine

orgueilleuse et son regard de panthère, elle était superbe. Mais Bolan avait d'autres chats à fouetter. Car, au même instant, profitant de la diversion, Armelo tentait sa chance. D'un roulé-boulé acrobatique, il se propulsa dans les jambes de l'Exécuteur, essayant de le déséquilibrer d'un furieux coup d'épaule. Tentative osée et plutôt habile, mais qui échoua lamentablement. Dégageant une jambe, le Guerrier allait lui expédier un coup de pied au plexus, quand, décidément tenace et rancunière, Safira sauta du lit au secours de son amant. Griffes en avant malgré sa main blessée, elle fondit sur l'Exécuteur à l'instant où il levait son pied pour renvoyer le pourri au tapis. D'un revers de bras réflexe, il la cueillit du tranchant de la main à la pointe du menton. Il y eut un bruit sec, la jeune femme fit entendre un étrange soupir, ses yeux se révulsèrent et, battant des bras dans le vide, elle s'écroula sur la moquette. K.O. Dans la foulée, le pied du Guerrier avait frappé. Plexus percuté de plein fouet, le *capo* de Jacksonville lâcha une espèce d'éternuement, roula au sol en hoquetant, cherchant désespérément son souffle. Groggy, prenant appui sur ses deux bras, il essayait de se redresser. En vain. Le Guerrier finit de rafler le contenu du coffre. Des liasses plein les poches de la combinaison, plus deux chemises cartonnées. Une bleue, une rouge. Dans la première, des factures, des documents divers dont il remit l'examen à plus tard. Dans la deuxième, d'autres documents, plus trois pages de listings, et un CD dans un étui sans indication. Se penchant sur le *capo*, le Guerrier brandit les dossiers en interrogeant :

— C'est quoi ?

Bouche ouverte sur une respiration sifflante, Armelo secoua mollement la tête, haleta :

— Des factures, merde ! Des trucs de boulot !

— De boulot, hein !

— Va te faire foutre, Bolan. Je t'emmerde !

Agitant le CD sous les yeux du *capo*, l'Exécuteur insista :

— Et ça ?

— Rock métal.

Sûrement le *master* original. Le Guerrier opina :

— *Of course*.

Posant un genou au sol, il esquissa une ombre de sourire puis, à la volée, abattit la crosse du Beretta. Le nez du *capo* éclata sous le choc. Armelo poussa un bref cri rauque et, se protégeant la face des deux mains, il chuinta :

— Va te faire mettre, Fumier !

Costaud, le boss. Bolan n'en tirerait rien de cette manière, mais il n'avait pas le temps de le cuisiner sérieusement. Son instinct lui criait de déguerpir. Tout de suite. À cause de ce double code du coffre-fort. Invérifiable. Le camé était trop coriace pour abandonner sans se battre,

et les circuits filaires du téléphone avaient beau être H.S., les réseaux G.S.M. n'étaient pas faits pour les chiens. Également utilisables en matière de sécurité. Si c'était le cas, si, comme il le croyait, Armelo l'avait mené en bateau, les minutes étaient comptées.

D'un geste vif, il enfonça le canon du Beretta dans l'oreille du caïd en soufflant :

— Bon voyage, pourri.

Au contact de l'acier, le camé avait tressailli. Trouille contenue. Mais, curieusement, la voix sépulcrale parut lui faire plus d'effet. Le corps soudain tendu et la voix cassée, il jeta très vite :

— Fais pas le con, Bolan ! Sans moi, tu es foutu !

— Comment ça ?

— L'alarme, putain ! Ils sont déjà en bas ! Des mecs à moi ! Des gars...

— Je sais, coupa l'Exécuteur. Ça aussi, c'est dans mes dossiers.

— *Shit* ! Je...

— Ton code était bidon, hein ?

Un constat plus qu'une question. Bolan avait bien vu.

— Ouais !

— C'est quoi, le CD ?

Déstabilisé, le pourri marqua un temps, émit un ricanement, cracha un peu de sang avant de grincer :

— Va te faire foutre.

Il ajouta, méprisant :

— Si tu me butes, tu passeras jamais !

L'Exécuteur sembla réfléchir au dilemme, hocha lentement la tête, finit par admettre :

— Possible.

Il se redressa, recula d'un pas, et le Beretta tonna dans son poing. La prise d'otage n'était pas son truc. Trop encombrant, trop aléatoire. Et surtout, une arme de lâche. Crâne explosé, le *capo* de Jacksonville sursauta violemment. Du sang, de la cervelle et des débris divers fusèrent dans l'espace, allant souiller le coffre-fort et le mur. Tranquillement, le Guerrier solitaire alla se pencher sur l'ampli de la chaîne. La télé était *out*, pas la sono. Il remonta le volume, le concert fit de nouveau trembler les murs du loft, et, après un dernier regard à la belle Safira toujours K.O., l'Exécuteur quitta la mezzanine.

— Pssit !

Dans les situations tendues, Texie Vargas ne communiquait avec ses *torpédos* que par signes ou par onomatopées. Comme autrefois, quand il passait la dope à la frontière colombo-brésilienne. Dès leur pénétration dans les locaux par les sous-sols, il avait constaté les dégâts. Armoires électriques et téléphoniques sabotées, mini-charges

d'explosifs. En bon *soldado*, il avait compris l'évidence. Plus de courant. Plus de téléphone non plus. Au moins dans les derniers étages. Heureusement, les alarmes fonctionnaient en binôme avec les réseaux G.S.M. D'où l'alerte rouge à Safety Protect. Cinq minutes à peine pour débarquer. Vargas, plus six *soldados* armés jusqu'aux dents, équipés de lunettes de vision nocturne. Matériel militaire indispensable dans les interventions de nuit et qui faisait partie de leur équipement de base.

Essentiel, et révélateur.

Texie Vargas venait de découvrir le décor dans le réticule de son I.L. Zone dévastée. On aurait pu croire le tsunami du Sud asiatique arrivé jusqu'ici. À quelques détails près. D'abord l'odeur. Celle du sang et de la poudre mêlés. Et les traces d'explosion, les impacts de balles. Partout. Par rafales entières dans les cloisons. Plus de vitres entre les bureaux. Plein de cadavres. À croire que toute l'équipe du boss...

— Tss.

Le petit bruit de bouche n'avait pas franchi les lèvres de Vargas. Contrariété. Dans l'image verdâtre de la lunette, la scène venait de s'inscrire. Toro !

L'immense Toro était là, au pied de l'escalier intérieur, affalé au milieu d'un tas de corps enchevêtrés. Des cadavres très abîmés. Pleins de sang. Surtout celui du colosse. Comme s'il avait écopé du plus gros des rafales. Ou des éclats de grenade. Des trous partout, la gueule ravagée, avec un morceau de crâne arraché ne tenant plus que par un lambeau de cuir chevelu. Plus personne de vivant. D'un signe derrière lui, Vargas stoppa ses hommes. P-M braqué dans la cage d'escalier, il risqua un regard vers le haut, tendit l'oreille. En vain. Rien que de vagues et lointains échos de rock, quelque part au-dessus. Lèvres arrondies, il émit deux sifflements légers. Code convenu avec les hommes du boss. Pour éviter les bavures. Mais là, pas de réponse. On aurait dû lui renvoyer la même chose. Sans bruit, il se hissa de quelques marches, risqua un regard sur le palier supérieur. Désert. Juste une succession de portes ouvertes sur des bureaux éteints. Piège possible. Le chef des *torpédos* acheva son ascension, demeura un instant accroupi sur la moquette, tendant de nouveau l'oreille. Rien que les échos de rock à l'étage au-dessus. Chez le boss. Des échos encore faibles, pourtant bien plus sonores que les battements de son cœur. Vargas était un calme. Un pro de la guerre silencieuse. Appliquant la méthode des commandos en agglomération, il se plaqua à la cloison. Ici aussi, des traces de lutte. Du sang sur une porte. Sur une glace de séparation. Maîtrisant son souffle et le P-M pointé devant lui, Vargas glissa de côté, franchit l'ouverture de la première porte d'un bond. Un regard à la volée. Personne dans la pièce. Nouvelle station immobile, même rythme cardiaque serein, nouvelle glissade, nouveau

regard dans l'ombre. Toujours personne. Répétant l'opération, il parvint au bout du couloir. Rien non plus dans le dernier bureau. Au-delà, un coude à angle droit. Encore deux pas, un coup d'œil. Bref couloir. Désert lui aussi. Au bout, une porte. En acier brossé, fermée. L'ascenseur privé du patron. Accès direct au loft. Avec sa centrale électrique indépendante, son boîtier-serrure pour l'ouverture, et sa réplique à l'intérieur de la cabine, pour activer le tableau des commandes. Serrures inviolables. En tout cas, aucune trace d'effraction. Comme si les responsables de ce massacre n'étaient venus là que pour buter le *regime* du boss et rien d'autre. En tout cas, plus personne ici. Lui et ses gars étaient arrivés trop tard. Incroyable. Ou alors, ces fumiers avaient piqué la clé de l'ascenseur à Toro, le seul à en détenir une copie. Dans ce cas, ils étaient là-haut. Chez le boss. Vargas devait l'appeler. À condition qu'il entende son portable. Avec la coke et la musique, peu probable. Putain de rock à la con ! Il devait savoir pour la clé. Si Toro l'avait sur lui, ça voudrait dire que les tueurs n'étaient pas là-haut. Le chef du commando retrouva l'escalier, redescendit au niveau du dessous. Dans le réticule de sa lunette I.L., il vit ses six hommes où il les avait laissés. Un genou au sol, immobiles contre les cloisons, armes en batterie. D'un signe, il leur fit comprendre que tout était O.K., puis les invitant du geste à le rejoindre, il allait se pencher sur le cadavre de Toro, quand une plainte s'éleva dans son dos. Faible, étouffée. Redressant le canon de son P.M., il se retourna, aperçut la tête d'un des hommes du boss bouger légèrement. D'un bond, il fut sur le type. Mario. Le lieutenant de Toro.

Plein de sang et de débris, un œil apparemment crevé, la bouche éclatée, la joue gauche ouverte, de la pommette au maxillaire. Par l'orifice et baignant dans le sang, on apercevait des dents et des morceaux d'os. Affreux. Thorax ouvert, un morceau de poumon à l'air. Scène de grand-guignol. Mario était cuit. Question de minutes. Ou de secondes. Sans lunette I.L., le flingueur était aveugle. Son œil unique traduisait son angoisse, sa main droite pleine de sang et où manquait l'auriculaire, rampait à tâtons sur la moquette, cherchant sans doute son arme. Absente. Retenant une grimace, le chef des *torpédos* gronda :

— C'est moi, Mario. Vargas.

Un gémissement s'échappa de la bouche explosée, et la main ensanglantée quitta la moquette pour monter à la rencontre de Vargas. Dans un chuintement horrible, le rafaleur tenta de parler :

— Var...

— Combien ? coupa le chef *torpédo*. Ils étaient combien, ces empaffés ?

L'œil de Mario se ferma, son souffle s'arrêta et Vargas crut qu'il était mort. Mais l'autre lâcha pourtant :

— Je... sais pas. Vu... vu qu'un seul !

Vargas fronça les sourcils.

— Hein ! Tu veux dire un seul mec ?

Battement de paupière du moribond.

— *Si... Creo qué si !*

Dans son état, sa langue d'origine lui revenait instinctivement. Incrédule, Texie Vargas insista :

— Tu l'as vu ?

Le blessé marqua un temps. Des bulles de sang éclataient au coin de sa bouche et son œil se voilait. Puis la réponse vint.

— *Si.*

— Où il est ? Là-haut ?

— To... ro...

Mario appelait Toro à son aide. Ça risquait de prendre du temps. Vargas n'était pas plus avancé et le flingueur lâchait la rampe. À bout de souffle, au bord de la mort, il délirait. Pourtant, le chef d'équipe avait besoin de savoir. Toro. La clé. Abandonnant l'agonisant, il retourna au pied de l'escalier. Écrasant deux ou trois corps sous sa masse, le cadavre du colosse n'était pas beau à voir. Observé par ses hommes, Vargas fouilla les poches de la veste souillée. Un paquet de cigarettes, un briquet, deux chargeurs d'automatique, un mouchoir sale, et un trousseau de clés. Serrures, voiture, mais pas celle de l'ascenseur. Vargas la connaissait. Spéciale. Plate, avec un téton mobile. Sous la veste, un holster vide au cuir poisseux de sang. Dans les poches intérieures, un porte-cartes, des prospectus. Dans celles du pantalon, une boîte de *bubbles*, un autre mouchoir, un ticket de match de base-ball. Pas de clé. Restaient les poches-revolver. D'un signe, il appela deux de ses gars pour l'aider à retourner le monstrueux corps. Ils durent s'y reprendre à deux fois à cause du poids inerte et du sang qui faisait glisser leurs mains. Quand ils y parvinrent enfin, quand le gros cadavre roula sur le ventre découvrant les corps ensanglantés tassés sous lui, Vargas fut surpris par l'acuité de l'œil qui le fixait. Celui d'un des cadavres. Surpris aussi par l'objet qui couvrait l'autre œil du type. Une lunette de vision nocturne !

— T'es mort.

Le cadavre parlait. Une voix sinistre. Glacée. Puis Vargas vit les deux P-M dans les poings du prétendu mort. Deux P-M aux canons pointés sur lui. Tétanisé, il n'eut qu'à peine le temps d'abaisser son arme en criant :

— Hé ! *Qué...*

Telle une tempête à l'orage dévastateur, la première rafale emporta la suite.

CHAPITRE VII

L'enfer de feu aveugla Vargas, mais l'ex-cokero n'en souffrit pas : il était déjà mort, comme les deux *torpédos* qui l'avaient aidé à retourner le cadavre de Toro. Crânes et thorax éclatés par les essaims de guêpes rageuses, ils s'écroulèrent tour à tour, tandis que, roulant de côté, l'Exécuteur continuait d'arroser. Sous l'effet de surprise, les quatre autres flingueurs furent cueillis à froid. Encaissant un bref chapelet de 9 mm, le premier fut catapulté contre la cloison qu'il venait de quitter, bousculant celui qui le suivait au plus près et l'envoyant valdinguer. Momentanément épargné, ce dernier eut le temps de redresser le canon de son P-M, distribuant une longue rafale droit devant lui, loin au-dessus de Bolan. Réalignant l'ennemi dans sa visée, le Guerrier avait de nouveau sollicité les détentes de ses P-M Deux rafales courtes. La première balaya les illusions de celui qui s'était cru épargné. Tout un côté du crâne explosé par les impacts, il fut catapulté en arrière jusqu'à la porte. Accompagné d'un geyser de sang et de matière cérébrale, il rebondit contre le montant, avant de s'abattre en avant, achevant sa chute face contre terre et recevant le cadavre d'un de ses collègues touché en même temps que lui. Pendant ce temps, profitant de la confusion, le dernier *soldado* avait tenté de rafaler. En vain. Chargeur vide. Le Guerrier en profita pour distiller une nouvelle décharge de plomb. Mais, étonnamment vif, le flingueur avait plongé à travers une porte ouverte, disparaissant dans un des bureaux. Sans doute dans l'espoir de pouvoir recharger son arme. L'Exécuteur ne lui en laissa pas le temps. Délaissant un des P-M, il décrocha la dernière grenade de sa ceinture de combinaison et en arracha la goupille. Un genou au sol, il leva le bras, compta trois secondes, balança la poire qui disparut à son tour dans le bureau. Puis, d'un élan, il roula à l'abri sous le bâti de l'escalier, entendit une exclamation suivie d'une sorte de remue-ménage, se boucha les oreilles pour atténuer le choc de l'explosion, une déflagration sèche, accompagnée de projections diverses et d'une épaisse poussière. Puis le silence revenu fut suivi d'un léger grésillement. Sur ses gardes, l'Exécuteur se redressa, entrevit une lueur jaune, dansante. Le feu. À cet instant, les *strinklers* anti-incendie

se déclenchèrent avec un ensemble parfait, couvrant pour moitié les gémissements. Dans le bureau massacré, le dernier *torpédo* se tordait au sol, pissant le sang de partout. Inconscient, aux portes de la mort. D'une ultime rafale, le Guerrier abrégé ses souffrances, puis, P-M aux poings et déjà trempé de la tête aux pieds, il quitta le théâtre des opérations.

* * *

Une demi-heure s'était écoulée depuis que l'Exécuteur avait quitté l'immeuble de la Continental Food Company. Réintégrant le char de guerre stationné à l'écart, il s'était éloigné du secteur, alors que les premières sirènes résonnaient dans le lointain. Il avait roulé un moment, avant de stopper le véhicule sur une zone industrielle abandonnée, proche de Duval Airport, au nord de Jacksonville. Là, il avait failli rappeler la mystérieuse Lorna, mais l'envie de connaître le contenu du CD l'avait emporté. Un CD audio, qu'il avait déjà écouté deux fois, tout en feuilletant les dossiers trouvés dans le coffre d'Armelo. Des colonnes de comptes, des listes de fournisseurs. À éplucher plus tard. Pour la troisième fois, le Guerrier venait de relancer le CD :

« *Caro cugino,*

» Comme je te l'ai dit au téléphone, je t'expédie cet enregistrement, car je n'ai qu'à moitié confiance en mes *consiglieri*, qui risquent de me trahir et de le remettre à ces salauds s'il m'arrivait malheur. Fais-y très attention, car il est aussi précieux qu'une bonbonne de nitroglycérine. Depuis cette merde avec Bernardo Varasi, je me sens surveillé. Menacé. Si on apprenait que tu détiens ce CD, tu serais un homme mort. Arrange-toi pour que personne ne le trouve jamais, sauf éventuellement si je passais l'arme à gauche, le F.B.I ou la D.E.A. Je dis bien « éventuellement ». Car comme tu le comprendras quand j'en aurai fini, tu détiendras l'occasion de piquer une putain de fortune à la *Cupola*. Une immense fortune. À condition de savoir t'y prendre, d'être très prudent, et de disparaître à jamais après le coup fait. Depuis quelque temps, les fréquentations de Lorna ne me semblent pas nettes, et je la soupçonne d'être dans le collimateur des flics. »

Lorna ! La fameuse Lorna du coup de fil ? Mais déjà, la voix reprenait :

— « Je n'ai plus confiance en personne, tu es la seule famille qui me reste, cher cousin, et moi mort, c'est à toi que reviendra la décision de refiler ou non le bébé aux flics. Car, en tout état de cause, je veux que tu saches ceci : ce CD vaut des dizaines de millions de dollars. Peut-être

des centaines. On n'a pas encore eu le temps de compter. Un container rempli de fric jusqu'à la gueule. Un putain de container qui a échappé aux flics de l'opération *Green Ice* en 92, et qui est resté planqué pendant toutes ces années, avant d'être rapatrié au pays à la barbe des flics et des douanes. Un container qu'on a mis à l'abri, en attente de blanchiment dans un endroit que j'ai moi-même suggéré sans en avoir l'air. Juste pour me marrer. Et tu sais où ?

Un silence plana, avant que la voix ne reprenne, chargée d'une lourde ironie :

— « *Ail or a, cugino moi ?* Tu n'as pas deviné ? »

Encore une pause, suivie d'un rire sec et :

— « *Si ! Laggiù !* Notre planque ! Là-bas ! *Il nuestro laggiù !* Notre planque, quand on était mômes ! Notre vaisseau spatial. Enfin, pas exactement là. En fait, il y a une astuce. »

Une respiration, puis :

— « Je t'explique. Il faut descendre par où tu sais jusqu'au fond du vaisseau spatial. Le sas. Là, il faut s'équiper pour la sortie dans l'espace. S'équiper mieux que quand on était mômes, tu comprends ? S'équiper en vrais cosmonautes. Ensuite, il faut quitter le vaisseau et s'élancer par ses propres moyens vers les autres galaxies. Je sais, c'est angoissant. À cause des trous noirs. L'itinéraire est tortueux et semé d'embûches. On est dans le noir sidéral. On est aveugles, mais les courants sidéraux nous entraînent forcément dans la bonne direction. Faut seulement pas se gourer de galaxie. La bonne, c'est la troisième. »

Cette fois, le silence qui suivit fut plus long. Quand la voix revint, elle était plus sourde, angoissée.

— « Voilà, cousin. Maintenant, tu connais toute l'histoire. Je sais que tu ne me trahiras pas si je reste en vie, et je suis sûr que, en cas de malheur, tu sauras me venger en choisissant la bonne solution. Si ces salauds me font buter, je veux qu'à la fin de tout ça, tu fasses graver sur ma tombe l'épithaphe suivante :

“Ci-gît Michele Gotta, *uomo d'onore* qui, par delà sa mort, a puni ses assassins.”

Tuo cugino, Michele. »

Dans le module opérationnel du TACOM, un épais silence succéda à la voix enregistrée. Si Michele Gotta avait dit vrai, ce CD était effectivement plus dangereux qu'une bonbonne de nitroglycérine. Un danger qui se résumait en trois mots :

Green Ice opération. Opération Glace Verte.

Une formule code que l'Exécuteur avait instantanément déchiffrée. En 1992, *Green Ice* avait envoyé un sacré coup de pied dans la fourmilière mafieuse internationale. Montée par la D.E.A. en collaboration avec les polices des principaux pays occidentaux, elle avait décapité en quelques heures et simultanément en plusieurs points

du globe, un des plus importants réseaux de trafic de dope. Un coup de filet qui avait débouché sur les arrestations de plusieurs gros caïds, dont le *jefe* du cartel de Pereira, Cediël Opina, alors en déplacement à Rome. Outre le fait de mettre à jour les nombreuses ramifications criminelles des réseaux en question, l'opération avait également permis la saisie d'énormes sommes d'argent. Non seulement les avoirs de nombreux comptes offshores dans divers paradis fiscaux, mais également de très importantes liquidités. Notamment à Londres, où la police avait mis la main sur les fonds secrets du boss local, un container de transport, bourré de dollars jusqu'à la gueule.

Un tas de fric si énorme qu'il aurait suffi à éponger la dette d'un ou deux pays du Tiers-Monde. Un fabuleux trésor, qui pourtant n'était rien. Ou presque. Une infime goutte dans l'océan de milliards que représentaient les mouvements de fonds générés à l'année par le trafic de drogue. À cette époque, Pablo Escobar, le boss de Medellín alors aux abois, avait proposé au gouvernement colombien de monnayer son impunité en rachetant la dette extérieure de son pays. En vain. La proposition avait sans doute manqué de discrétion. Les Américains avaient eu vent de l'affaire. Depuis, Escobar avait été abattu par la police, Ospina devait encore croupir en prison quelque part, et à la D.E.A. comme dans les autres services impliqués, le dossier *Green Ice* était sans doute refermé. Pas chez les *amici*. La preuve était gravée sur ce CD. Car, selon ce Michele Gotta, la *Cupola* planquait quelque part, probablement en Sicile, un deuxième container, du même type que celui découvert à Londres en 1992. Bourré de billets verts. Des dizaines de millions de dollars, voire plus.

Problème, Bolan ignorait où se trouvait ce trésor. Le message sur CD n'était pas très révélateur et ressemblait à un jeu de pistes pour adolescents boutonneux. De son côté, Ronnie « Jackal » Armelo avait emporté le secret dans la mort.

Restait Michele Gotta. Un nom qui était gravé dans la mémoire de l'Exécuteur. Fiché dans les listings computers de l'ordinateur de bord comme membre de la *Cupola siciliana*. Sitôt l'écoute du CD terminée, le Guerrier avait consulté ses logiciels. Le background du mafieux y figurait en bonne place. Ancien tueur, devenu *capo* à la force des armes, monté jusqu'à la Coupole à coups de ruses et de trahisons. Un des douze membres actuels présumés du Conseil suprême.

Une carrière classique, en somme.

Songeur, l'Exécuteur laissait son regard errer sur le décor Spartiate du module opérationnel du TACOM, et, par association d'idées, il se remémora les propos enregistrés sur le CD. Un vaisseau spatial, un sas de sortie dans l'espace, une troisième galaxie à trouver.

Du chinois !

Encore humide, la combinaison noire maculée de sang gisait sur le

plancher du véhicule, et Bolan avait envie d'une bonne douche. Mais, avant, il avait un coup de fil à donner à Claudia Simoni, son amie de longue date. La jeune femme appartenait à la cellule anti mafia italienne. Secrète supportrice de la guerre de l'Exécuteur contre *l'Organized Crime*, elle était une des rares personnes qui puisse éventuellement le briefer sur le sort actuel de Michele Gotta. À la pendule de bord, il était maintenant plus de 2 heures du matin. À Palerme, environ cinq heures de plus. Remettant à plus tard d'appeler la mystérieuse Lorna, le Guerrier activa son satellitaire, composa le numéro du portable personnel de Claudia Simoni. Chou blanc. Messagerie. Il raccrocha, réfléchit un instant, finit par composer le numéro de son portable professionnel. Nouvelle messagerie. Pas vraiment surprenant. Patronne de groupe, Claudia était souvent sur le terrain ou en immersion. Sans laisser de message, Bolan raccrocha, composa cette fois le numéro de Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, son ami de toujours. L'homme par qui il obtenait les infos les plus pointues. Numéro privé, bien sûr. Après deux courtes sonneries et un nombre incalculable de « clics » basculant sur des lignes et des circuits successifs, il eut plus de chance :

— Yes ?

La voix du grand fédéral, à peine voilée par le sommeil dont il venait d'être arraché. Le code secret du satellitaire de l'Exécuteur s'était affiché sur son écran de portable et il enchaîna aussitôt :

— *Problem ?*

Il savait le Guerrier sur son blitz à Jacksonville, et leurs deux appareils étant équipés de *scramblers* très sophistiqués, ils pouvaient se parler librement.

— Désolé de te réveiller, s'excusa Bolan. Action terminée, objectif atteint. Simple besoin d'infos.

— Quel genre d'infos ?

Ce qu'il y avait de bien avec son vieux complice, c'était qu'il semblait toujours au top. À croire qu'il ne dormait jamais vraiment. Sobrement, Bolan exposa :

— Michele Gotta. Je voudrais savoir si tu as des trucs récents le concernant. Et aussi sur une certaine Lorna, qui ferait partie de ses proches.

— *Momento*, renvoya Brognola.

Comme s'il y était, l'Exécuteur voyait son ami activer déjà son computer pour se mettre en réseau avec les banques de données codées du F.B.I., et du *Justice Department*. Un moment s'écoula, puis de nouveau la voix du fédéral :

— Pour Michele Gotta, R.A.S. Du moins, rien que ta propre banque de données ne possède déjà. Toujours supposé membre actif de la *Cupola*, toujours boss du fief de Catane.

Bolan s'était attendu à ce type de résultat. Il insista :

— Et pour cette Lorna ?

Petit silence dans le combiné, puis Brognola récita :

— Lorna Chaghetti, née à Naples le 28 juin 1982, ex-strip-teaseuse, rencontrée par Gotta lors d'un voyage d'affaires à Montréal en 2003, rentrée en Sicile avec lui et devenue sa maîtresse attitrée. On sait qu'elle fugue régulièrement, mais que Gotta en est fou dingue et lui pardonne tout.

— Tu peux m'envoyer son pedigree complet avec photo ?

Les computers du fédéral et ceux de l'Exécuteur étaient en réseau, technologie Centrino. Hal Brognola acquiesça :

— Je t'envoie ça. Pour la photo, je n'ai rien, mais je vais voir ce que je peux faire. Tu as levé quelque chose ?

— Rien de vraiment concret pour l'instant, éluda l'Exécuteur. Sauf une drôle de coïncidence. Quelques infos fournies par ma cible de ce soir sur Michele Gotta, alors que sur ma messagerie, j'avais justement un message de cette Lorna.

— Sur la ligne du TACOM ?

— Affirmatif. Alors je voulais savoir à qui j'avais affaire avant de la contacter.

Silence sur la ligne, puis :

— Sur ta ligne... C'est très étrange...

— Tu l'as dit. Encore une question : comment ça se passe avec tes collègues de l'Exécutif depuis que je suis mort ?

— Ils ont mis la pédale douce, même si je ne suis pas sûr qu'ils aient vraiment marché. Et puis, ils sont eux-mêmes dans le collimateur d'un nouveau boss depuis que le Président a nommé un grossium pour chapeauter toutes les Agences fédérales. Ces messieurs ont un nouvel ennemi, ça me laisse un peu d'espace pour respirer ! Désolé pour les médias : ta mort n'a eu droit qu'à une brève nécro pas très flatteuse...

— C'est très bien comme ça. Ça me donne quand même les coudées plus franches. Tu aurais vu la gueule d'Armelo quand il a compris que c'était moi ! On aurait dit qu'il voyait un revenant. Bon, je te rappelle plus tard.

Le Guerrier raccrocha, demeura pensif un instant, puis, activant le satellitaire du TACOM, il enclencha l'enregistreur de bord et recomposa le numéro de la mystérieuse Lorna. Cela n'eut qu'à peine le temps de sonner une fois.

— *Pronto !*

La même voix que sur la messagerie. Agréable, mais tendue. Le Guerrier commença :

— Vous m'avez appelé, tout à l'heure.

En italien. Sur la ligne, il y eut un blanc, avant que son interlocutrice n'interroge :

— *Signore Dakota ?*

Un des pseudos utilisés parfois par l'Exécuteur. D'où cette fille sortait-elle autant d'infos confidentielles ? La voix était angoissée, presque haletante. Intrigué, Bolan répondit sèchement :

— *Si.*

Alors, très vite, l'inconnue enchaîna :

— Je... ils vont me tuer !

On ne pouvait être plus direct.

CHAPITRE VIII

Le satellitaire de l'Exécuteur semblait transpirer l'angoisse. Pas de doute, la femme à l'autre bout du fil avait peur.

— Calmez-vous, lança le Guerrier dans le combiné. Qui veut vous tuer ?

— La mafia !

Ça aussi, c'était direct. Mais d'abord, vérifier quelques détails.

— Qui vous a donné ce numéro ?

— Une amie à vous. Siva. Enfin, c'est le nom qu'elle m'a donné.

Siva ! Troisième personne de la Trinité hindoue, dieu destructeur et fécondateur doté de quatre bras. Pseudo du sergent Gina Loella, de la cellule anti-mafia dirigée par Claudia Simoni ! Brusquement intéressé, le Guerrier encouragea :

— Si ?

— Elle... J'ai essayé de la joindre. Elle m'avait dit de l'appeler si j'avais des ennuis. De quitter Catane, de monter à Palerme, de laisser un message sur son portable et qu'elle me rappellerait. Mais ça fait trois jours que je suis à Palerme, que je lui laisse des messages et elle ne donne pas signe de vie. Je ne sais plus quoi faire. J'ai peur !

Bolan avait bien vu : Gina était en immersion. Voire en infiltration.

Il insista :

— Pour quelle raison Siva vous a-t-elle donné mon numéro ?

— Elle... elle m'a dit que la mafia risquait de s'en prendre à moi un de ces jours... elle m'a dit aussi qu'en cas d'urgence... je veux dire... si j'avais un problème, un problème grave et que je n'arrivais pas à la joindre, je pouvais vous appeler de sa part.

Un schéma commençait à prendre forme dans l'esprit de l'Exécuteur.

— Comment avez-vous connu Siva ?

— Je... c'est-à-dire que c'est un peu long...

— J'ai le temps.

— Euh, bon... C'est elle qui m'a abordée. Je crois qu'on dit « approchée », dans son jargon professionnel. Ou « tamponnée ».

— Continuez.

— Si, si... En fait, j'étais observée depuis un bout de temps. À cause

de ma liaison avec un personnage important... je veux dire, un type haut placé dans une organisation... enfin un truc de la mafia, quoi.

— Continuez.

— Un soir, j'étais en discothèque avec des copains, quand Siva s'est mêlée à notre groupe.

Lorna marqua une légère pause, avant de continuer :

— Au début, j'ai cru qu'elle... enfin qu'elle aimait les filles et qu'elle tentait de me draguer.

Bolan esquissa une ombre de sourire. Les penchants naturels de la belle Gina n'excluaient pas cette hypothèse. Il encouragea :

— Et puis ?

— En fait, elle s'intéressait à moi, mais pas pour ce que je croyais. Peu à peu, j'ai compris qu'elle était de la police et que, à travers moi, elle cherchait à piéger... enfin, celui avec qui je vis.

— Son nom ?

Brève hésitation, puis :

— Gotta. Michele Gotta.

Confirmation donnée, la boucle était bouclée. Mais l'Exécuteur se voyait confronté à une sacrée coïncidence. Tout ça la même nuit ! Dans le combiné, la voix de Lorna hésita :

— Vous êtes de la police aussi ?

L'accent de Bolan la déstabilisait. Le Guerrier éluda :

— Un ami de Siva.

Puis il enchaîna :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que la mafia veut vous tuer ?

— C'est... c'est à cause de Michele. Depuis quelque temps, je le trouvais bizarre. Comme s'il craignait quelque chose. Des coups de fil qui le mettaient sur les nerfs. Il s'en prenait à moi pour un oui pour un non. De plus en plus souvent, il m'interdisait de sortir, et jamais sans mes gardes du corps. Il disait que des types lui en voulaient, et qu'ils chercheraient sûrement à l'atteindre à travers moi.

— Il vous a dit qui étaient ces types ?

— Non. Mais j'ai bien compris que c'étaient des gens de son milieu. Des gens de la mafia. Et à l'ambiance générale, j'ai réalisé aussi que les événements pouvaient se précipiter. À la maison, l'atmosphère se chargeait d'heure en heure, et Michele devenait de plus en plus tendu. J'en ai eu marre. Je sais que dans ce milieu on se tue comme on respire. Alors j'ai pris peur, j'ai fichu le camp, et j'ai décidé d'appeler Siva à l'aide. Lui demander conseil. Hélas, rien à faire. Je suis sûre qu'elle essaye de coincer Michele et ses copains. C'est dangereux. Très dangereux !

Cette fille avait probablement raison. Gina l'avait sans doute tamponnée pour tenter de coincer Gotta. Or, s'attaquer à la *Cupola*, c'était dangereux. Suicidaire, même. Y compris pour un flic de la cellule

anti-mafia. Préoccupé, Bolan interrogea :

— Vous avez plaqué Gotta ?

Petit silence, puis :

— Ben... c'est-à-dire que j'avais déjà un peu l'habitude de disparaître. Quelques heures ou quelques jours, pour prendre l'air. Je supportais de moins en moins bien ce climat. Les interdits, les gardes du corps, les engueulades, tout ça... Quand je suis partie l'autre jour, je l'ai fait un peu comme d'habitude. Avec l'idée de revenir. Mais maintenant, j'ai trop peur.

— O.K., fit Bolan. Mais qu'est-ce qui a brusquement augmenté vos inquiétudes ?

— C'est cette nuit. Enfin, entre 3 et 4 heures...

C'est-à-dire dans la soirée, pour l'Exécuteur. À l'heure où il s'apprêtait à lancer son blitz sur Ronnie « Jackal » Armelo.

— Si ? encouragea Bolan.

— J'étais en boîte avec une bande de copains, quand une de nos amies est arrivée avec son mec, pour me dire que des types m'avaient cherchée au *night* qu'ils venaient de quitter. Des types avec des sales têtes, qui avaient posé des tas de questions sur les endroits où je pouvais être, etc.

— Et puis ?

— Alors, ça m'a mise en rage. J'ai aussitôt appelé le portable de Michele pour lui dire de me laisser tranquille, mais c'est quelqu'un d'autre qui m'a répondu. Un type qui m'a dit que Michele était occupé, et qui m'a demandé où j'étais. Sur un drôle de ton. J'ai répondu que ça ne le regardait pas, et j'ai raccroché. Je connais Michele. J'étais sûre qu'il allait me rappeler. Alors j'ai coupé mon portable. Plus tard, en rentrant dormir chez une copine, j'ai consulté ma messagerie. Sûre que Michele y avait enregistré une de ses engueulades habituelles. Au lieu de ça, un message de son chauffeur. Urubu. Je veux dire Patricio Valone. C'est son nom. Un message m'informant que Michele me faisait chercher partout, qu'il était en colère et que je ferais mieux de rentrer tout de suite. J'ai trouvé ça bizarre. Valone ne m'avait jamais appelée. On se parle à peine, et ce n'est pas son boulot.

— C'est quoi, son boulot ?

— C'est le chauffeur de Michele. Son garde du corps particulier.

— Continuez.

— À la suite du message, j'ai rappelé le portable de Michele pour lui dire de me foutre la paix, que je rentrerais quand ça me plairait, mais c'est Valone qui m'a répondu. Il m'a dit que Michele avait eu un accident et que je devais rentrer tout de suite. J'ai voulu savoir quel genre d'accident, j'ai demandé à parler à Michele, mais Valone n'a rien voulu savoir. Il m'a seulement répété de rentrer tout de suite. Alors là, j'ai vraiment paniqué. Je suis certaine qu'il s'est passé quelque chose

de pas clair. Absolument sûre. Peut-être même que Michele avait raison et qu'ils ont fini par le tuer. Alors, pas question que je retourne là-bas.

Tout en écoutant, Mack Bolan réfléchissait. Même si cette fille craignait vraiment pour sa vie, il ne comprenait pas pourquoi on cherchait à la tuer. Il manquait un maillon de la chaîne. Lorna ne lui disait pas tout. Le Guerrier argumenta :

— Je suis loin de l'Italie.

— Je sais. L'Amérique. Siva m'a dit.

Bolan haussa les sourcils. Décidément, cette Lorna en savait beaucoup sur lui. Déjà, elle enchaînait :

— Je vous rembourserai votre voyage ! Je ne sais plus quoi faire ! J'ai peur !

De plus en plus intrigué, l'Exécuteur brusqua :

— Si vous avez si peur, vous feriez mieux d'aller à la police. Sitôt qu'elle sera joignable, Siva sera contactée et...

— *No ! Non la polizia !* Pas pour ça !

On y venait. Bolan interrogea :

— C'est quoi, ça ?

Lorna Chaggetti hésita, finit par avouer :

— Une chose. Un truc que je ne veux pas dire à la police.

Encore une hésitation, puis :

— Même pas à Siva. Seulement à vous.

Nouvel étonnement du Guerrier.

— Comment ça, seulement à moi ? Vous ne me connaissez même...

— Je ne vous ai jamais vu, mais je sais qui vous êtes et je connais votre vrai nom, *signore* Bolan.

Une brève lueur passa dans les prunelles de glace de l'Exécuteur. Il avait une certitude : cette fille ne tenait pas son vrai nom de Gina Loella. Son intérêt brusquement aiguisé, il renvoya :

— *D'accordo*. C'est quoi, le truc en question ?

— Pas au téléphone.

— Je vous l'ai dit, je suis loin de l'Italie et...

— Si vous venez et si vous m'aidez, vous pourrez ramasser de quoi vous offrir votre jet personnel.

Bigre ! C'était cher, un jet. Surpris, Bolan insista :

— Mais encore ?

— Je vous en supplie ! Venez ! À votre atterrissage à Punta Raisi, appelez-moi. Je vous dirai où me retrouver.

Puis elle raccrocha.

CHAPITRE IX

Patricio « Urubu » Valone n'était pas à l'aise. Surtout après ce qu'il avait appris aujourd'hui. Certes, il avait vu beaucoup de sang dans sa vie de flingueur, depuis sa prestation de serment à la *Onorabile Società*, mais jamais encore il n'avait assisté en direct à la « punition » d'un de ses coéquipiers. Même qu'il avait failli se faire buter dans la foulée par ce type habillé en berger. Le crâne éclaté de ce con de Ritti l'avait littéralement trempé de sang et de cervelle gluante, et ce soir encore il se demandait quel providentiel réflexe avait retenu sa main à l'instant de la jeter vers son calibre. Bien lui en avait pris, car dans la demi-seconde suivante, le canon du pétard du type lui avait quasiment perforé la tempe. En même temps, la voix avait répété :

— *Non muovere !*

Aussitôt, d'autres silhouettes étaient apparues autour de la Mercedes. Sept. Habillées de treillis sombres, armées de P-M, canons pointés sur lui. Dans la pénombre de l'aube, il n'avait distingué aucune expression sur leurs faces. Ni sur celle du berger. Seulement une lueur dans le regard de celui-ci, sous la lisière de son bonnet de laine. Glacée.

— Reste tranquille, avait conseillé le vieux. Je suis Tino Surtu, et je n'ai pas de problème avec toi.

Tino Surtu ! Ce nom avait explosé dans le cerveau de Patricio Valone à la manière d'une bombe. Tino Surtu ! À plus de quarante ans, le chauffeur de Gotta était assez Vieux pour connaître la légende. Nando Vanzano et Tino Surtu. Les deux *capi* mythiques *déla* *Onorabile Società*, qui, des décennies plus tôt, avaient pris le maquis ensemble pour échapper aux carabinieri. Depuis, la rumeur avait circulé que le premier avait fait la peau au second. Découvrir cette légende vivante lui en avait fichu un sacré coup. Du coin de l'œil, il avait aperçu de nouvelles silhouettes sombres et armées entourer les bagnoles des autres super *capi*, et il n'avait plus fait un geste. Quelque chose arrivait qui le dépassait.

Et, en effet, quelque chose de considérable s'était vraiment passé : l'exécution d'un des super *capi*. Ici, en plein maquis ! Et, en plus, son *capo* à lui ! Michele Gotta ! Une exécution devant toute la *Cupola*, avec

la bénédiction de cette dernière. Sur le coup et avec le choc, Patricio n'avait rien compris. Puis il s'était dit que c'était sûrement en rapport avec la punition infligée quelque temps plus tôt par Gotta à Bernardo Varasi, ce petit *capo* de quartier de Catane. Ensuite, le vieux Pastrani était venu le voir à la Mercedes, et, tandis que les types en treillis sombres enfournaient le cadavre de Michele Gotta dans son coffre, tandis que d'autres y enfermaient également celui de Ritti, le *Présidente* lui avait dit :

— Je te connais depuis longtemps, Patricio. Je sais que tu es un bon élément et je te fais confiance. Tous les *capi* te font confiance et don Piero Sombato t'apprécie particulièrement. Aussi, à partir de ce matin, tu fais partie de la Famille Sombato.

Piero Sombato était un des *capi* de la *Cupola*. Du même âge que Gotta, du même genre aussi. Ancien flingueur mais plus instruit, grimpé dans la hiérarchie de façon plus intelligente. Au point de se voir confier tout un secteur de Palerme, le plus juteux, le plus envié. Toujours penché à sa portière, le vieux *Présidente* avait enchaîné :

— Gino, ton *caporegime*, passe désormais à mon service, et c'est Gianfranco qui le remplace auprès de toi.

Le jeu de la chaise vide. Échange standard de personnel. Sans doute pour casser les groupes, de manière à mieux les contrôler. Résultat des courses : Patricio « Urubu » Valone avait changé de clan... sans changer de statut. Ou plutôt si : régression en grade. Il n'était plus le *bodyguard* du boss, mais simple chauffeur. Frustrant. Enrageant, même. Lui ! Le fidèle parmi les fidèles ! Mais Valone n'avait rien dit. Il avait encaissé. Sitôt il *Présidente* parti, Gianfranco Gratsi, son nouveau *caporegime*, lui avait ordonné de prendre des gars, des pelles et des sacs de chaux et d'aller enterrer les corps dans un endroit isolé du maquis. Ce qu'il avait fait. Un boulot harassant et dégueulasse. Jamais il n'avait imaginé qu'un corps puisse se décomposer aussi vite ! Dans les hostos, dans les morgues, on les farcissait au formol et à d'autres trucs spéciaux, mais dans la nature... Décidément, on n'était pas grand-chose !

Depuis ce matin-là, rien de particulier.

Il n'était plus qu'un simple chauffeur. Un *autista*. Une situation qui aurait pu convenir à n'importe qui d'autre, et auquel il aurait sûrement fini par s'habituer... sans cette catastrophe survenue dans l'après-midi. L'énorme merde. Un truc du genre à mettre tout le monde en danger. Et, aux yeux de son nouveau boss, c'était lui le responsable. Le seul. Parce que c'était à lui qu'on avait confié le boulot. D'où convocation de Piero Sombato. Demain matin.

Alors, ce soir, seul au volant de la bagnole où il attendait les ordres en grillant cigarette sur cigarette, Valone broyait du noir. Des heures qu'il était là. Au loin, les échos d'une fête foraine montaient dans le

soir, des files de voitures pleines de jeunes défilaient près de sa Lybra, et lui poireautait ici, envoyant ses mégots décorer la chaussée, rongant son frein devant cet immeuble gris de ce quartier gris de la périphérie, où l'équipe de Gratsi planquait depuis la veille. Des heures au cours desquelles tous les scenarii défilaient sous son crâne. Car, on le savait, don Piero faisait payer cher les conneries de ce genre. Très cher.

Deux jours avaient passé, l'Exécuteur avait réparé les petites blessures subies à Jacksonville, même si celle de son front était encore douloureuse. Il avait son billet d'avion en poche, Gina Loella demeurait injoignable, Hal Brognola n'avait rien obtenu de plus sur Lorna Chaghetti, mais Jack Grimaldi, lui, avait peut-être trouvé un contact sur place pour se procurer des armes. À confirmer. De son côté, Mack Bolan avait réussi à joindre Claudia Simoni, actuellement en séminaire à Berlin. Selon elle, Gina était effectivement en mission en Sicile. Une immersion au plus haut niveau. Très délicate. Tamponnage de la maîtresse d'un certain Michele Gotta, *capo* du fief de Catane !

Bingo ! Lorna Chaghetti n'avait pas bluffé.

Une immersion de plus d'une semaine déjà. Petit détail préoccupant, il était convenu que Gina donne signe de vie au moins une fois par jour à la Cellule, ce qu'elle n'avait toujours pas fait. Bolan avait alors résumé son contact avec Lorna Chaghetti, et, cette fois, Claudia Simoni avait semblé inquiète. Dans la configuration hypersensible de la mission de Gina, elle ignorait où se trouvait exactement celle-ci, ne pouvait que laisser des messages sur son portable. Des messages codés. Maintenant, le Guerrier n'était plus seulement préoccupé. Lui aussi s'inquiétait. Cette histoire était floue, inconsistante et pleine de zones d'ombres. Cette Lorna, ces coïncidences... Alors il avait dit à Claudia qu'il la tiendrait au courant, et il avait pris son avion, bien décidé à tirer tout ça au clair. Après tout, c'était une occasion inespérée de s'attaquer au sommet de la pyramide. La *Cupola*.

— *Ignore ?*

Plongé dans ses pensées, Bolan s'était retrouvé au guichet des contrôles. Le policier examina son passeport, leva les yeux sur lui, parut intrigué par sa blessure au front. Celle infligée par le coup de boule de feu Toro. Bien recousue, mais encore gonflée, et d'une vilaine teinte violacée.

— *Business, or tourism ?*

— *Tourism*, répondit l'Exécuteur avec un grand sourire.

Le fonctionnaire lui rendit le document et le Guerrier suivit le flot des passagers. Depuis sa dernière incursion au pays de la mafia, la petite aéroport de Punta Raisi n'avait guère changé, et Mack Bolan eut l'impression de l'avoir quittée la veille. Son dernier blitz local

remontait pourtant à un bout de temps, mais depuis toujours son sort et celui de la Sicile étaient étroitement attachés. Les liens du sang.

Le printemps avait ici des avant-goûts d'été et, à presque 22 heures, il faisait encore chaud. Dans l'aérogare, des panneaux publicitaires vantaient la Sicile. L'île des vacances, du soleil et de la paix. Slogans idylliques destinés au commun des mortels. Pour l'Exécuteur, ce bout de terre ocre aux senteurs exotiques n'était rien d'autre que le berceau du Crime Organisé. La gardienne des traditions *délia onorabile società*. Ici était né un des pires cancers de l'humanité, la mafia. Depuis ce jour maudit, des années, des siècles plus tôt à Pittsfield, où l'Organisation avait plongé sa famille dans la tragédie(2), l'existence de Mack Bolan n'avait plus qu'un seul but, l'éradication de *l'Organized Crime*. Un vœu pieu, une utopie certainement, quand on connaissait l'étendue du désastre. Aucun être sensé n'aurait à ce jour misé là-dessus, mais Mack Bolan faisait partie des rares hommes restés debout, qui espéraient encore pouvoir freiner un peu la machine infernale. D'une seule manière : la guerre totale, implacable, sanglante, meurtrière. Et ce soir, une fois de plus et sans savoir dans quel guépier il s'aventurerait, il revenait porter sa guerre ici.

Quitte à y laisser la peau. C'était son destin, son histoire. Son drame et sa légende à la fois, pleine de feu, de sang, de fureur et de mort.

Un moment plus tard, il profitait d'un arrivage massif de touristes allemands pour passer le contrôle des bagages. Avec le Smart en forme de mini-Caméscope accroché au cou, il se fondait à peu près dans la masse. Malgré la science du camouflage du génial Herman « Gadgets » Schwarz, le zèle, le coup de chance d'un fonctionnaire de la *dogana* sicilienne n'étaient jamais exclus. Ni ceux d'un chien renifleur surdoué. Inspectés d'un peu trop près, les faux biscuits, les astuces de la machine à écrire truquée contenus dans son sac, et les faux dollars métal explosifs qu'il avait dans les poches auraient énormément intéressé la police locale. Cette fois encore, pourtant, cela passa. Trop de monde, manque de motivation, absence de signalements aux frontières. Restait le véhicule. Retenu de Miami à l'agence Avis locale. Après dix minutes et une poignée de dollars, le Guerrier retraversait le hall des arrivées en possession des clés d'un 4 x 4 Nissan. Son sac à l'épaule, il sacrifia à une petite balade dans l'aérogare, histoire d'essayer de repérer d'éventuels mouchards. De la police ou de la mafia. Ici, les deux n'aimaient guère les dégâts qu'il y faisait à chaque incursion. Mais ce soir, rien de suspect. Apparemment. Trop de monde, trop d'agitation. Et, après tout, beaucoup de ceux qui auraient pu le pister avaient appris sa mort, survenue quelques semaines plus tôt...

Ramassant un exemplaire abandonné de *La Repubblica*, il s'isola à l'écart, parcourut la Une tout en continuant de surveiller le secteur

mine de rien. N'ayant rien remarqué de suspect, il activa son satellitaire, composa le numéro de Gina Loella, entendit trois sonneries, puis un dé clic et :

— *Buon giorno*. Je ne suis pas libre pour le moment, mais laissez-moi un message et...

Dépit, Bolan raccrocha. Tout message était inutile. Puisqu'il était là pour une certaine Lorna Chaggetti, autant s'y mettre tout de suite, et il composa cette fois le numéro qu'elle lui avait donné. Sans plus de chance. Il raccrocha, sans laisser de message. Il quitta le hall, trouva des toilettes où il s'enferma pour ouvrir son sac de voyage. À l'intérieur, outre ses effets personnels et la combinaison de combat, se trouvait l'ensemble de son arsenal. Laissant de côté le Survival en céramique ressemblant à un coupe-papier aux évidements en forme de fleurs, ignorant momentanément les boîtes de biscuits aux parfums convainquants de pâtisserie et leurs détonateurs cachés dans un mini-transistor de voyage, il en sortit une petite mallette grise : la Japy portable. Sous son aspect désuet, un matériel très sophistiqué, destiné à déjouer les contrôles électroniques des aéroports. Terrorisme international oblige. Une difficulté que Herman Schwarz avait en partie contournée en mettant au point cette cache ingénieuse, plus quelques autres gadgets, comme ses fausses pièces de monnaie ou sa « pâte à tarte ». Un explosif à base de semtex, pure merveille de la chimie, qui pouvait prendre toutes les apparences, y compris celle des fameux biscuits, que Bolan avait pris l'habitude d'emporter dans ses voyages à l'étranger. Mais, avec la Japy, Herman s'était surpassé. Une cache discrète, pratique et fonctionnelle. En quelques gestes simples, Bolan avait démonté les parties « leurres » de la machine, en avait ôté quelques éléments qu'il avait habilement assemblés. Dans son poing, il tenait à présent The Snake. Le Serpent. Une arme véritable, mais d'un calibre surprenant : 4,7 mm. Un petit automatique compact et léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, les ressorts de l'arme et ceux du mini-chargeur en plastique, ainsi que le discret bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble des pièces détachées s'était entièrement fondu dans le puzzle métallique de la machine à écrire. Y compris le long tube en acier d'un réducteur de son parfaitement caché dans le rouleau de frappe.

Du beau travail, mais de toute évidence et malgré les quinze coups de son minuscule chargeur, il ne pouvait s'agir que d'une arme d'appoint. Trop légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il la plupart du temps sur les marchands d'armes locaux pour se procurer un arsenal digne de ce nom. Chaque fois un peu plus compliqué. Surtout

ici. En Sicile, tout se savait très vite, et tout était danger. S'il n'arrivait pas à joindre Gina ou si elle ne pouvait rien pour lui, il n'aurait plus qu'une solution. La base U.S. de Sigonella. Ancienne, à la limite de l'opérationnel. Et encore à condition que ce cher Jack Grimaldi parvienne à réactiver ses réseaux. Ça aussi, de plus en plus difficile. Les vétérans comme lui ne couraient plus les casernes, et ses relations s'épuisaient.

En attendant, mieux valait voir venir. D'où l'utilité du Snake.

Tout à ses pensées, l'Exécuteur avait fini de remonter les touches creuses de la machine dans lesquelles étaient cachées les balles. Des munitions révolutionnaires. Des cartouches sans étui, constituées d'un petit bloc de propergol solidifié et spécialement traité, au sein duquel étaient insérés projectile et amorce. Une munition de calibre 4,7 mm, déjà utilisée par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch, et dont Bolan avait maintes fois pu apprécier l'efficacité. Des balles qu'il engagea dans la crosse-chargeur, avant de glisser l'arme sous son blouson de toile et de remettre la Japy dans le sac. Quittant la cabine, il se passa les mains à l'eau, leva les yeux vers la glace du lavabo. La blessure de son front cicatrisait bien. Près de lui, un grand type maigre et au nez écrasé de boxeur qui s'essuyait les mains lui jeta un bref regard. Les coups et les blessures, il avait dû en connaître. Empoignant son sac, Bolan se retrouva dans l'aérogare et, après un dernier regard alentour, il gagna la zone des parkings extérieurs, trouva le Nissan, s'installa au volant, composa le numéro de portable de Gina Loella, obtint le même message. Soucieux, il composa le numéro de Lorna Chaghetti.

— *Pronto !*

Enfin ! Bolan avait reconnu la voix rauque, nerveuse. Il annonça :

— C'est moi. Je suis à Punta Raisi.

Sans donner de nom. Il lui sembla percevoir un souffle frémissant dans le combiné, puis la voix de Lorna Chaghetti. Tremblante :

— *Troppo tardi, signore !* Il est trop tard !

CHAPITRE X

« Il est trop tard ! »

La phrase résonnait dans la tête de l'Exécuteur à la façon d'un signal d'alarme. Lorna Chaggetti était réellement paniquée. Sourcils froncés, il lança :

— Du calme, Lorna ! Quel est le problème ?

Il y eut un blanc dans le combiné, puis :

— Ils l'ont assassiné !

Bolan tiqua.

— Qui ça ?

— Michele ! Michele Gotta ! Ils l'ont tué !

À la Une de la *Repubblica*, rien sur le sujet.

— Vous êtes sûre ?

— Certaine ! Ils l'ont tué, je vous dis !

Le Guerrier fit la moue. Un *capo* mort, ce n'était pas vraiment une perte.

— Qui ça, ils l'ont tué ?

— Eux. Ses amis ! La mafia !

Le qualificatif d'amis prenait ici tout son sens. Le Guerrier insista :

— Comment l'avez-vous appris ?

— La radio, la télé, le J.T. de ce soir ! Les *carabinieri* ont retrouvé deux corps dans le maquis. Dont celui de Michele ! Ils sont allés chez lui cet après-midi. Ils ont perquisitionné, interrogé tout le monde et... Son chauffeur, Patricio Valone, m'a appelée sur mon portable, pour me dire qu'il ne fallait plus que je rentre et que je ne devais parler à personne de tout ça. Qu'il me rappellerait. Qu'il me donnerait de l'argent, qu'il me dirait ce que je devrais faire, qu'il me protégerait. J'ai peur !

Le chauffeur de Gotta la protégerait ? Pour l'Exécuteur, une piste providentielle.

— O.K., dit-il. Il faut qu'on se voie.

— *Si... Si ! Adesso !* Maintenant !

— Où êtes-vous ?

— À Palerme. Enfin... À Palavicino. Chez une copine. C'est sur la

route de Mondello.

— L'adresse ?

Un silence, puis :

— Via Malvica. Au 31.

— Est-ce que ce Valone ou quelqu'un d'autre de chez eux connaît cette adresse ?

— Non.

— Alors restez-y. Je vous rappelle.

Il n'y avait pas urgence. D'abord gagner son hôtel, le Palmyra. Situé non loin de la Stazione Marittima, le port marchand de Palerme, un quartier qu'il connaissait bien. Le temps de prendre une douche, de s'organiser. À cette heure, la circulation était réduite et, une dizaine de minutes plus tard, il quittait l'autoroute pour emprunter la viale Regione Siciliana. La voie express qui longeait les cités satellites du nord-ouest de l'île. Notamment Cardillo, Villaggio Ruffini et Palavicino un peu à l'écart. Il avait oublié la proximité de cette dernière avec la voie express. Après une brève hésitation, il décida d'effectuer un crochet, et, peu après, le Nissan traversait la minuscule cité de Villaggio Ruffini à allure réduite. Une fête foraine criblée de lumières et frémissante de rythmes locaux drainait toute une foule de jeunes, et dans l'air tiède flottaient des parfums de gaufres et de sucreries. Quasiment au pas, il dut faire un large détour, manquant se faire accrocher par des dizaines de véhicules. Une armée de deux-roues pétaradaient dans un concert de pots trafiqués et de moteurs débridés. Des enfants couraient partout en criant ; derrière le Nissan, un couple d'ados à scooter envoyait une bordée d'invectives au conducteur d'une Fiat bleue qui tentait de forcer le passage, pendant qu'un vendeur de billets de loterie venait proposer sa chance à Bolan. C'était l'Italie... du Sud. Heureusement, deux carabinieri miraculeusement survenus firent sauter le bouchon à grands coups de sifflets et, suivant le flot compact, le 4 x 4 entraient bientôt dans Palavicino, contournait la piazza du même nom, avant de trouver la via Mater Dolorosa. Sur le plan du site, la via Malvica se situait à trois blocs d'immeubles mais, à cause des sens interdits, il s'égara deux fois avant de la découvrir. Une voie bordée de petites constructions, dont la plupart des rez-de-chaussée étaient fermés par des rideaux de fer. Là encore et à cause de la fête voisine, la circulation était inhabituelle à cette heure. Remontant à faible allure, Bolan localisa le numéro 31. Un petit immeuble grisâtre de trois étages, au rez-de-chaussée fermé par un rideau de fer maculé de graffiti. Quelques fenêtres éclairées brillaient dans la façade et, flanquant le rideau métallique, s'ouvrait une porte sommée d'une grille. Sur le côté droit, un digicode à la platine tordue et largement taguée d'un bel orange fluo. Une nouvelle fois, le flot de la circulation fut stoppé et, voyant l'heure, Bolan fut tenté de rappeler Lorna. Inutile après tout de

revenir. Elle n'aurait eu qu'à sauter dans le Nissan pour qu'il l'emmène se faire débriefer quelque part. Hélas, pas une place où se garer, et pas question de bloquer la circulation. À moins que... Non. Un instant, il avait eu l'espoir de voir une voiture déboîter devant lui. Mais la Lybra était seulement stationnée de guingois, son conducteur n'avait finalement pas l'air de vouloir partir. Coude à la portière, il lâchait d'épais nuages de fumée et, à voir le nombre de mégots jetés à son niveau sur la chaussée, il attendait visiblement quelqu'un qui tardait sacrément. De toute façon, la circulation reprenait, et le Guerrier dut suivre le mouvement. Au débouché de la rue, il allait tourner en direction de la piazza Palavicino, quand il vit les feux d'un véhicule stationné s'allumer. Une voiture s'en allait. Revenant à son idée première, il actionna son clignotant, serra le 4 x 4 sur la droite pour laisser le passage. Des voitures le dépassèrent, parmi lesquelles il reconnut la Fiat bleue déjà vue à la fête foraine. À l'avant, le passager passait le temps en léchant le cornet vide d'une *gelatta*. À cet instant, son profil se découpa sur une zone de lumière et, dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur, un signal d'alarme se déclencha.

Le grand maigre au nez écrasé qu'il avait croisé dans les lavabos de l'aérogare !

Bolan ne pouvait se tromper. Depuis longtemps, son implacable guerre contre le Crime Organisé avait aiguisé toutes les formes de sa mémoire. Notamment la mémoire visuelle. Et là, en une seconde, il fut certain qu'il s'agissait du même individu. Coïncidence ? Cas de figure toujours possible, mais le signal d'alarme vrillait toujours son cerveau. Imparable.

Moralité : on le suivait depuis Punta Raisi !

Dans la seconde suivante, le Guerrier avait pris sa décision. Abandonnant la place qui se libérait, il redémarra dans la foulée, suivit de nouveau le flot lent de la circulation. Derrière la Fiat bleue, cette fois. Une progression qui passa par la piazza Palavicino, qui se poursuivit jusqu'à ce que la Fiat change brusquement d'itinéraire. Tournant soudain dans une rue à droite, elle se perdit dans la nuit. Bolan ne fut pas dupe. Il ignorait qui le traçait, mais la manœuvre n'était sûrement qu'une diversion. Une autre voiture allait prendre le relais, ou bien celle-ci réapparaîtrait.

Elle reparut effectivement, au moment où, suivant le flot inverse, le 4 x 4 de Bolan retrouvait le périmètre de la fête foraine. À deux voitures derrière lui. Déportant le Nissan d'un coup de volant, le Guerrier put un instant bénéficier d'un champ de vision plus large. Durant une seconde, il lui sembla apercevoir le passager tenant quelque chose près de son oreille. Un téléphone ? Sauf réelle coïncidence, cela sentait les problèmes à plein nez. Des mouchards l'avaient-ils repéré à l'aéroport ?

Le genre de truc qu'il redoutait, chaque fois qu'il posait le pied en Sicile. Son portrait-robot circulait depuis longtemps chez les *amici* locaux, et, Claudia Simoni l'en avait prévenu, pratiquement toutes les polices du monde possédaient de lui une de ces photos réalisées à partir du procédé dit « morphing », qui tenait compte du vieillissement d'un individu selon un cliché ancien. Comme par exemple une photo d'identité militaire, prise au temps du Vietnam. Facile. Les petites joies de la technologie moderne.

En tout cas, il devait changer ses plans.

D'abord, ne rien précipiter. Installer le doute. Retarder tout déclenchement d'hostilité chez l'adversaire. Un blitz dans cette foule aurait des effets désastreux. Et compte tenu de la situation, l'hôtel Palmyra ne convenait plus. Trop central, trop enclavé. Déjà, la liste des hôtels de Palerme et de ses environs défilait dans sa mémoire, chacun prenant instantanément sa place sur la cartographie du secteur. Presque tout de suite, l'évidence s'imposa.

Holiday Inn Palermo.

Un quatre étoiles situé au 2620 de la Viale Regione Siciliana. À cette heure, à une portée de flèche d'ici. L'Exécuteur n'y était descendu qu'une seule fois très brièvement. Mais cela lui avait suffi à mémoriser tous les paramètres utiles. Emplacement géographique dégagé, large zone parkings, configuration optimum des issues des bâtiments. Restait à vérifier. Tous les sens aiguisés, louvoyant dans la circulation et toute son attention focalisée sur l'environnement, l'Exécuteur effectua quelques manœuvres de ruptures de filatures basiques, crut par deux fois avoir semé la Fiat bleue, la revit les deux fois. On le filait bel et bien, et suite à ses tentatives de ruptures, on se méfiait désormais. Adoptant un train de sénateur, le Guerrier sortit enfin de la zone festive, accéléra un peu, vérifia que la Fiat était toujours là. Plutôt bon signe. Cela pouvait signifier qu'elle était seule. Sinon, elle aurait disparu pour laisser la place à la relève. En principe. En faisant vite et avec un peu de chance...

Accélérant encore, Bolan quitta Villaggio Ruffini, se retrouva sur la large Viale Regione Siciliana, inséra le 4 x 4 dans la circulation fluide en surveillant ses arrières. La Fiat suivait. De loin. Apercevant bientôt l'enseigne lumineuse du Holiday Inn sur le fond de ciel sombre, il mit sagement son clignotant, pénétra dans la zone parking de l'hôtel, où deux autocars déversaient leurs flots de touristes. Se garant au plus près, il attrapa son sac, et, sautant du Nissan et devantant le groupe, il se présenta à la réception. Bien sûr, il n'avait pas réservé ici, mais il restait des chambres. Écartant la classique prise d'empreinte de carte de crédit et une poignée de dollars à l'appui, il régla trois nuits, se laissa conduire à sa chambre, laissa passer une minute, reprit son sac, et le Snake sous son blouson de toile, il quitta la chambre, descendit les

étages à pied. Évitant le hall blanc aux fauteuils de cuir rouge où touristes et bagages avaient déclenché une jolie pagaille, il emprunta un couloir qui desservait la terrasse, où quelques consommateurs attardés profitaient de la fraîcheur du soir. Il s'éloigna, se retrouva dans un petit parc, dut faire un détour pour émerger enfin sur la zone des parkings, certain d'y découvrir la Fiat bleue.

Bingo ! Elle était bien là, garée dans la zone la plus sombre, tous feux éteints et glaces remontées. Malgré cela, on devinait des silhouettes à l'intérieur. Ombre dans l'ombre et veillant à demeurer dans l'angle mort des rétros, le Guerrier progressa vers elle, arme au poing. Arrivé près d'elle, il déposa doucement son sac, empoigna la poignée de la portière du passager, l'ouvrit à la volée, envoya dans la foulée son poing armé dans la tempe du type au nez de boxeur. Il y eut un son mat, un grognement de douleur, le crâne du type ballotta de côté et son buste se tassa. Dans le mouvement, l'Exécuteur avait pointé le Snake vers la tête du chauffeur. Ce dernier avait déjà lancé sa main vers l'intérieur de sa veste, quand, vrillant le canon du pistolet dans sa tempe, le Guerrier gronda :

— On ne bouge pas !

Le temps d'une seconde, l'autre parut hésiter, avant de poser sagement les deux mains sur le volant. Il connaissait visiblement la procédure. L'Exécuteur fouilla sous sa veste, le délesta de son arme. Automatique Beretta 92 F. D'un revers de sa main libre, il éteignit le plafonnier, tandis que d'une voix crispée le conducteur prévenait :

— *Polizia !* Fais pas le con.

La police. C'était une chance sur deux. Dommage. Dans le cas contraire, le Guerrier aurait gagné du temps. Sans répondre, il fouilla le type à la ceinture, trouva ce qu'il pensait y découvrir. Une paire de menottes. Sans un mot, il piégea le poignet droit du flic, passa la chaîne dans le volant.

— Tu devrais pas faire ça, prévint l'intéressé.

Silencieux, l'Exécuteur cercla cette fois son poignet gauche, le privant de tout mouvement intempestif.

— On te retrouvera ! murmura le chauffeur.

Bolan délesta également le « boxeur » de son arme de service, trouva ses menottes, le poussa de côté contre son collègue, répéta l'opération sur le volant. Position très inconfortable, mais Bolan n'avait pas le choix. Il avait besoin d'un peu de temps avant qu'ils ne parviennent à donner l'alerte. Fouillant ensuite les poches des deux hommes, il confisqua leurs portables et leurs papiers. Effectivement, c'était des flics. Il mémorisa les noms et, sans grand espoir, il questionna :

— Pourquoi me filez-vous ?

Pas de réponse. Levé sur lui, le regard du chauffeur tentait de lire ses traits dans la pénombre. Inutile d'insister. L'autre essaierait de le

mener en bateau, et l'urgence commandait. Des collègues risquaient de débarquer. L'Exécuteur quitta l'habitacle et, tout en scrutant l'environnement, il s'excusa :

— *Scusi, signori !*

Il se redressa et il allait refermer la portière, quand le chauffeur lui lança :

— Fais gaffe à tes os, Bolan !

Le claquement de la portière ponctua l'avertissement. Au moins, les choses étaient claires. À partir de ce soir, il allait devoir lutter sur deux fronts. Les *amici*, et la police italienne ! Avec, en prime, l'interdiction formelle à présent de loger à l'hôtel. La première cible des flics. Ni de reprendre l'avion. Y compris sous n'importe laquelle de ses fausses identités. Les flics allaient tout ratisser. Tout éplucher. Surtout en Sicile, où nombre d'entre eux se régalaient aux mangeoires *délicata Onorabile Società*. Bilan de l'affaire : avant même d'avoir eu le temps d'amorcer le moindre blitz, pour Mack Bolan, c'était déjà l'hallali.

De chasseur, il devenait gibier. Sa prétendue mort ne l'aurait pas longtemps protégé...

CHAPITRE XI

Restait le 4 x 4. Pas vraiment confortable, mais ça irait pour la nuit, à condition de stationner dans un endroit discret, car la police devait déjà avoir diffusé son numéro de plaques. Demain matin, l'Exécuteur aviserait. En attendant, gibier ou pas, il était venu en Sicile pour une chose bien précise. Donner un coup de pied dans la fourmilière de la *Cupola* et la soulager d'un supposé monceau de fric. Et pour ça, il n'avait qu'une piste : Lorna Chaghetti. Elle, au moins, il savait où la trouver. D'ailleurs, elle aurait peut-être une planque pour lui. Rebroussant chemin, il retourna vers Villaggio Ruffini. La fête commençait à décliner et certains manèges tiraient leurs rideaux. Surveillant ses arrières, le Guerrier atteignit la piazza Palavicino, en fit deux fois le tour, ne détecta rien de suspect dans son sillage, se retrouva dans la via Mater Dolorosa, puis la via Malvica. Au numéro 31, la plupart des fenêtres étaient éteintes. Sauf deux, au deuxième étage. Sans doute filtrée par des rideaux, une faible lumière luisait entre les lattes des persiennes. Toujours pas de place libre, mais ne voyant plus de voitures derrière le 4 x 4, Bolan allait activer son satellitaire, quand son regard se figea.

La Lybra. Vingt mètres devant.

Toujours à la même place, toujours stationnée de guingois. Mais, apparemment, les glaces étaient remontées. Différant son appel, le Guerrier redémarrâ doucement, remonta la rue, arriva sur le véhicule, jeta un regard de côté, sentit un léger frisson d'excitation lui parcourir la nuque. Les vitres étaient bien remontées, mais le conducteur était toujours à sa place. La nuque renversée contre le repose-tête, l'air de somnoler. Des collègues de ceux de la Fiat bleue ? Ce type n'avait peut-être rien à voir, ni avec Lorna ni avec son blitz, mais autant de hasards en si peu de temps... Poursuivant sa route, l'Exécuteur remonta jusqu'à l'angle de la rue, trouva un endroit où il ne gênait pas trop, s'arrêta en double file et activa le satellitaire. Mais pas pour appeler Lorna.

— *Pronto ?*

À croire que le *comandante* Claudia Simoni ne dormait jamais. En toile de fond sonore dans le combiné, de la musique, un brouhaha.

— Désolé de te déranger, s'excusa Bolan. Je suis...

— Mack ! Tu es en Sicile ?

— Si.

— Donc tu n'es pas mort... Je m'en doutais un peu. C'est toi, pour Michele Gotta ?

— Négatif, renvoya l'Exécuteur. Mais je suis au courant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On ne sait pas au juste. En fait, ce sont des chiens de bergers qui ont découvert les cadavres. Apparemment, ils ont été enterrés à la va-vite, pas assez profond. Les chiens les ont trouvés...

— Tu as dit, les cadavres ?

— Celui de Gotta et celui d'un de ses *soldati*. Un certain Carminé Ritti. À poil tous les deux et recouverts de chaux vive, mais facilement identifiables. Selon les légistes, leur mort ne remonterait pas à plus de trois ou quatre jours. Flingués tous les deux. Ritti d'une 9 mm dans la tête, Gotta de deux Brenneke en plein cœur.

Tous les signes d'une exécution entre mafieux. Bizarre. Lorna Chaghetti avait peut-être vu juste.

— Je vois, murmura Bolan. Tu peux me donner une info ?

— Pas de problème, renvoya la jeune femme. Je suis à la soirée du congrès. Un ennui ?

— Pas encore, rassura Bolan, mais ça pourrait venir.

En quelques mots, il résuma la situation, parla de Lorna Chaghetti, puis des policiers de la Fiat. Après un silence, Claudia commenta :

— C'est ennuyeux.

Une superbe litote. Bolan donna les noms des deux flics et le numéro de leur véhicule. Claudia réfléchit un instant avant d'affirmer :

— Pas nos services. Je vais me renseigner.

Bolan demanda :

— Tu peux aussi me faire cribler le numéro de cette Lybra ?

Si c'était encore la police, tout deviendrait alors très compliqué.

— Si, répondit l'Italienne..., mais ça va prendre un peu de temps. Je dois appeler le service et...

— J'attendrai, renvoya-t-il.

Pas le choix. Il allait rester dans le secteur et conserver un œil sur la Lybra.

— Pour ton arsenal, regretta Claudia, je ne peux rien faire. Mes uniques sources sont directement reliées à la Cellule. Les collègues te tomberaient dessus en un rien de temps.

Le Guerrier ne s'était guère bercé d'illusions. Pour le moment, il devrait se contenter des deux Beretta confisqués aux flics de la Fiat. Claudia enchaîna :

— En revanche pour la planque, je pense avoir ce qu'il te faut. Une *safe-house* uniquement utilisée par Gina en cas de coup dur. Elle est

seule à la connaître avec moi. En centre-ville, près du port. Un studio, 43 via Carella. Plutôt basique, pas de téléphone, de l'eau froide et les toilettes sur le palier.

Bolan sourit. Précieuse Claudia ! En la circonstance, il se serait contenté d'un placard.

— Génial, remercia-t-il. Peut-être que j'y trouverai Gina.

— Tu le sauras en trouvant ou non la clé à sa place. Une boîte aux lettres morte, située dans la cour de l'immeuble voisin. Au 45. Une niche en briques, dans laquelle est scellé le pied cassé d'une ancienne statuette. Au fond, le joint d'une des briques de la base est vide de mortier. Il suffit de crocheter l'attache de la clé pour la sortir de là. Pour le reste, ajouta la jeune femme, je te rappelle.

Bolan raccrocha, redémarra, refit le tour du pâté d'immeubles, retomba dans la via Malvica, la remonta comme s'il cherchait une place, tous les sens aux aguets. Si le type de la Lybra était un flic, et si le numéro du Nissan lui avait été communiqué, ça risquait de chauffer. À ses risques et périls. Car, comme toujours, pas question pour lui de faire le coup de feu contre la police. De toute façon, sa seule piste restait Lorna Chaghetti, il devait poursuivre dans cette voie. Mais avant, il devait savoir. Alors il se remit en double file et attendit. Jusqu'à ce que le satellitaire se manifeste. Tout en surveillant de loin la Lybra, il répondit :

— *Pronto ?*

C'était Claudia Simoni.

— Pour tes deux flics, dit-elle d'emblée, rien à voir avec nos services. Ce sont les *Generali*.

Renseignements Généraux italiens.

— En ce moment, commenta la jeune femme, ils sont partout. À cause du terrorisme, de l'immigration, du banditisme international, etc. Même qu'ils en profitent pour piétiner nos plates-bandes à l'occasion.

— Je vois, fit Bolan.

Pas bon signe du tout. Depuis le temps que son signalement figurait dans tous les dossiers de recherches internationaux, il fallait bien que ça arrive un jour. Cette fois, c'était sérieux. En Italie comme dans les pays voisins, les R.G. étaient tout-puissants. Et comme pour le lui confirmer, Claudia conseilla :

— Tu ne devrais pas t'éterniser sur l'île, Mack. Quand ils ont flairé un gibier, ils ne le lâchent plus.

Pas s'éterniser ! Comme elle l'avait dit, la Sicile était une île. Pour un fugitif, une sorte de prison. À tous les coups, tous les embarquements des ferries seraient filtrés dès les premiers départs du matin. Il était déjà trop tard. Dans l'immédiat au contraire, mieux valait rester.

— O.K., répondit le Guerrier. Et pour la Lybra ?

— Un véhicule civil, mais ça ne veut rien dire. Certains services utilisent des voitures non répertoriées. Le plus souvent immatriculées sous des noms de sociétés. Notamment les *Generali*.

À la bonne heure !

— Et celle-là ?

— Une société, justement. La Immobiliare Catana.

L'Exécuteur tiqua.

— Domiciliée à Catane ?

— *Si, ma... Mamma mia !* Où ai-je la tête ! Michele Gotta !

— *Sì*, renvoya Bolan, songeur. Michele Gotta.

Ils avaient tous les deux pensé à la même chose.

Lorna Chaghetti était-elle sous surveillance mafieuse ? S'agissait-il du fameux Patricio Valone, le chauffeur de feu Gotta, qui souhaitait soi-disant la protéger ? N'était-ce là encore qu'une fâcheuse coïncidence ?

— *Thanks*, remercia-t-il. Je te tiens au courant et...

— Mack, fais gaffe. Contre les *Generali*, je ne pourrai rien...

— Je sais, l'interrompit Bolan. De toute façon, je ne te demanderais...

— *Niente*. Rien, coupa Claudia Simoni. Je sais.

Ils raccrochèrent tous les deux, et l'Exécuteur se retrouva seul face à son problème. À son dilemme. Soit s'en prendre à l'occupant de la Lybra et risquer de traumatiser un innocent citoyen de Catane, soit jouer à fond la carte Lorna Chaghetti. La prudence lui dicta la deuxième option. D'abord la finesse. Il aviserait selon les circonstances. Dans un premier temps, prendre toutes les précautions. Il réactiva le satellitaire, composa le numéro du portable de Lorna.

— *Pronto ?*

— C'est moi, dit sobrement Bolan.

Puis il parla de la Lybra, donna son numéro avant de préciser :

— Carrosserie couleur métal. Elle est stationnée dans la rue. Presque devant l'immeuble.

Il y eut un lourd silence dans l'appareil, ponctué de sons assourdis. Puis de nouveau Lorna :

— Euh... non. Jamais vu cette voiture.

La voix suait l'angoisse.

— Ça ne pourrait pas être ce Valone ? Ce chauffeur dont vous...

— *No*.

Un temps, puis :

— Non. Je suis sûre que non. Il n'a pas de voiture. Il ne conduisait que la Mercedes de Michele.

Le Guerrier n'était pas plus avancé. Il interrogea :

— Pouvez-vous sortir de l'immeuble par une autre issue ?

Nouvelle hésitation, nouveaux sons assourdis. Lorna ne semblait pas être seule.

— *Si*, avoua-t-elle enfin dans le combiné. Je... ma copine me dit que je peux sortir par l'arrière-boutique du rez-de-chaussée. Une porte qui donne dans la cour de l'immeuble de derrière. Le bâtiment qui donne sur la via Sirchia. Enfin, c'est plutôt une impasse et...

— Est-ce que vous pouvez sortir par là dans les cinq minutes ?

— *Si ! Ma... perché ?*

— Nous devons parler, expliqua Bolan.

Il songeait à la Lybra et il ajouta :

— Vous êtes peut-être en danger. Le mieux serait de vous trouver une meilleure planque. Prenez vos affaires avec vous.

— Mes affaires ?

Bolan leva les yeux au ciel.

— Vous m'avez bien demandé de vous aider, non ? Alors prenez vos affaires. On avisera ensuite.

Une fois Lorna débriefée, le Guerrier se voyait mal s'en débarrasser comme d'un vulgaire Kleenex. Elle dut d'ailleurs réaliser la situation, car elle finit par soupirer :

— *D'accordo !*

— Gardez votre portable à l'oreille, et retrouvez-moi au débouché de l'impasse en question. Dans deux minutes.

— *Ma...*

— Téléphone à l'oreille, répéta le Guerrier en redémarrant. On reste en contact.

Petite précaution au passage, pour le cas où la situation prendrait une mauvaise tournure. À l'instant où le 4 x 4 dépassait la Lybra, Bolan risqua un œil de côté, aperçut la silhouette du conducteur dans la pénombre de l'habitacle. Toujours la nuque contre l'appui-tête. Comme s'il dormait. Dans le combiné, l'Exécuteur avait perçu de nouveaux sons confus. Puis la voix de Lorna :

— Euh... Je suis prête.

— *Presto !* insista l'Exécuteur.

Cette Lybra immatriculée à Catane et garée devant l'immeuble ne lui disait décidément rien de bon.

— *Si... si !*

Devant le 4 x 4, les voitures roulaient soudain trop lentement et Bolan rongea son frein. Tandis que le Nissan tournait au bout de la rue, d'autres sons confus suivirent dans l'appareil. Des bruits divers. Des pas rapides, une porte qui claque, des talons dans un escalier, un souffle précipité, la voix de Lorna, lointaine :

— *Ecco !* Je descends !

Elle faisait vite, mais, sans doute à cause de ses bagages, elle n'avait pu conserver le portable à l'oreille. En gros, elle suivait néanmoins les consignes de Bolan. Après un moment qui parut une éternité au Guerrier, le 4 x 4 achevait enfin sa course d'escargot au débouché de

l'impasse. Tant bien que mal, il réussissait à caser le Nissan sans trop gêner la circulation, quand il perçut d'autres sons. Un grincement, une porte, puis une exclamation :

— *Ma ! Che pas...*

— *Zitto !* La ferme !

Une voix d'homme. Rageuse. Une voix vulgaire qui enchaîna :

— *Vieni, putana !*

Puis une autre suite de bruits. De chocs. Et encore la voix de Lorna :

— *No !*

Un cri étouffé. Instantanément, l'Exécuteur sentit une coulée de glace dans son dos. On kidnappait Lorna Chaghetti !

CHAPITRE XII

— *No ! No !*

Une suite de bruits sourds résonna dans le satellitaire. Des éclats de voix, suivis d'échos désordonnés. Une bagarre. Et encore une voix :

— *Presto ! À la bagnole !*

La Lybra ! Forcément la Lybra !

Du plomb dans l'estomac, l'Exécuteur avait déjà empoigné le levier de vitesse. À côté et derrière le Nissan, la circulation s'écoulait toujours, fluide, mais lente. Impossible de revenir en arrière. Se réinsérer dans le flot ? Une éternité pour faire le tour du carré d'immeubles. Fourrant alors les deux Beretta dans sa ceinture, il sauta à terre, actionna le radio verrouillage du véhicule, fonça en sens inverse du chemin parcouru. Coudes au corps, foulée de sprint, la rage aux tripes. Bousculant les rares piétons chargés d'articles de fête foraine qui rentraient chez eux, il arriva comme une bombe au croisement, plongea dans la via Malvica, son regard fouillant avidement la perspective. Là-bas, la Lybra était toujours à la même place et, au-delà, l'immeuble du 31. Une poignée de jeunes passa en se jetant des confetti. Tel un boulet, l'Exécuteur arriva sur la Lybra, stoppa net.

La voiture était vide !

Plus personne au volant, personne à l'arrière. À croire qu'il avait rêvé. Puis, songeant à la bagarre, il se dit que le type était dans l'immeuble avec les autres, essayant d'embarquer Lorna. Dans sa course, il avait oublié de rester à l'écoute du portable. Tournant sur lui-même en scrutant le secteur, il remonta le combiné à son oreille et entendit :

— *Putana !* Elle m'a collé un doigt dans l'œil !

Une voix d'homme, étouffée, essoufflée. Puis une autre, assortie d'un rire gras :

— Attends qu'on soit arrivé ! Tu vas pouvoir lui mettre un doigt, toi aussi !

Arrivés ? Où ça ? Bolan se rua en avant, une main sous son blouson, fermée sur la crosse d'un des Beretta. Sous le regard intrigué des rares piétons, il arriva à la porte de l'immeuble, s'aperçut qu'elle était

entrouverte. Derrière, de la lumière. Éjectant le battant d'un coup d'épaule, il se propulsa à l'intérieur, Beretta au poing. Un couloir vide, une rangée de boîtes aux lettres, encore une porte au fond, ouverte sur un escalier. Les deux Beretta maintenant aux poings, il rasa le mur, se retrouva au pied de l'escalier. À gauche, une autre porte, celle de la boutique. Fermée. Le silence régnait, sauf le bruit d'une télé en sourdine, quelque part dans les étages. Plus une sorte de rumeur. Sourde, ouatée, sortant du satellitaire. Comme un bruit de moteur.

Partis ! Ils avaient kidnappé Lorna Chaggetti, et ils étaient partis !

À son nez et à sa barbe ! Tout s'était joué à quelques secondes... et la Lybra était restée là. Vide. Ils étaient partis dans une autre voiture. Il les avait croisés dans la rue, dans le flot de la circulation, tandis qu'il s'arrachait les bronches en battant le record du monde ! Et dans l'écouteur du satellitaire, il les entendait maintenant fiché le camp ! Il entendait...

— Qu'est-ce... vous voulez !... je vous ai fait !

— ... gueule, salope !

Le Guerrier les entendait par à-coups. De loin. Pour être plus à l'aise dans l'escalier tout en respectant la consigne de Bolan, Lorna avait dû empocher son portable. Le son était médiocre, mais c'était déjà ça.

— Qu'est-ce que vous... lez !

Elle savait qu'il entendait. Ce qu'elle disait, c'était pour lui, pour essayer de le guider. Alors elle parlait. Beaucoup. Futée, la gamine. Très futée.

— ... vous m'emmenez ?

Bolan se rua dehors et se mit à remonter le courant de la circulation.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Où vous m'emmenez ?

Lorna savait qu'il les cherchait et faisait ce qu'elle pouvait pour le mettre sur leur piste. Malgré sa peur, elle était d'un sang-froid formidable. Le regard du Guerrier fouillait la pénombre des habitacles des voitures. Ils étaient là, dans ce flot de véhicules roulant au ralenti. Dans le combiné, il y eut un claquement sec suivi d'une plainte étouffée. Sans doute une giflle. Puis l'autre voix d'homme déjà entendue. Goguenarde :

— ... fait !... t'as dit qu'on va ?

Une discussion confuse suivit, et une autre voix d'homme :

— ... *rica... anzana...* sera tranquilles... causer avec cette salope.

Ils étaient au moins trois hommes. Il y eut un blanc sur le réseau, des sons divers, ponctués d'un rire, et la voix du premier type :

— ... pourra même se la niquer ! Pas vrai, *cara* ?

— Espèce de...

D'autres rires résonnèrent. L'avenir de Lorna s'annonçait plein de soucis. Dans la rue, Bolan remontait la longue file de voitures. Hélas, rien d'insolite. À part tous ces gens qui le regardaient, surpris d'être

ainsi dévisagés. D'ailleurs, ça ne servait à rien. La circulation s'écoulait à présent de plus en plus vite. Mission impossible. De plus, le satellitaire ne renvoyait plus que des sons brouillés. L'appareil néanmoins toujours plaqué à l'oreille, le Guerrier avait tourné l'angle de la rue, et il arrivait en vue du Nissan. Sitôt réinstallé au volant, il fouilla son sac de voyage, récupéra l'oreillette du téléphone, connecta le tout, et brancha l'appareil à l'allume-cigare. À cet instant, un pictogramme apparut sur l'écran du satellitaire. La réception d'un mail. Sans doute Hal Brognola. Pas le temps maintenant. Et surtout, ne pas quitter l'écoute. Il réinséra le véhicule dans la circulation, prêta de nouveau l'oreille. En vain. Rien que des sons heurtés sur fond de grondement de moteur. Plus personne ne parlait. Même pas Lorna. La pauvre était mal partie. L'Exécuteur ignorait de quoi ces types voulaient « causer » avec elle, mais une chose était sûre, ils n'allaient pas la ménager. Soudain, une voix d'homme s'éleva de nouveau dans l'oreillette :

— ... *tana !* Ça roule pas, ce soir !

Puis un autre type :

— *Va bene !* C'est leur connerie de fête !

Ils étaient encore dans les environs. Le Guerrier enrageait. Peut-être même qu'ils étaient tout près, à quelques voitures devant lui. D'autres sons suivirent, puis un rire excité suivi d'une exclamation :

— *Eh !... spiece diporco !*

Un homme gronda :

— Ça suffit !

Une longue plage de silence s'installa. Anxieux et furieux à la fois, l'Exécuteur avait réussi à quitter la zone festive et la circulation se réduisait singulièrement. Le 4 x 4 approchait à présent de la viale Regione Siciliana, et il ne savait toujours pas quoi faire, quand la voix d'un des types s'éleva dans l'oreillette :

— On prend la route d'Altofonte ?

Beaucoup plus nette. Presque claire. Une véritable symphonie pour l'oreille du Guerrier.

— T'es malade ! Avec cette putain de fête, les alcootests et tous leurs bordels... Passe par Aquino.

— *Merda !* Ça va faire un détour ! C'est après l'ancien dépôt de matériaux et...

— T'occupe. Roule !

La route d'Altofonte, Aquino... Dans l'esprit de l'Exécuteur, la carte des environs de Païenne s'était instantanément imprimée. Il localisait à peu près le secteur. Pas très loin, au sud de Palerme. Mais tout ça ne faisait que tracer un périmètre plutôt vague. En tout cas, le Guerrier n'avait guère le choix. Obligé de continuer. D'aller voir du côté d'Aquino. Probablement une petite route, puisqu'ils voulaient éviter les

carabiniers. Stop pant un instant le 4 x 4, Bolan consulta la carte de la région, trouva tout de suite ce qu'il avait déjà imaginé. Une zone en forme de triangle, dessinée par une route principale et une voie secondaire, dont Villagrazia, Aquino et Altofonte formaient les trois pointes. Un secteur finalement relativement restreint. Avec un peu de chance...

— Salaud ! Ne me touche pas !

Dans l'oreillette, la voix de Lorna avait éclaté, rageuse. Et celle d'un des types :

— Fous-lui la paix ! T'auras tout le temps là-bas !

Là-bas. L'Exécuteur aurait payé cher pour savoir où c'était exactement. Il roula ainsi jusqu'à la sortie Sud de la ville, tomba presque aussitôt sur la route de Villagrazia. Elle s'élançait à l'assaut des collines, et, à cette heure, elle aurait dû être déserte. Mais les effets de la fête de Villaggio Ruffini se faisaient encore sentir. Les retardataires rentraient chez eux. Peu après, alors qu'il arrivait à l'intersection en direction d'Aquino, la voix de Lorna s'éleva, colérique :

— ... lève ta main de là, salaud !

Un rire gras lui répondit, puis un autre homme :

— Arrête, abruti ! J'ai dit que t'auras tout le temps à la distillerie.

La distillerie. Enfin un élément concret. Dans l'oreillette, la voix de Lorna revint :

— Que... qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Rien que du bien, *cara* ! Rien que du bien. Mais seulement si t'es gentille. Très gentille ! Et seulement si tu nous dis ce qu'on veut savoir.

Dans les prunelles de l'Exécuteur, un feu couvait. S'il n'arrivait pas à localiser cette distillerie, l'Italienne allait vraiment passer un très mauvais moment. Or, pour l'instant, il ne voyait rien qui puisse ressembler à un quelconque bâtiment industriel. Il roulait au milieu des terrains vagues, avec quelques maisons isolées. La circulation se raréfiait, et bientôt le Guerrier se retrouva presque seul. Deux véhicules derrière le Nissan, et un devant. Loin. Ses feux disparaissaient et reparaissaient au gré des virages. La voiture des pourris ? Impossible de savoir. Pourtant, à travers le pare-brise, Bolan accrochait son regard aux deux taches rouges. À en juger par le peu de temps écoulé entre le rapt de Lorna Chaggetti et le commencement de sa traque, ces salauds se trouvaient forcément dans le secteur. Sûrement devant lui. Traversant des zones en attente de lotissements, il lança le Nissan à l'assaut de la petite route. Sans savoir où il allait. Depuis son débarquement, il se sentait impuissant, toujours mené d'une longueur par cet ennemi invisible qui semblait jouer avec ses nerfs. Et, en plus, la police le savait maintenant dans l'île. Elle allait le traquer. À peine était-il arrivé que, déjà, le temps lui était compté. À partir de maintenant, le moindre contrôle routier pouvait lui être fatal. Avec au

bout du compte une geôle à Carceri Ucciardone. La prison où, à cause de lui, un certain Nando Vanzano purgeait une peine à perpétuité.

Un comble !

Tout en conduisant, l'Exécuteur avait sorti de son sac un insolite système de sangles en patte-d'oie. La fixation frontale semi-rigide de son mini-Caméscope. Une petite merveille de technologie mise au point par l'ami Herman. Un véritable mini Caméscope qui, grâce à sa cellule I.L., pouvait filmer et photographier dans le noir complet. Prises de vues ou simple observation. Lunette de vision nocturne camouflée. D'une main, il fixa l'ensemble autour de sa tête, laissant le viseur du Caméscope en position relevée. Grâce à son articulation à rotule, il suffisait d'un geste pour le rabattre. Ainsi, on pouvait à la fois se servir des deux yeux. L'un normalement, l'autre pour la vision de nuit.

Un outil qui avait permis au Guerrier de mener quelques opérations nocturnes avec succès.

Pendant ce temps, les sons dans l'oreillette avaient évolué. Jusqu'alors relativement discret, le grondement de moteur s'était soudain amplifié. Puissant, rageur, accompagné d'à-coups irréguliers. Comme si le véhicule avait grimpé une côte, ou qu'il passait en mode tout-terrain. Vraisemblablement un 4 x 4. Loin devant lui, les feux du véhicule avaient disparu. Enfin, alors qu'il commençait à s'inquiéter du silence, il entendit une série de grincements, des bruits divers suivis d'un ordre :

— Sors de là, toi.

Le Guerrier entendit Lorna protester, puis un choc ponctué d'un gémissement, un rire gras et des claquements de portières. Tandis qu'il continuait de rouler tout en guettant les bas-côtés, il perçut des bruits de pas, une nouvelle plainte de Lorna, et d'autres sons impossibles à identifier. Puis des voix, lointaines, et de vraies plaintes :

— *No ! No ! Lâchez-moi !*

Des claquements suivirent. Des gifles. En séries. Les ordures se régalaient. Puis Lorna cria :

— *No ! Pas ça ! No ! Sales porcs !*

Brusquement, les cris se transformèrent en gémissements, puis en plaintes filées, ponctuées de ricanements masculins, de hurlements féminins :

— *Salauds ! Salauds !*

Mack Bolan bouillait de rage impuissante. Une rage qui monta d'un cran quand la voix de Lorna revint dans l'oreillette :

— *Non ! Pas ça ! Espèce de... Mais... qu'est-ce que je vous ai fait ! Qu'est-ce que vous voulez, à la fin !*

Un silence, puis la même voix masculine, douceuse :

— *On veut juste savoir un truc, cara.*

— *Un... un truc ?*

— Oui, juste un petit truc. On veut seulement que tu nous parles de ce type.

— Ce... quel type ?

— Ce mec à qui tu as téléphoné il y a trois jours, et qui t'a rappelée tout à l'heure ! Ce mec à qui tu as dit ce soir qu'il était trop tard !

— *Ma...* Je ne comp...

— Mais si, tu comprends, *cara* ! Je parle de ce mec à l'accent yankee ! Ce type que tu as appelé Dakota !

CHAPITRE XIII

Ces salauds savaient que Lorna lui avait téléphoné, et qu'elle l'avait appelé Dakota ! Or elle n'avait prononcé son pseudo qu'une seule fois, lors de son premier appel, à l'issue de son blitz à Jacksonville. C'était un pseudo maintenant grillé chez les *amici* et qu'il n'utilisait plus. Mack Bolan ignorait si le téléphone de Lorna Chaghetti avait été mis sur écoute par Michele Gotta ou quelqu'un d'autre, mais, de toute évidence, ils étaient au courant depuis le début, et ils s'attendaient à sa venue. Dans ces conditions, ils auraient logiquement dû le guetter à Punta Raisi. Voire tenter de le piéger. Ou même le descendre à vue. Bien sûr, ils pouvaient avoir éventé la présence des flics dans son sillage, mais, en tout état de cause, cela n'aurait pas pu les empêcher de le filer. Moralité, l'interrogatoire de Lorna Chaghetti n'avait plus guère de sens. Ils n'avaient qu'à attendre leur premier contact sur place pour l'abattre. Dans l'obscurité de l'habacle du Nissan, l'Exécuteur avait tiqué.

Quelque chose lui échappait.

En lui, une sorte de malaise indéfinissable s'était installé. Instinctivement, son pied avait cessé de peser sur l'accélérateur. Puis soudain, le manège de ses pensées se figea. Alors que les cris de l'Italienne redoublaient dans l'oreillette, le pinceau de ses phares avait balayé le croisement d'une route vicinale montant à gauche, et descendant sur la droite en pente douce, bordée d'un côté par un petit bois, de l'autre par une clôture en grillage. Haute de deux mètres environ, rouillée, défoncée par endroits. Fixé à un poteau, un panneau artisanal marqué d'une flèche affichait un texte à demi effacé :

« *Mater...li di costruzione.* » Matériaux de construction.

Au-delà des grillages, des amoncellements de palettes, de briques, de parpaings, de tuyaux, de gravats, de ferrailles et de tas de débris. Sous le panneau, une pancarte plus récente indiquait en rouge : « *Cantiere chuiso – Ingresso vietato.* » Chantier fermé – Entrée interdite.

Bingo ! Tout à l'heure, un des ravisseurs de Lorna avait parlé d'elle, précisant que « *rica...anzana* », l'endroit où ils allaient, se situait après le dépôt de matériaux. Toujours selon les mêmes propos, il se serait agi

d'une distillerie. Sans hésiter, l'Exécuteur poursuivit sur sa lancée, dépassa la petite route, parcourut environ cinq cents mètres sans rencontrer le moindre bâtiment pouvant s'apparenter à une manufacture quelconque. D'évidence, la distillerie ne se situait pas sur sa route, mais sur la vicinale. Les deux Beretta dans sa ceinture, il s'arrêta sur le bas-côté, éteignit les feux du Nissan, abaissa le viseur du Smart devant son œil droit, laissa passer les deux voitures qui le suivaient, effectua un demi-tour, eut bientôt de nouveau la vicinale en vue, stoppa de nouveau sur le bas-côté. Une voiture passa, bientôt suivie d'un camion. Profitant du grondement de son moteur pour masquer celui du 4 x 4, il relança ce dernier, l'engagea résolument dans l'étroite voie, coupa aussitôt le contact. La pente aidant et son regard fouillant la nuit verdâtre du réticule du Smart, il laissa le véhicule commencer à descendre en roue libre. À cet instant, l'oreillette du satellitaire lui renvoya un cri aigu. Puis des gifles. Des bruits de lutte, et encore des cris. Enfin le rire d'un homme, et une voix masculine :

— Joli cul, *cara* ! T'as vraiment un sacré beau cul !

Au milieu des gémissements féminins, l'homme ajouta :

— *Va bene, Gigi ! Va bene !* Je crois qu'elle est prête. Maintenant, montre-lui ton bel outil ! Montre-lui ce qui l'attend si elle refuse de parler.

Rires gras, sons confus, puis des cris :

— Salauds ! Ordures ! *No* !

Aucun doute sur le traitement en question et Mack Bolan n'en pouvait plus d'entendre la scène sans pouvoir agir. Alors que le Nissan descendait le chemin en silence, la visée du Smart lui révéla le décor situé devant lui. Quelques terrains vagues et, au-delà, un long bâtiment. Briques et béton, toiture en tuiles défoncée par endroits, hautes fenêtres aux vitres éclatées. Une ancienne usine, sur le pignon de laquelle figurait une raison sociale encore à peu près déchiffrable :

Fabrica Calanzana.

Dans la mémoire du Guerrier, les bribes de mots entendus plus tôt revinrent instantanément. *Rica... anzana.* Cette fois, il semblait bien que la chance était de son côté. Et de celui de Lorna... s'il se dépêchait. Au même instant et comme pour le lui confirmer, la voix de l'Italienne revint dans l'oreillette.

— *No ! Perfavor ! No !*

Mais cette fois, le Guerrier avait à peine entendu. Froid comme la glace, son regard s'était figé. À droite, loin derrière les grillages défoncés de la clôture du dépôt, quelque chose avait bougé. Une ombre. Silhouette animale ? Humaine ? Impossible à distinguer d'ici mais, en lui, le malaise persistait, toujours cette impression de passer à côté de quelque chose d'important. Dans son esprit, un signal d'alarme s'était déclenché, et déjà divers processus s'inscrivaient dans son plan

d'action. Un peu plus loin à gauche, un renforcement amorçait l'entrée d'un sentier dans le bois. L'Exécuteur y engagea le Nissan, l'enfonça entre deux tas d'ordures. Puis abandonnant provisoirement l'oreillette du satellitaire, il ouvrit son sac de voyage, en retira la sinistre combinaison de combat qu'il enfila à la hâte. Reprenant ensuite son écoute, il perçut que Lorna Chaggetti passait un très sale moment. Moins expérimenté, tout homme se serait probablement précipité, mais le Guerrier le savait, si l'image verdâtre du Smart ne l'avait pas trompé l'instant d'avant, agir trop vite pouvait s'avérer catastrophique. Éventuellement pour lui, mais surtout pour l'Italienne. Mal gérée, toute intervention de sa part pouvait déclencher un drame. Dans l'affolement, ces ordures risquaient de la tuer. Refrénant son impatience, l'ancien sergent Miséricorde se préparait avec méthode.

Dans l'oreillette le cauchemar continuait. L'Exécuteur entendait, mais il n'écoutait plus vraiment. Une partie de son esprit était désormais entièrement dédiée à l'action.

— Alors, petite salope ! Tu vas cracher le morceau ? Tu vas me le dire, où et quand t'as rencard avec ce Dakota ?

Le Guerrier fixa les deux Beretta aux attaches de la combinaison de combat, mais la partie de son esprit toujours mobilisée par l'écoute du satellitaire analysait néanmoins les paramètres. Et une évidence émergeait : ces pourris n'étaient pas très futés. Leurs chefs non plus. Car pour tenter de le piéger, il leur aurait suffi d'obliger Lorna à l'appeler pour lui proposer un autre rendez-vous. Certes, chez les soldati de l'Onorabile *Società*, les stratèges militaires issus de West-Point ne se bousculaient pas, mais quand même ! Après avoir empoché une poignée de monnaies explosives, quelques biscuits de semtex, leurs détonateurs et le briquet à infra-ondes de commande à distance, l'Exécuteur laça la gaine contenant le Survival sur son avant-bras gauche, verrouilla le 4 x 4 et s'enfonça dans la nuit. Dans l'oreillette, les échos de la torture de la pauvre Lorna persistaient. Ombre dans l'ombre, il traversa la petite route, trouva un pan de grillage arraché, se glissa dans l'ouverture, progressa au milieu d'une friche. Dans l'oreillette, les protestations et les plaintes de Lorna Chaggetti continuaient d'alterner. Tour à tour véhémentes et déchirantes. Malgré sa certitude d'agir dans le bon sens, Mack Bolan en avait des sueurs froides. Des remords aussi. Pourtant, alors qu'il arrivait près d'un amoncellement de briques, il sut qu'il avait eu raison. Choisi la bonne option : le type était là.

Assis sur un tas de vieilles palettes, tourné vers la route, la courroie d'un talkie-walkie passée autour du cou, avec, sur les genoux, quelque chose de noir. Une arme. Apparemment un P-M. Parfaitement immobile, habillé de ce qui semblait être un jean et d'un épais blouson genre doudoune, il ressemblait exactement à ce qu'il était. Un guetteur.

Un innocent veilleur de nuit aurait plutôt privilégié la compagnie d'un chien. Dans le satellitaire, la pauvre Lorna se plaignait toujours mais, cette fois, le Guerrier préféra ôter l'oreillette. À partir de maintenant, tous ses sens lui seraient précieux. Surveillant le pourri, il effectua un large détour entre des amoncellements de matériaux, se retrouva bientôt à la lisière d'une allée. À une extrémité, le portail fermé du dépôt, à l'autre, une vieille construction en préfabriqué, presque en ruines. Devant et sur une aire dégagée, deux véhicules s'alignaient. Deux voitures de couleurs sombres. Une vieille Fiat Marea, une Ford Galaxy pas mal égratignée. Tous feux éteints, capots tournés vers lui. Prêts au départ. D'où il était, et grâce au Smart, l'Exécuteur pouvait apercevoir des silhouettes à l'intérieur. Une paire à l'avant de chacun d'eux.

Probablement aussi à l'arrière, mais difficile à deviner. Par intermittences, la lueur d'une cigarette allumée brillait derrière un des pare-brise, et de la fumée s'échappait par la glace ouverte du passager. Au moins quatre hommes. Sinon huit... sinon plus encore. Contingent plutôt disproportionné pour une simple surveillance. Vraiment prudents, les kidnappeurs ! Et pas faciles à surprendre. La nuit avait beau être sombre, ils risquaient de le voir approcher. Tandis que le Guerrier changeait de nouveau d'emplacement, toutes ces données s'enregistraient dans son esprit comme dans un disque dur d'ordinateur. Après un tour quasi complet du secteur, il revenait en vue de l'endroit où se trouvait l'homme à la doudoune, quand il se figea de nouveau. Soudaine et nasillarde, une voix s'élevait dans la nuit sortie du talkie-walkie. Trop éloigné, le Guerrier ne put comprendre ce qu'elle disait, mais la réponse du guetteur fut en revanche parfaitement audible :

— Rien à signaler ! Qu'est-ce qu'on fait ?

La voix nasillarde s'éleva de nouveau et le type renvoya :

— Et si ce con ne vient pas ?

Un grésillement à l'autre bout de la ligne suivi d'un bref ricanement du garde, puis :

— Ou bien ce *fanculo* de Yankee a crevé en route, ou il a eu la trouille !

Le talkie-walkie renvoya une courte phrase, à laquelle le guetteur répondit :

— *Bene ! Bene !* On attend !

Derrière la visée du Smart, une lueur dangereuse avait fulguré dans la prunelle de l'Exécuteur. Aucun doute sur l'identité du « *fanculo* » en question. Aucune méprise possible non plus sur l'appartenance du guetteur à la mafia. Au moins, pas de bavures en perspective. Et, surtout, une énorme révélation dans ce simple échange radio.

Il était attendu.

Aussi incroyable que cela paraisse, tous ces pourris étaient là pour lui. Au moins six hommes, sans doute plus... peut-être même encore bien plus ailleurs. Planqués dans la nuit.

Un guet-apens tendu contre lui entre la route et cette ancienne distillerie, où les autres ordures avaient prétendu embarquer Lorna Chaggetti. Prétendu. Car rien ne prouvait qu'ils s'y trouvaient effectivement. Bizarre. Un scénario tordu qui demandait à être éclairci. Et pour ça, une seule méthode en la circonstance. Mais alors que l'Exécuteur tirait le Survival de sa gaine, et qu'il se préparait à franchir l'espace le séparant du guetteur, un léger craquement s'éleva sur sa droite. Il tourna la tête, ne vit rien, se redressa doucement, risqua un regard par-dessus un tas de parpaings, la découvrit.

Une moto.

Entre deux empilements de briques, posée sur sa béquille, apparemment grise. Gros cube. XX Blackbird Honda. Avec sa sacoche de réservoir... et son pilote. À moins de trois mètres ! Carrément de face ! Sans cette nuit sans lune, il aurait aperçu le crâne de Bolan ! Vêtu d'un jean et d'un blouson de motard à bandes réfléchissantes, il patientait, assis sur une pile de planches, grillant lui aussi une cigarette. Tranquille. Posés près de lui, deux casques de motards, et un automatique. Dans le clair-obscur verdâtre du Smart, ses yeux dessinaient deux taches fluorescentes, et sa face de jeune brute semblait taillée dans la pierre. Sans ce craquement, Bolan ne l'aurait pas vu. Heureusement, même au cours des épisodes les plus chauds de sa guerre contre les mafias, il n'avait jamais oublié d'appliquer sa méthode au combat : identification, localisation, élimination.

Pour ce soir, l'identification pouvait attendre. Dans l'immédiat, priorité aux deux autres préceptes. Après un instant d'intense observation, l'Exécuteur disparut dans l'ombre, contournant les empilements de matériaux pour arriver dans le dos du motard. Pas question de faire le coup de feu. Le Survival au poing et silencieux comme une ombre, il bondit en avant. Mais à cet instant, sans doute prévenu par un sixième sens, le *soldato* avait tressailli. Le temps d'une seconde, le Guerrier le vit tout en même temps tourner la tête, empoigner son flingue et ouvrir de grands yeux ronds ainsi que la bouche. Pour crier.

CHAPITRE XIV

Dans le réticule du Smart, l'Exécuteur vit la bouche du motard grandir et s'ouvrir encore plus à mesure qu'il fonçait vers le pourri. Puis il y eut le choc. Double. Son avant-bras frappait le poing armé d'un balayage fulgurant, pendant que la lame du Survival, tel un fléau, cisaillait la chair du cou sous le menton du tueur. Cela fit un bruit de soufflet mouillé, suivi d'une sorte de rot écœurant. Du sang chaud gicla sur le poing du Guerrier, tandis que, à l'écart, un son mat indiquait la chute au sol du pistolet. Son cri transformé en une espèce de vagissement, le motard avait ouvert des yeux plus grands encore, avec, tout au fond, une intense expression de stupeur. Dans la visée du Smart, l'Exécuteur voyait fuser de sa gorge béante un jet horizontal, étrangement fluorescent. Sa vie qui s'échappait. Sans hésiter et pour pallier toute mauvaise réaction pré-mortem, le Guerrier abattit de nouveau le Survival. En plein plexus. Le cœur ravagé par la lame en céramique, le type exhala un bref soupir rauque par l'ouverture de son cou. L'agrippant par son blouson, Bolan l'accompagna doucement jusqu'à terre, étouffant le bruit au maximum. Quand il se redressa, l'homme avait cessé de vivre. Tous les sens aux aguets et les deux Beretta aux poings, le Guerrier se tapit dans l'ombre, attendit un instant, prêt à tout. Mais personne ne semblait avoir entendu. Il se pencha sur le cadavre, lui ôta son blouson, en essuya le sang sur le sol, l'enfila par-dessus sa combinaison de combat, y transféra quelques monnaies explosives. Puis les pistolets remisés à leur place et le Survival au poing, il se glissa dans la nuit. Progressant entre les rangées de palettes, il arriva bientôt dans le dos du pourri à la doudoune, lui tomba dessus comme la foudre, bloquant son bras droit d'une clé imparable et lui coinçant le cou sous la lame du Survival.

— *Non gridare !* Pas crier !

Ça n'avait été qu'un souffle. Rien qu'un murmure à l'oreille du guetteur. Bolan avait senti tous les muscles du type se raidir d'un coup, et il avait augmenté la pression du Survival. Juste ce qu'il fallait. Le type ne cria pas, et son bras droit, mû par un réflexe en direction du P-M posé près de lui, s'immobilisa. Tranchante comme un rasoir, la lame

du Survival entamait déjà sa peau et du sang en sourdait. Plaqué à son dos et l'oreille aux aguets, l'Exécuteur susurra :

— Un geste et tu es mort.

L'autre dut comprendre qu'il ne bluffait pas. Statufié, il respirait à peine, de crainte que la lame ne tranche un peu plus dans le vif. Le Guerrier pressa :

— *Quanto, in gli macchine ?* Combien, dans les bagnoles ?

Un petit temps mort, puis :

— *Quattro.*

— Quatre en tout ?

La lame avait un peu plus forcé contre son cou et le guetteur hésita, avant de lâcher d'une voix étranglée :

— *No.* Par bagnole.

Une lueur agacée brilla dans le regard de Bolan.

— Tu joues avec mes nerfs, mec !

— *No, no !* Huit en tout !

— *E da distilleria ?*

Cette fois, l'hésitation du type fut plus longue, et la lame du Survival se fit insistante. L'Italien coassa :

— *Io...* Je ne sais pas !

Le Guerrier força sur sa lame et le pourri couina :

— Merde ! Je jure ! *Io...* je sais pas combien ils sont ! On... on est de l'extérieur !

Des free-lance, minables caïds des *quartieri*, lamentables tueurs à la petite semaine. Un truc classique chez les *amici*, notamment pour les coups foireux. En cas de coup dur, on ne remontait pas jusqu'à eux. Des *soldati* au rabais. De simples fusibles, en quelque sorte. Mais le bonhomme pouvait mentir et Bolan tenta :

— Tu bluffes.

— *No ! No !* Juré !

Le Guerrier passa outre :

— C'est quoi, votre rôle ?

— Je... on devait attendre les ordres ici.

— Quels ordres ?

— Quand... quand leur 4 x 4 est arrivé tout à l'heure, on nous a dit de guetter ton passage et... et de le signaler par talkie.

Interloqué, l'Exécuteur en resta sans voix un instant. Des tas de pensées se bousculaient dans sa tête. Quelque chose lui échappait vraiment. Incrédule, il questionna :

— Tu veux dire qu'on savait que j'allais débarquer ?

L'autre avait dû sentir son étonnement, car il hésita avant de répondre :

— Ben... c'est ce qu'on nous a dit...

Pour Bolan, tout ça devenait réellement incompréhensible. Ils

savaient qu'il les suivrait ! L'ordinateur de guerre de son cerveau fonctionnait à plein régime, et, d'un coup, l'évidence le frappa. Énorme. Un joli, très joli piège ! Restait à en connaître toutes les facettes, et il insista :

— Et après ?

— *Cosa ?*

— Après, répéta le Guerrier. Qu'est-ce que vous deviez faire après avoir donné l'alerte ?

— Ben, hésita le guetteur d'une voix cassée, on devait aller là-bas nous aussi.

— À la distillerie ?

— *Sì.*

Bolan n'avait pas besoin d'un dessin sur la suite des événements. S'il voyait juste, s'il ne surestimait pas l'intelligence de la manœuvre, c'était vraiment un très beau piège. Revenant au plan logistique, il questionna encore :

— Quelle marque, leur 4 x 4 ?

— Mitsubishi. Mitsubishi Pajero. Enfin... c'est ce que j'ai cru voir. Il fait trop nuit et...

— Qu'est-ce qu'on vous a dit sur moi ?

— Que... *merda !* Tu vas m'égor...

— Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

— Ce mec a dit que t'étais un Yankee et que tu cherchais des crosses à sa Famille.

— C'est qui, sa Famille ?

— Je ne sais pas non plus !

— Tu m'énerves !

— Je sais pas ! Parole ! Sûrement des gros bonnets... Il a dit qu'on devait te laisser aller jusqu'à l'usine, et débarquer derrière toi pour te coincer. Il a dit aussi que... que le reste nous regardait pas.

— C'est qui, il ?

Hésitation, puis :

— Ben... le mec qui nous a embauchés.

— Son nom ?

Le Guerrier avait fait frémir le Survival, et l'autre s'affola :

— *Io... Merda !* Ils vont me but...

— Moi aussi, coupa l'Exécuteur. Et je vais le faire avant eux.

— Je sais pas son nom, à ce mec ! C'est juste un prénom !

— Genre ?

— Gian ! Il a dit seulement Gian. D'ailleurs...

— D'ailleurs ?

— D'ailleurs, c'est même pas à moi qu'il l'a dit. C'est à Zaza.

— Qui est Zaza ?

— *Il... il mio cugino !* Mon cousin !

- C'est lui qui vous commande ?
- Si.
- Il est dans quelle bagnole ?
- La Marea.
- À quelle place ?
- A... à côté de Mario. Enfin... le chauffeur.
- *D'accordo.*

Dubitatif, Mack Bolan trouvait tout ça bizarre. Les kidnappeurs de Lorna savaient forcément avoir affaire à lui. Ils avaient entendu Lorna l'appeler Dakota, vieux pseudo aujourd'hui bien connu chez eux. Alors ce piège sophistiqué... Décidément, quelque chose échappait toujours à l'Exécuteur. S'ils savaient vraiment, ils n'avaient pas besoin de tout ce cinéma pour le descendre à vue. Ils auraient pu l'abattre dans la rue tout à l'heure, ou l'attendre n'importe où sur la route. Moralité, quelque chose clochait bel et bien.

Une certitude néanmoins, le pauvre type n'en savait pas davantage.

Alors, sèchement, il envoya sa main gauche écraser la bouche du guetteur, lui tira la tête en arrière, et enfonça la lame du Survival. Cela provoqua un bruit soyeux. La carotide sectionnée libéra son flot tiède, et sa trachée ouverte fit entendre un souffle rauque. Celui de la mort. Contre l'Exécuteur, le buste du pourri sursauta violemment, ses bras battirent l'air en tous sens, avant de retomber, frémissants, le long de son corps. Comme pour celui de son collègue, Bolan l'accompagna jusqu'au sol, puis il y eut un dernier soupir et le type ne bougea plus. À l'écoute du moindre bruit, le Guerrier éteignit le talkie-walkie, l'empocha et ramassa le P-M. Un Beretta 12S 9 mm, à chargeur de 32 cartouches. En l'occurrence, deux chargeurs couplés à l'adhésif. Possibilité de tir en coup par coup. L'ensemble n'était plus très jeune, mais apparemment en état de fonctionnement. Il ôta le bi-chargeur, vérifia que la chambre était vide, testa le percuteur. Bon pour le service. Trouvant un autre chargeur sur le mort, il l'empocha et se redressa pour disparaître dans la nuit. L'instant d'après, il avait rejoint le cadavre du motard. Il ramassa un des casques, l'essaya, le reposa. Un peu juste, mais ça irait. L'aire dégagée où stationnaient les deux voitures ne permettait guère une approche discrète, même par cette nuit sans lune. Bien sûr, il songeait à Lorna et au temps qui passait, mais un bluff s'imposait. D'où le blouson à bandes réfléchissantes, et le casque. Si les autres le prenaient pour le motard suffisamment longtemps, il aurait peut-être une chance de les surprendre. S'il était vu avant d'être assez près, ce serait Fort Alamo, et les échos d'une fusillade nourrie risquaient d'être entendus par ceux de la distillerie. Par acquit de conscience, il fouilla la sacoche de réservoir de la Honda, y découvrit un pistolet. Beretta également. On était en Italie. Mais pas n'importe quel Beretta. 93-R. Sélecteur de tir par rafales de trois coups,

chargeur de 20 cartouches 9 mm Parabellum. Avec en bonus un chargeur complémentaire. Et, cerise sur le gâteau... un gros réducteur de son. Le genre d'accessoire qu'on trouvait très souvent dans la panoplie des flingueurs professionnels. Celui-là n'était pas destiné au 93-R, mais au P-M. Un assemblage qui n'était pas d'origine, mais visiblement réalisé par un spécialiste. Selon les cas, ces gus devaient aussi travailler dans la discrétion.

Pour l'Exécuteur, la discrétion s'imposait également. Du moins, il allait essayer.

Après avoir adapté le silencieux au canon du P-M, il replongea dans la nuit avec son casque à la main, retourna vers le bâtiment préfabriqué, retrouva les deux voitures. Toujours feux éteints. Arrivé au plus près, il s'accroupit derrière un tas de gravats, dirigea l'objectif du Smart sur les véhicules, régla le zoom au maximum et prit le temps d'observer. D'où il était à présent, il voyait beaucoup mieux l'intérieur des habitacles. Le supposé Zaza était toujours à sa place dans la Marea, près de Mario le chauffeur. Mais, au lieu des quatre occupants annoncés, Bolan n'en dénombra que trois. Il en manquait un à l'arrière. Ou le mec à la doudoune avait menti, ou l'absent se trouvait dans la nature.

Pas bon, ça.

Car le temps jouait contre Bolan. Peut-être aussi contre Lorna Chaggetti. Pourtant, le Guerrier ne pouvait faire l'impasse. Si le guetteur avait dit vrai, si ces types étaient là pour alerter ceux de la distillerie de son arrivée, et si le piège qu'il entrevoyait s'avérait, il ne pouvait laisser ces pourris derrière lui. Aux premiers échos d'une fusillade à la distillerie, ils lui tomberaient dessus. Moins il y aurait de vivants à lui vouloir du mal, mieux il s'en porterait. Il n'avait sûrement pas tout deviné de ce foutu piège, mais une chose était sûre, là-bas comme ici, il allait devoir jouer la surprise. Impérativement. Car quelle que soit la véritable nature du traquenard et malgré ses nouvelles trouvailles, son arsenal restait plutôt faible. À moins que, dans les voitures...

Reprenant sa traque dans la nuit, il se mit à la recherche de l'absent... et le débusqua très vite.

Sans doute lassé d'être assis, le type grillait une cigarette, planqué derrière l'angle du bâtiment. Survival au poing, le Guerrier décrivit une large boucle, dut quasiment contourner la moitié du dépôt pour trouver enfin l'angle d'attaque idéal. Dans le dos du flingueur. Posant provisoirement P-M et casque, il prit une inspiration, se glissa derrière le type, puis, arrivé à bonne distance, il lui plongea dessus et cogna. Oïtsuki fulgurant. Coup direct et décisif chez les karatékas. Serré, massif comme une enclume, son poing gauche fit littéralement exploser la nuque du fumeur, tandis que, du droit, il envoyait le Survival en avant

pour passer sous son menton. La force du coup dans ses vertèbres propulsa le type contre la lame, à laquelle le Guerrier imprima un vif mouvement tranchant. Imparable. Du sang gicla contre le mur du bâtiment, *l'assassino* se mit à trembler très fort, tangua sur ses jambes, un chuintement sinistre s'échappa de sa gorge béante, tandis que l'Exécuteur accompagnait doucement son corps jusqu'au sol.

Le Guerrier essuya la lame aux vêtements du cadavre, remit le Survival dans sa gaine, sortit le satellitaire de sa poche, réintroduisit l'oreillette dans son conduit auditif, écouta :

— ... pas rendez-vous ! Je vous jure ! On devait se voir, mais...

— Tu mens, salope !

Puis des gifles. Une lueur de rage passa dans le regard de l'Exécuteur. Quittant de nouveau l'écoute, il se redressa, retourna chercher le P-M, enfila le casque de motard, et, sans hésiter, prit la direction des voitures. P-M dissimulé contre lui, il déboucha sur l'aire dégagée, marchant d'un pas tranquille vers l'arrière des véhicules. Avec un peu de chance, l'effet de surprise allait fonctionner. Mais alors qu'il se trouvait encore à dix mètres au moins de ses cibles, la portière avant droite de la Marea s'ouvrit à la volée. Celle du nommé Zaza ! Dans la lumière du plafonnier, l'Exécuteur vit émerger une haute silhouette, et une voix gronda :

— *Putana* ! Qu'est-ce qu'ils...

Le type n'en dit pas plus. Il avait tourné la tête, et dans l'oculaire du Smart, Bolan vit nettement ses yeux s'agrandir. Des yeux fixés droit sur lui.

CHAPITRE XV

L'Exécuteur sentait le cri prêt à jaillir et comprit que tout allait se jouer à la seconde près. Il était trop loin des voitures, obligé d'arroser à tout-va et forcément faire des loupés. Les autres allaient canarder à leur tour et le cirque s'entendrait à des kilomètres. Le Guerrier vit les lèvres de Zaza bouger dans le réticule du Smart. Puis il entendit la voix :

— *Allora !* Du nouveau ?

Bingo ! Dans la pénombre et sans lunette de vision nocturne, l'autre le prenait pour le motard ! Hélas, ça ne durerait pas. Le casque était de type « jet », ne couvrant que le crâne et une partie des joues. À cause du Smart, Bolan n'avait pu en abaisser la visière, et, dans une poignée de secondes, le pourri s'apercevrait de son erreur. Bien que restant sur les détentes, les index du Guerrier s'étaient légèrement décrispés, mais, derrière l'oculaire du Smart, son regard s'était fait aigu. Dans les deux voitures, il avait vu les têtes se tourner vers lui. Bien qu'il ne soit pas complètement sorti de la zone d'ombre, ils devaient déjà être intrigués par cette « chose », fichée sous la lisière du casque. Encore une seconde. Peut-être deux. Seule alternative : les prendre de vitesse. Marmonnant un vague grognement qui pouvait passer pour une réponse, l'Exécuteur pressa le pas, arriva entre les deux voitures à l'instant où Zaza découvrait le Caméscope. Sur sa face brutale, Bolan lut d'abord de l'étonnement puis, soudain, son regard se figea et sa main partit sous son blouson.

Maintenant !

— *Attenzio...*

Zaza n'eut pas le temps d'achever. Tel un obus, l'Exécuteur avait plongé en avant, le percutant de plein fouet, le basculant sous lui et l'écrasant de tout son poids. Dans le même temps et à la volée, il avait abattu le haut de culasse du 93-R à la pointe de son menton. Très fort. L'os craqua, Zaza lâcha un cri étranglé, et sa tête retomba. Inerte. K.O. technique. Dans l'autre poing de l'Exécuteur, le P-M Beretta à silencieux avait craché son cataclysme d'ogives. Un mouvement pivotant, qui prit les deux voitures sous son feu dévastateur. Dans un

staccato étouffé mais au rythme infernal, un intense chapelet mortel avait perforé les portières, poursuivant sa course folle à l'intérieur des habitacles. Des vitres éclatèrent, du verre gicla partout et des cris s'élevèrent. Maintenant un genou au sol, le Guerrier avait également redressé le canon du 93-R. À éviter si possible, à cause du bruit. Soudain, le percuteur du 12S claqua à vide. L'Exécuteur roula vers l'arrière des voitures, entendit deux détonations. La riposte venant de l'intérieur de la Galaxy et assourdies par l'habitacle. Il perçut un vrombissement dans l'air, entendit nettement les impacts. Tout près de sa tête, dans la carrosserie de la Marea. Un troisième coup de feu résonna, faisant éclater son pare-brise. Tirs désordonnés. À l'aveugle. Bolan roula à terre, acheva la permutation du bi-chargeur, réarma, et son index écrasa la détente.

Et ses tirs reprirent. Il y eut encore deux cris, et quand le percuteur du P-M eut de nouveau claqué à vide, un épais silence s'abattit sur le théâtre des opérations. Un silence terrible, que l'Exécuteur connaissait bien. Celui de la mort.

Deux hommes survivaient. Lui et, à quelques mètres, le nommé Zaza, respiration anarchique, entrecoupée de borborygmes étranglés. Bolan engagea le troisième et dernier chargeur du P-M, arma, se redressa, jeta un regard par les glaces explosées de la Marea, puis de la Galaxy. À l'intérieur de la première, deux corps. Écroulés sur les sièges, ensanglantés, morts. L'un d'eux serrait encore un calibre dans son poing crispé. Dans la deuxième aussi le compte y était. À un détail près. Un infime petit bruit, comme une bulle qui éclate. Puis une autre. Dans la visée du Smart, le Guerrier en aperçut la source au coin de la bouche d'un des passagers arrière. Pleine de sang. Les derniers souffles du pourri. Dans l'ouverture de son blouson, sa main était posée sur la crosse de l'arme dont il n'avait pas eu le temps de se servir. Poissés de sang, ses doigts posés sur la crosse tremblaient nerveusement. Une dernière bulle creva avec un petit son tragi-comique, le flingueur acheva de se tasser sur la banquette, et ses doigts cessèrent de trembler.

Il partait pour l'enfer.

Abandonnant les cadavres, l'Exécuteur ferma la portière de la Marea et la lumière s'éteignit. Inutile d'attirer l'attention. À deux mètres de là, Zaza échappa un rot répugnant. Le chef du groupe respirait mal. Le Guerrier alla se pencher sur lui, le secoua. Sans résultat. Mauvais K.O. Le coup de culasse lui avait ouvert le menton, du sang coulait de sa bouche et une de ses incisives était brisée. Bolan le fouilla, trouva sur lui un automatique Beretta 92, un porte-cartes usé. Dedans, quelques dizaines d'euros, et un permis de conduire au nom d'Andrea Zanaccio. Rien d'autre. Tout en le surveillant, le Guerrier reprit l'oreillette du satellitaire, écouta un instant. À la distillerie, rien de nouveau. Les

plaintes de Lorna continuaient ainsi que les menaces de ses tourmenteurs. Songeant au talkie-walkie, il le sortit de sa poche, le réactiva, le posa près du corps de Zaza. Pour le cas où. Redressant ensuite ce dernier contre la carrosserie de la Marea, il lui envoya une gifle, le secoua encore, lui en envoya une deuxième. Le pourri hoqueta, cracha, vomit un peu de bile, ouvrit enfin des yeux globuleux. Un regard flou, cherchant où s'accrocher.

— Tu m'entends, Zaza ?

L'intéressé ne parut pas comprendre. Son regard cherchait toujours où se fixer. Puis il dut deviner une vague silhouette, et il ouvrit la bouche, cracha du sang en grognant :

— *Che...*

Abandonnant le 93-R au profit du Survival, le Guerrier lui coupa la parole en lui enfonçant la pointe de la lame sous l'oreille.

— Tous tes copains sont morts, gronda-t-il. C'est moi qui les ai tués et je vais t'égorger toi aussi !

Il fallait faire vite. À la distillerie, les autres ordures allaient finir par trouver le temps long.

Reprenant un peu ses esprits, le chef de groupe tentait de se redresser. La lame du Survival le stoppa net, entamant un peu plus la peau du cou. Bolan insista :

— Combien ils sont, à la distillerie ?

— *Io... putana !* Qui tu...

— Bolan ! coupa encore l'Exécuteur. Mack Bolan le Fumier.

Dans les yeux globuleux du Sicilien, une expression d'intense étonnement s'afficha, vite remplacée par une autre. L'angoisse.

— Hein ?

Même chez les flingueurs d'occasion, le nom du pire ennemi des mafias faisait son petit effet.

— Tu as bien entendu, pourri. Combien d'hommes, à la distillerie ?

— *Putana !* Bolan ! Je... qu'est-ce que...

— Combien ?

Cette fois, la lame du Survival avait nettement entamé la peau du cou du pourri. Visiblement, celui-ci était dépassé par les événements. Surtout par la présence de Bolan. En fait, il nageait complètement. S'étouffant à demi avec son propre sang, il finit par grailonner :

— Je... je sais pas !

— Zaza !

— *No, no !* Nous... enfin moi, je ne connais qu'un type !

— Son nom ?

— Gian ! C'est ça ! Gian ! Il... il nous a engagés pour attendre un mec qui devait les suivre de loin jusqu'à la distillerie et...

— Quel mec ?

— Je sais pas ! Gian m'a appelé ce soir pour me dire de rappliquer en

vitesse ici et de l'attendre.

— Ensuite ?

— Ensuite, Gian est arrivé y a pas longtemps dans un 4 x 4. Avec trois autres types et une fille et...

— La fille. Comment elle était ? Blessée ? Ligotée ? Elle se débattait ?

— *Io... merda !* J'ai pas vu tout ça, moi ! Le 4 x 4, il a fait que passer ! À peine arrêté. Je...

— *Poi ?* pressa Bolan.

— Au passage, Gian m'ajuste dit de continuer à attendre, et de l'appeler quand on verrait une bagnole passer devant nous en direction de la distillerie. Peut-être un 4 x 4 Nissan. Il savait pas bien.

Un 4 x 4 Nissan ! Le sien ! Bolan se souvint du type au volant de la Lybra stationnée devant l'immeuble de la via Malvica. Un guetteur ! On l'avait repéré ! À partir de là ? Depuis l'aéroport ? Tout ça était dingue ! L'impression de s'empêtrer dans une toile d'araignée. Pendant ce temps, le talkie-walkie restait muet. Comme si les autres salauds s'étaient résignés à l'attente. Ou qu'ils n'y croyaient plus. Le Guerrier insista :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ensuite ?

— Il... il m'a dit qu'au téléphone, il me donnerait le programme pour la suite.

— Zaza !

Le Sicilien bava du sang, secoua la tête en grailonnant de plus belle :

— C'est tout, merde ! J'en sais pas plus ! Je sais même pas ce que t'es venu foutre dans ce bordel, et je veux pas le savoir ! Je...

— Tu ne le sauras pas, Zaza, souffla le Guerrier de sa voix d'outre-tombe. Tu ne le sauras pas.

Il avait élevé le canon du 12S devant lui et, d'un doigt, avait basculé le sélecteur sur la position du coup par coup. Quand il se redressa en pressant la détente, cela ne fit qu'un « flop » étouffé. Le réducteur de son. Le flingueur marqua un violent sursaut, et son front s'étoila d'un orifice tout rond, d'où un jet de sang et de cervelle s'échappa à gros bouillons. Dans sa nuque, une grosse tache sur la carrosserie. Gros dégâts. La boîte crânienne avait cédé.

Se détournant des morts, le Guerrier fouilla les voitures, trouva deux autres P-M 12S, un gros revolver S&W 357 au canon de 4 pouces et quatre autres Beretta 92 F. Plus une quantité impressionnante de munitions et de chargeurs pour les trois types d'armes. De quoi tenir un petit siège. Se débarrassant du casque et du blouson, il ramassa le plus gros de l'arsenal et, sans un regard pour les cadavres, il quitta les lieux.

L'instant d'après, oreillette du satellitaire de nouveau en place, il réintégrait le Nissan. À la distillerie, la situation semblait figée. Quelques bruits de fond, de courts échanges verbaux, trop assourdis

pour qu'il les comprenne. De son côté, Lorna ne se manifestait plus. Étonnant. À la fois bon et mauvais. En tout cas, l'Exécuteur n'était plus à une minute près. Et, s'il avait bien compris la situation, Lorna non plus. Sortant alors le computer portable de son sac de voyage, il le connecta au satellitaire, ouvrit sa messagerie, trouva le mail annoncé. Effectivement Hal Brognola. Avec pièce jointe. Grâce au génie informatique d'Herman Schwarz, il pouvait entrer sur le net, tout en conservant la communication en cours et, peu après, il prenait connaissance du courriel tout en restant à l'écoute. Un texte concis :

« Pour info, en attendant mieux. »

Restait la pièce jointe. Elle se résumait à une photo de Lorna Chaggetti, un cliché d'identité en couleur. Souriante, jolie. Portrait accompagné d'un court background. Rien de plus que Brognola n'avait déjà dit au Guerrier. Celui-ci allait déconnecter le tout, quand un nouveau pictogramme s'afficha sur l'écran du satellitaire. Intrigué, il rouvrit sa messagerie. Un nouveau mail de Brognola, qui annonçait :

« *The last news...* Ronnie "Jackal" Armelo n'a jamais été un cousin de Michele Gotta. »

Surprenant... et très révélateur.

Une lueur presque joyeuse fulgura dans le regard de l'Exécuteur. Peu à peu, les pièces du puzzle se mettaient en place dans son esprit. Un piège extrêmement sophistiqué... s'il ne se trompait pas. Les neurones en pleine activité, il remit le P.C. dans son sac, relança le moteur du Nissan, engagea le véhicule plus loin dans le bosquet, vérifia qu'il était invisible de la route, coupa le contact. Ayant vérifié le chargement de son arsenal et le Smart devant l'œil droit, il quitta le 4 x 4 et se fonda dans la nuit. À pied et en toute discrétion. Il ne savait pas exactement ce qui l'attendait, mais il avait entrouvert les mâchoires du piège. C'était toujours mieux que rien.

CHAPITRE XVI

Comme celui du dépôt de matériaux, le terrain sur lequel se dressait la *Fabrica Calanzana* était entouré de clôtures. Beaucoup plus solides. On y accédait par un large portail en mailles métalliques ouvert sur la petite route, mais l'Exécuteur avait décidé de l'éviter. Coupant le contact du talkie-walkie et rangeant l'oreillette dans une poche pectorale de sa combinaison pour éviter tout bruit parasite, il avait profité du sous-bois bordant la petite route, afin de pousser son observation du secteur. Et bien lui en avait pris. Alors qu'il allait quitter le couvert végétal, des silhouettes apparurent dans l'image renvoyée par le Smart. Silhouettes verdâtres à peine discernables dans le fouillis de branches et de hautes herbes sèches dessinant la lisière du bois.

Un sniper, et sa « couverture », tous deux habillés de tenues camouflées et coiffés de casquettes de paras. Le premier se tenait allongé entre deux arbres, le buste plaqué à un tronc coupé, fusil en batterie, l'œil collé à l'oculaire d'une lunette de visée. Une lunette énorme, de forme caractéristique : système de vision nocturne passif. Habitué à reconnaître toutes sortes d'armes lourdes ou légères au premier regard, le Guerrier avait immédiatement identifié le fusil, un M76.

Semi-automatique yougoslave, dérivé du Dragunov SVD soviétique. Bel outil, de calibre 7,62 mm ou 7,92 mm, selon sa version, doté d'un chargeur de 10 cartouches. Une arme robuste et bien finie, prévue pour des tirs de précision jusqu'à 1000 mètres, dont les performances à tout niveau n'étaient plus à prouver. Derrière le sniper, un genou au sol, sa « couverture » observait le secteur de la distillerie à l'aide d'une lunette passive classique fixée à sa tête. Dans son poing, un P-M Beretta 13S. Parfaitement immobile, attentif, silencieux. Beau travail de pro. Rien à voir avec les guignols du dépôt de matériaux. Une esquisse de sourire étira un instant les lèvres du Guerrier. Durant toutes ces années de guerre implacable, les *amici* avaient à plusieurs reprises monté l'opération qui devait déboucher sur la mort du grand Fumier. Toujours en vain. Cette fois, ils semblaient avoir mis le paquet. Leur

plan avait même l'air très élaboré. Peut-être encore plus que le Guerrier ne l'imaginait. Pourtant, Mack Bolan préférait ça. Maintenant, les choses étaient claires. Il savait à quoi s'en tenir, il n'avait plus qu'à agir en conséquence. Et à faire très attention.

D'expérience, il savait que, en pareille configuration de combat, un danger pouvait en masquer un autre. Vieille tactique, connue de toutes les armées du monde, notamment des forces spéciales. Aussi, au lieu de neutraliser tout de suite les deux hommes, se contenta-t-il d'observer encore. Faisant pratiquement corps avec le tronc d'un arbre situé derrière eux, il fit décrire au Smart un lent panoramique de 360 degrés, passant en revue tout le périmètre immédiat. Il recommença l'opération vers le haut, scrutant les branches maîtresses des arbres environnants susceptibles d'abriter un deuxième sniper. Rien. Se déplaçant silencieusement, il répéta l'opération trois fois, avant d'être convaincu. Ces deux-là étaient seuls. À ce stade de l'action, l'Exécuteur aurait pu se servir de son propre 13S. Silencieux efficace, distance adéquate. Il aurait fait sauter les deux crânes en moins de deux secondes. Mais, compte tenu des nouvelles données rencontrées, il allait avoir besoin d'infos. Il lui fallait un survivant. Se déchargeant alors des poids inutiles et de tout ce qui pouvait faire du bruit en bougeant, il ne conserva que le Survival et le R-M. 13S. À cause du silencieux. Puis il se mit à ramper. Faisant parfaitement corps avec le sol, progressant lentement, s'arrêtant souvent pour scruter l'environnement et pour épier chaque son. Heureusement, à cette saison, criquets et oiseaux nocturnes s'en donnaient à cœur joie, et le sous-bois conservait encore suffisamment d'humidité pour empêcher l'humus, l'herbe et les feuilles mortes de crisser sous son poids. Une reptation lente et méthodique, qui aurait usé les nerfs de n'importe quel homme normal. Mais Mack Bolan avait depuis longtemps quitté l'univers des hommes normaux. Il arriva dans le dos du mec en couverture, à moins de deux mètres. Contenant sa respiration, il se redressa lentement, et, avec d'innombrables précautions, il franchit l'espace qui le séparait de sa cible.

Le cou du rafaleur.

Il devait faire vite. Très vite. Dans son poing droit, le Survival, dans le gauche, le P-M. Déjà, le canon de ce dernier avait trouvé sa ligne de tir, la nuque du sniper, et l'index du Guerrier effleurait la détente de l'arme, quand le pourri tourna brusquement la tête. Le temps d'un éclair, sa lunette passive et l'objectif du Smart furent en alignement, et Bolan vit nettement la bouche du type s'ouvrir. Plus question de Survival. Simultanément, son propre poignet avait légèrement dévié l'angle de visée du P-M, et son index avait enfoncé la détente. Il y eut un « flop », et perforant le thorax du mafieux à bout portant, la 9 mm lui explosa le cœur. Toujours un genou au sol, le rafaleur se tétanisa sur

place, son bras armé restant bêtement suspendu en l'air, tandis qu'un liquide étrangement coloré par l'I.L. s'échappait de sa bouche. Mais le Guerrier ne s'occupait plus de lui. Le canon du 13S avait déjà changé d'angle, et son index avait enfoncé la détente. Cinq mètres plus loin, le sniper n'avait qu'à peine eu le temps de tourner la tête à son tour. La deuxième 9 mm Parabellum lui éclata le coude droit, et, tirée dans la même seconde, une troisième lui déchiqueta l'arrière de l'épaule du même côté. Les nerfs dévastés, l'homme lâcha le fusil qui culbuta un peu plus loin dans la végétation. Comme par magie, la lame du Survival se retrouva sous le menton du tireur, tandis que la voix d'outre-tombe soufflait à son oreille :

— Chut ! *Non muovere !*

Pour pallier toute plainte intempestive du blessé, Bolan avait lâché le P-M pour plaquer sa paume gauche sur sa bouche. L'autre rua, grogna sous sa poigne, et, soudain, planta ses dents dans la main de Bolan. Si fort que le Guerrier grimaça de douleur. Et qu'il se mit en colère. Du coup, la pointe du Survival fusa vers le haut. Un mouvement sec du poignet, terriblement efficace. Transperçant la chair du menton, la lame fulgura dans la bouche du sniper, traversa la langue, la clouant littéralement au palais. Simultanément, le poing armé avait frappé le dessous du menton, le remontant brutalement, faisant cogner les dents les unes contre les autres, transformant le cri du tueur en un couinement ridicule. Tandis que le sang ruisselait sur le poing du Guerrier, il souffla de nouveau à l'oreille du type :

— *Non gridare*. Pas crier.

Il avait horreur de ce type d'action pleine de sang et de douleur, mais, décidément coriace, le sniper ruait toujours, poussant des plaintes aiguës et essayant de le renverser de côté. Pendant ce temps, sa main gauche s'agitait, cherchant visiblement une arme. Envoyant son avant-bras sous son aisselle dans une clé féroce, l'Exécuteur lui ramena violemment le bras en arrière. Mais l'autre était costaud et, un instant, le Guerrier crut ne pas pouvoir achever son mouvement. Heureusement, la clé était imparable et l'épaule du pourri céda subitement, déboîtée. Cela craqua, le type éructa quelque chose d'indistinct, se laissa retomber à plat ventre, cessa enfin de lutter. Lui enfonçant un genou dans les reins, le Guerrier acheva de l'immobiliser, marqua un temps, questionna :

— D'autres snipers dans le secteur ?

Une pause, puis :

— Si tu es d'accord pour répondre, tu frappes du pied par terre et j'ôte ma lame.

Le pourri devait vivre un calvaire, pourtant il hésita un long moment avant d'accomplir le mouvement demandé.

— O.K., fit l'Exécuteur.

Retirant la lame du Survival d'un geste sec, il en conserva néanmoins le tranchant contre la chair du cou en prévenant :

— Au moindre...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. D'un mouvement de la nuque, l'autre avait brusquement redressé la tête et pris sa respiration. Pour crier. Alors le Guerrier fit la seule chose possible. Il trancha. Un raidissement du poignet, un mouvement de l'avant-bras. Un geste simple. Terrible. Le sang gicla, la gorge tranchée émit un son écœurant, le corps du sniper sursauta, se mit à trembler. De moins en moins fort. Les signes de la vie qui s'en va. Qui n'est plus, la triste ponctuation d'un échec.

L'Exécuteur se redressa. Amer. Parfois, le poids de sa guerre lui devenait lourd à porter. La mort était hideuse. Toutes les morts l'étaient. Mais celles qu'il infligeait étaient nécessaires. Chacune d'elles débarrassait ce monde d'une des ordures qui le polluaient. Elle le purifiait. Provisoirement. Car d'autres immondices venaient combler les vides, et tout était à refaire. Une tâche qui ne s'arrêterait qu'avec la propre fin du Guerrier solitaire.

Bolan avait fait deux cadavres de plus, sans pour autant savoir ce qui l'attendait vraiment. Mais une chose pourtant lui semblait sûre à présent : le sniper n'était pas seul. Il y en avait d'autres. Forcément. C'était dans la logique de ce qu'il découvrait un peu plus à mesure de l'action. Le piège qu'on lui avait tendu comportait plusieurs cercles concentriques. Des barrages dont on espérait qu'il ne les franchirait pas tous. Avec, au centre, l'appât censé l'attirer vers sa perte. À cet instant, le Guerrier songea à ce conte pour enfants, l'histoire préférée de sa petite sœur, une éternité plus tôt : la chèvre de monsieur Seguin. Lorna Chaggetti représentait la chèvre, qui devait attirer le loup dans le piège des hommes. L'Exécuteur ne se souvenait plus très bien de l'histoire, mais il lui semblait que les événements ne tournaient pas vraiment au bénéfice du pauvre animal.

En attendant, le Guerrier devait continuer. Certes, en usant de sa science du combat, mais en se servant également de sa tête. D'abord, induire l'ennemi en erreur. Dépouillant la « couverture » de sa tenue camouflée, il l'enfila par-dessus sa propre combinaison de combat. Le type était balèze, ça allait. Puis, désactivant le Smart, il lui substitua la lunette passive du rafaleur. Champ de vision plus large, meilleure luminosité. Coiffant la casquette de para qui avait roulé à terre, il récupéra un bi-chargeur de P-M complet, ramassa également le M76, en vérifia le chargement, trouva un chargeur supplémentaire dans une poche du sniper, répartit son armement complet dans les poches et les attaches de la tenue camouflée, et abandonna les deux cadavres.

À présent, restait à dénombrer les effectifs ennemis.

Utilisant le sous-bois, il dépassa la zone de la distillerie, traversa la

petite route, se retrouva dans de la friche. Après un large détour par les terrains vagues, il opta résolument pour l'arrière du périmètre grillagé, en lisière d'un maquis grimpant à l'assaut des collines. Grâce au système I.L. de la lunette, il y voyait un peu comme au cours d'une éclipse du soleil. Mais si un ou d'autres flingueurs l'attendaient de ce côté, il risquait à tout instant d'être aperçu. La tenue camouflée ne pouvait les tromper que provisoirement. Sur sa droite, les grillages semblaient l'appeler. Un autre se serait sans doute laissé tenter. L'action immédiate. Pas lui. Dans un passé maintenant lointain, au Vietnam, il avait vu mourir beaucoup de soldats trop pressés. Trop sûrs d'eux. En face, les Viêts prenaient toujours leur temps. La politique du roseau qui plie dans le grand vent sans jamais se rompre. Et celle du rocher immobile et patient. Et ils avaient fini par chasser les soldats trop sûrs d'eux. À cette époque, le sergent Miséricorde, celui qui ne tuait jamais inutilement, s'était promis de ne pas oublier la leçon. Alors, cette nuit, il allait une fois de plus appliquer la stratégie Viêt. Celle du roseau et celle du rocher.

Souple et silencieux, profitant de chaque touffe végétale, de chaque pli de terrain, l'ouïe attentive, le regard aux aguets derrière la lunette passive et prenant soin de faire corps avec l'environnement, il effectua un long détour par le sud, afin de gagner la lisière du maquis. Là d'où on n'avait aucune vue sur la distillerie. Là où, logiquement, personne n'avait rien à faire. S'enfonçant dans la maigre végétation d'herbes et d'épineux, il progressa lentement, mètre par mètre, toujours au ras du sol. Cela dura longtemps. Usant pour les nerfs. Mais dans ce type d'action, le Guerrier n'avait pas de nerfs. Il n'était qu'élément parmi les éléments. Sa respiration était lente et profonde, ne provoquant pas le moindre son, n'exhalant pas le moindre chuintement. Seules les herbes crissaient à son passage. À peine plus qu'elles le faisaient sous le souffle léger de la brise nocturne. Et, à chaque arrêt, le regard de l'Exécuteur fouillait l'éclipse artificielle aux reflets laiteux, dans l'oculaire de la lunette passive.

Et enfin, il les vit.

Un sniper, et son binôme. Trop près l'un de l'autre pour être attaqués par surprise, sans risquer l'alerte. Il fallait continuer. Se déplacer encore, fouiller les profondeurs de la nuit pour débusquer les autres. Car il y en avait d'autres, Bolan en était sûr. L'instinct du chasseur. Et il les découvrit. D'abord deux silhouettes. Puis encore deux... et encore deux. Trois nouveaux snipers, et leurs binômes.

Tout ça pour lui tout seul !

CHAPITRE XVII

La question tournait dans l'esprit du Guerrier à la manière d'un leitmotiv : « Pourquoi des snipers, et pourquoi autant ? »

Pourquoi autant de précautions quand, sitôt aperçu par l'ennemi, quelques rafales de P-M auraient suffi à le transformer en steak tartare ? Décidément, quelque chose lui échappait. Un mystère qu'il devait impérativement éclaircir. Faute de quoi, son instinct le lui disait, ce piège qu'il avait pourtant éventé aurait quand même raison de lui. C'était vicieux. Sournois. Le processus était trop balisé. Un document très alléchant découvert dans le coffre du pseudo cousin d'un caïd de la *Cupola Siciliana*, l'appel au secours de la maîtresse de ce même caïd, un rapt qui tombe à point, le cellulaire de la kidnappée qui reste actif pour l'inciter à la suivre à la trace, un radio guidage presque parfait, l'accès à une zone de contact surveillée par des guetteurs, un périmètre couvert par cinq snipers équipés comme des commandos d'élite ! Un plan particulièrement tordu, dont il devait absolument découvrir toutes les ficelles.

Alors, plaqué au sol et parfaitement fondu dans le décor, il se remit à ramper pour se rapprocher de l'ennemi. Puis la stratégie du roseau laissa place à celle du rocher : immobile, invisible et patient, son regard cherchait patiemment sa proie.

Et la silhouette entra enfin dans son champ de vision. À dix mètres, à demi cachée par un buisson. Une casquette de para, une paire d'épaules habillée de tenue camouflée, le canon d'une arme levé vers le ciel. Une « couverture ». Le sniper n'était pas loin, invisible d'où le Guerrier se trouvait. Mais, même sans son binôme, il l'aurait débusqué. Tel un fauve en chasse, faisant corps avec le terrain et face à la brise nocturne pour masquer ses glissements, il progressa de deux mètres, se plaqua au sol, attendit, gagna deux nouveaux mètres, recommença l'opération, prêt à bondir à la moindre alerte. Derrière son buisson, le pourri n'avait rien entendu, rien senti. Encore deux mètres, toujours rien. À cet instant, l'Exécuteur aurait pu plonger sur sa proie et la foudroyer d'un coup de lame dans la nuque. Imparable. Mais il lui manquait un élément : le sniper. Pas encore « logé ». Encore un mètre.

Puis un léger redressement du buste. Un regard par-dessus les broussailles. À peine. Furtif. Juste le temps nécessaire. Bingo ! Cinq mètres en avant de sa « couverture », un peu sur sa gauche. Configuration saine, mais rapidité exigée. Au moindre accroc, au moindre cri, ce serait le tocsin. Tous les sens mobilisés, mais parfaitement calme et le rythme cardiaque parfaitement maîtrisé, il se glissa en avant, arriva silencieusement dans le dos du type au P-M, lança son bras gauche, envoya sa main écraser la bouche du flingueur en lui tirant violemment la tête en arrière, envoya son poing droit armé du Survival sous son menton, sectionna la gorge tout en plaquant le corps au sol, à l'abri du buisson. Résultat, un bref vagissement surpris, une suite de froissements, une amorce de plainte étouffée, achevée en une sorte de souffle mouillé. À cinq mètres de là, le sniper tourna la tête, surpris, mais, déjà, le Guerrier était en place. R-M. au poing, canon dirigé vers le ciel, carrément assis sur le moribond, dont la carcasse était encore secouée de soubresauts. Seul, le haut de son buste émergeait au-dessus du buisson et le sniper ne pouvait distinguer que sa silhouette. Pour lui, rien que l'image du déjà-vu : celle de sa « couverture ». Environnement habituel. Rassurant. Pour parfaire l'illusion et en prolongement du souffle du moribond, Bolan envoya un vague raclement de gorge. Le sniper secoua la tête, reprit sa position initiale, l'œil rivé à l'oculaire de sa lunette de visée.

Et l'attente reprit.

Puis, soudain, une masse s'abattit sur le tueur, le M76 s'arracha de ses mains, une poigne d'une force terrible lui écrasa la bouche, lui tira violemment la tête en arrière, et une petite douleur cuisante cisaila sa peau, tandis qu'une voix lui soufflait à l'oreille :

— *Non muovere !*

Une voix glacée, qui semblait montée directement des entrailles de la terre, et qui enchaîna :

— *Dove e il tuo capo ?* Où est ton chef ?

* * *

Les criquets du maquis s'en donnaient à cœur joie, et la brise faisait crisser les buissons. Des sons qui troublaient la nuit, mais qui n'inquiétaient pas Mario Bacri. L'habitude du chasseur. L'attente, la traque. Il adorait ce type de situation. Cela lui rappelait le temps où, chef de groupe dans les commandos des Forces Spéciales italiennes, il participait à ce genre de missions. Reconnaissance des lieux, mise en place des effectifs, immersion dans l'environnement, attente. L'époque des opérations délicates, de l'action clandestine, de l'adrénaline et de la

jeunesse. Puis il y avait eu l'accroc. Un coup fourré en Somalie, une trahison locale, le guet-apens, le merdier total. Six morts, deux blessés, dont lui. Dans la confusion, il n'avait pu secourir son compagnon, avait néanmoins réussi à s'extraire, à rallier l'antenne de Mogadiscio, à se faire soigner, et enfin exfiltrer. Au bout du compte, l'autre blessé avait été capturé par les forces somaliennes. Profitant de son état, elles l'avaient débriefé. Bel incident diplomatique. Résultat, retraite anticipée pour le lieutenant Bacri. Livré à lui-même et en rage contre cette armée qui l'avait éjecté, le fidèle soldat jeté comme un Kleenex était alors la cible rêvée pour les recruteurs de mercenaires. Il avait été approché, appâté par les sommes proposées, et il avait plongé. L'Afrique, le plus souvent. Avec son lot de coups d'État, ses magouilles politicardes, ses embrouilles aux ramifications louches. Le trafic d'armes et tout le reste. Jusqu'à cette nouvelle approche. Des businessmen italiens comme lui. Corrects. Persuasifs. Avec des attachés-cases pleins de dollars, pleins de promesses pour l'avenir. Boulot facile. Cibles désignées, contrats bordés d'avance. Les scrupules au vestiaire, les femmes, le fric, la grande vie, et l'assurance d'être protégé. De faire partie d'un clan puissant, où les flics ne mettaient jamais leur nez. En résumé, la considération et le statut social que ni l'armée ni le statut de mercenaire n'avaient su lui apporter. Avec eux, il serait quelqu'un. Respecté et, mieux encore, craint.

Depuis, il savait ce qu'était la vraie vie. Travail sans fatigue, jamais de problème, du fric plein les poches et des femmes tant qu'il en voulait. Surtout lui, le beau gosse du clan. À la demande de ses recruteurs, il avait ensuite engagé ses propres *soldati*. D'anciens compagnons, tous anciens soldats perdus comme lui, tous attirés par l'action et le pognon. Quatre en tout. Cinq avec lui. Le fer de lance de l'*Organizzazione*. Ceux qu'on activait pour les *vraies* opérations. L'action militaire. Ceux que même les classiques flingueurs des clans redoutaient, parce qu'on les appelait aussi pour infliger la punition. Des sortes d'As Noirs nouvelle génération, à la sicilienne. Des purs et durs. Les incorruptibles *délia Onorabile Società*.

Mais, cette nuit, c'était différent. Une mission très spéciale, la plus importante que Bacri et ses hommes aient eu à traiter depuis leur entrée dans l'Organisation. Un contrat très particulier, qui avait à la fois surpris et excité le chef du commando. Au temps du mercenariat en Afrique, il avait entendu parler d'un certain Bolan. En Côte d'Ivoire et ailleurs. À l'époque, il avait même éprouvé une sorte de fascination pour ce Guerrier solitaire en bagarre contre les mafias. Un dingue à ses yeux, certes, mais qui avait des couilles. Plus tard, lors de son recrutement par les businessmen italiens, on lui avait parlé de ce type. Dans la mafia, ils l'appelaient le Yankee, le grand Fumier, la grande Salope, l'Exécuteur. La bête noire de tous les *amici* de la planète. On

l'avait prévenu qu'un jour sans doute il devrait se confronter à lui. Mario Bacri avait pris ça comme un honneur. Une reconnaissance de sa vraie valeur. Il avait accepté cette éventualité avec une espèce de louche orgueil. L'Exécuteur ! Pas n'importe qui ! Pourtant, à l'époque, il continuait d'admirer cette légende vivante. Mais, depuis, le grand Fumier avait fait beaucoup de dégâts dans les rangs de l'Organisation. Il avait fait perdre beaucoup d'argent aussi à ceux qui le payaient, et ces derniers devenaient plus hargneux à mesure que le temps passait. Alors l'admiration s'était muée chez lui en agacement, puis en une véritable rogne. Pas vraiment de la haine. L'ancien mercenaire s'était depuis longtemps débarrassé de ces sentiments encombrants que sont la haine et l'amour. Il était un soldat. Un spécialiste de la mort des autres. Or, ce soir, il allait boucler le contrat qu'il attendait comme une décoration, la plus prestigieuse dans son boulot.

Mack Bolan. L'Exécuteur en personne !

Sans doute l'adversaire le plus coriace qu'il ait jamais eu à affronter. À moins que sa légende ne soit surfaite... ce qui était sans doute un peu le cas. Comme pour toutes les légendes. Dans sa spécialité, Mario Bacri avait côtoyé beaucoup de « héros » aux fumantes réputations. Tous étaient morts. Tués en opération ou sur contrat. Par lui ou par d'autres. Sur toute la planète, les cimetières étaient bourrés de légendes...

Stoppe dans ses pensées, Mario Bacri avait une seconde dévié son regard de l'œilleton de sa lunette de visée passive. Un bruit. Un son décalé. Différent des crissements, glissements et autres frémissements de la nuit du maquis. Une toux. Un éternuement étouffé suivi d'un froissement. Là-bas, du côté de Santo et de Grazzi. Santoni était sa dernière recrue. La plus jeune aussi. Un élément très prometteur. Pour la circonstance, il l'avait posté sur sa droite, à la lisière du maquis. En sentinelle. Sniper de flanc. Un petit teigneux d'origine milanaise mais né en Afrique et qu'il avait rencontré au Botswana, au cours d'une opération. Un gars élevé au climat africain. Alors, même en Sicile, il trouvait les nuits froides. Il faut dire qu'on n'était encore qu'au printemps, et que cette année... Ce petit con s'enrhumait, ou quoi ?

D'un regard de côté, le chef du commando avait capté la silhouette à casquette de sa « couverture ». Toni, son second. Un Romain de son âge, avec lequel il avait pratiquement fait toutes ses campagnes africaines. Situé à quelques mètres, légèrement sur la droite, à demi planqué derrière un bouquet de feuillus. Armé d'un P-M comme les autres « couvertures », et doté d'un casque lunette I.L. Un rafaleur de première, Toni. En Afrique, des tas de villages à son actif. Des Q.G. rebelles, femmes, mômes, vieillards. Ne jamais laisser de témoins. À l'instar de son chef, il se foutait de ces sensibleries à la noix. Comme Mario Bacri, on le payait pour tuer, alors il tuait.

Intrigué, Bacri fixait toujours la silhouette de Toni. Interrogatif, il

porta la main ouverte vers son oreille. Langage par gestes préétabli, que sa « couverture » capta à travers sa lunette. D'un mouvement explicite, il lui indiqua qu'il avait entendu lui aussi. Sans importance. Toni était un vrai broussard. Il percevait n'importe quel bruit animal ou humain, savait en interpréter le sens. Il avait l'oreille. Et s'il n'avait rien senti de mauvais, c'est qu'il n'y avait rien à sentir. Rasséréné, Mario Bacri reprit sa position initiale. Allongé dans la friche, M76 en batterie, œil derrière l'oculaire de la visée I.L.

Jusqu'à ce qu'il perçoive ce nouveau froissement. Juste derrière lui. Décidément, ce soir Toni ne tenait pas en place. Et Bolan qui ne pointait toujours pas le bout de son pif ! Trop de temps passé. Le plan de Gian avait foiré et le grand Fumier ne viendrait pas. Ou bien il s'était dégonflé, ou le coup du téléphone avait avorté, ou le Yankee s'était paumé dans la nature. À tous les coups, une soirée de foutue...

Mario Bacri sentit soudain ses côtes craquer sous le choc. Une masse s'était abattue sur son dos. Instinctivement, ses doigts voulurent serrer la crosse du M76, ne rencontrèrent que le vide. Alors qu'il entendait l'arme basculer dans l'herbe et qu'une poigne brutale lui écrasait la bouche, il amorça une ruade en lâchant un cri étouffé, avant de s'immobiliser. Tétanisé. À cause de cette brûlure au cou. Redoutable. Un contact qu'il connaissait bien. Trop bien. Un torrent d'adrénaline déferla dans ses veines, tandis qu'une voix soufflait à son oreille :

— *Non muovere, non gridare !*

Sur la peau de son cou, l'impression de cisailage s'était accentuée. Glaçante. Et cette voix qui semblait venir d'outre-tombe... chargée d'accent U.S. D'un coup, l'évidence fulgura dans l'esprit stressé de Bacri.

Connard de Gian ! Plan à la con ! Les pensées de Bacri tournaient sous son crâne comme un manège fou. Comment la grande Salope avait-elle... Putain ! Que foutaient ses gars ! Comme pour répondre à ses interrogations, la voix sinistre souffla contre lui :

— Tous morts, Mario. J'ai tué tous tes hommes. Égorgés.

Un silence, un léger relâchement dans la brûlure du cou, puis le type qui reprenait :

— Maintenant, Mario, on est tranquille. On va causer un peu.

Le tueur ne luttait plus. Pas en état. Aucune chance. Il connaissait trop bien ce type de situation. Il devinait la suite. Il allait devoir parler pour gagner du temps. Parler... et mourir quand même...

CHAPITRE XVIII

— J'ai froid !

À plat ventre, jupe retroussée, culotte arrachée et cul nu sur le praticable, la fille n'arrêtait pas de répéter ça. Gianfranco Gratsi ne l'écoutait plus. Elle avait sûrement froid, mais il s'en foutait. Depuis leur arrivée à l'usine, lui en premier, ils en avaient tous bien profité. Maintenant que le contact était coupé au téléphone, toute mise en scène était devenue inutile. Néanmoins, pas question de la détacher. Ni qu'elle foute le camp. Elle en savait bien trop.

— J'ai mal !

Ça aussi, elle n'arrêtait pas de le répéter depuis le début. À cause des menottes qu'ils avaient dû lui mettre pour la faire tenir tranquille. Aux poignets et aux chevilles, attachées aux montants du praticable, et qui lui écartaient les cuisses. Pourtant, même entravée, elle avait sacrément rué dans les brancards. Il faut dire que quatre types à la file, ça faisait beaucoup, même pour une pute. En tout cas, la scène était réussie et, sur son portable, le Fumier n'avait pas dû en perdre une miette. C'était le but. De toute façon, cette jeune salope n'irait pas porter plainte, et le *caporegime* se foutait qu'elle ait froid ou mal, ou les deux. Elle n'avait été que l'instrument de base de l'opération, et, à présent, elle avait moins d'importance à ses yeux qu'une merde de chien.

N'empêche que ça commençait à bien faire. Cette attente qui n'en finissait pas usait les nerfs. Assis sur sa caisse près du praticable, Gian Gratsi guettait le signal de Bacri, celui qui annoncerait la fin des opérations. En attendant, il pensait au Fumier, qui allait se pointer d'une seconde à l'autre. Nuit sans lune, lunettes passives, fusils bien réglés, exercice de stand. Boulot facile.

— J'ai mal !

— Fais pas chier ! gronda Gratsi.

Autour de lui, dans l'ombre et dans le fouillis de gravats divers, de caisses éventrées et des lots de bonbonnes brisées, il sentait les regards de ses gars accrochés à la scène. Surtout celui de Valone. Le plus excité de tous. Il l'était tout le temps. La fille, il l'avait tirée deux fois. Coup

sur coup. Un malade de la baise. Même que, dans les derniers temps, feu Gotta, son *capo*, en avait pris ombrage à cause des regards appuyés dont il couvait Lorna. Des regards qui déshabillaient. Encore un peu, et son boss aurait fini par le buter. Une chance pour lui, l'exécution de Gotta.

Sur le plateau glacé du praticable en acier, la fille se tordait pour essayer de soulager ses membres endoloris. Dans le mouvement, son intimité s'exposait en pleine lumière. Dans l'ombre, la voix ricanante de Valone s'éleva :

— Hé, Gian ! Tu veux que je la calme ?

— Ta gueule ! renvoya le *caporegime*.

Décidément, cette attente lui mettait les nerfs en pelote. Ce Yankee de merde s'était paumé ! Ou il avait coupé son téléphone avant la fin de son « radio-guidage ». À moins qu'il se soit finalement dégonflé.

Non ! Ça ne collait pas. C'était connu, le grand Fumier allait toujours au bout de ses blitz, et le schéma de celui-là était trop tentant. Un container plein de dollars ! Personne ne pouvait résister à un tel appât. Même pas lui. Sa putain de guerre contre l'*Organizzazione* lui coûtait trop cher pour qu'il fasse l'impasse là-dessus. Et puis cette gonzesse qu'ils avaient kidnappée à son nez et à sa barbe... de quoi l'exciter un max, le tueur d'*amici* ! Alors Gian Gratsi ne comprenait pas. Les gars de Zaza n'avaient toujours pas signalé le passage du Nissan, et leur talkie-walkie était coupé. Gian Gratsi n'osait pas appeler Zaza sur son portable. À cause de la sonnerie. Ce con n'avait peut-être pas pensé au mode vibreur de l'appareil, et il suffisait que le Fumier soit dans les parages, pour que le moindre incident fasse tout foirer.

Pas d'appel non plus des snipers. De ce côté au moins, une certitude : la grande Salope n'avait pas encore montré son pif dans le secteur. Le *caporegime* de Piero Sombato connaissait Mario Bacri. Longue expérience des actions pointues et nerfs d'acier. Planqué avec ses hommes dans le maquis, l'ancien mercenaire ne se laisserait pas avoir. Il ne déclencherait le feu qu'une fois certain d'avoir affaire à sa cible. À leur cible. Car Gian Gratsi se sentait très impliqué dans cette opération. Deux ans plus tôt, son copain Andréa, alors *soldato* d'un petit clan de Palerme, s'était fait descendre au cours d'un des blitz du Fumier. Gratsi s'était juré de le venger à la première occasion. Pas tellement par attachement à la fibre amicale, mais parce que Joanna, la petite sœur d'Andrea, sur laquelle il avait des vues depuis toujours, avait promis de coucher avec celui qui tuerait ou capturerait ce Bolan. Alors, quand Piero Sombato avait parlé de ce plan destiné à enculer la grande Salope, le *caporegime* avait tout de suite été séduit. Surtout quand il avait su qu'il serait le dernier maillon de la chaîne. Le tombeur de l'Exécuteur. Joanna serait à lui. Depuis, il n'en dormait plus. Il en crevait d'envie. À peine dix-sept ans, un prix de beauté, délurée en

diable !

Avec ses trente-huit ans, sa face sèche et anguleuse et son crâne dégarni, Gratsi ne pouvait rêver mieux. Joanna, c'était autre chose que cette jeune pute au cul glacé !

— S'il vous plaît ! J'ai mal !

— Je t'ai dit de pas faire chier ! cracha Gratsi.

Il aurait dû flinguer cette pute sitôt leur séance terminée. Elle ne servait plus à rien. Mais il se voyait mal en train de l'étrangler ou de l'égorger pour le moment, et le moindre coup de feu pouvait tout faire foirer. Le Fumier n'était sans doute plus très loin, et le plan ne souffrait aucun changement.

— Hé, Gian ! Qu'est-ce qu'on fout, merde !

Toujours Valone. Planqué avec les autres dans la pénombre de l'immense local, lui aussi commençait à trouver le temps long. Mauvais, le *caporegime* renvoya :

— Boucle-la !

À voix contenue. Réflexe idiot. Un ricanement lui répondit.

— Tu peux gueuler, tu sais. Il viendra pas, le Fumier !

— Ta gueule, bordel !

— Le coup du portable, c'était un peu gros !

— Putain ! Je t'ai dit de...

— Il a raison, Giancarlo.

D'abord, Gian Gratsi se demanda lequel de ses hommes venait de parler. Fouillant l'ombre du dépôt d'un regard incrédule, il avait froncé les sourcils. Juste le temps de réaliser que ce souffle bizarre, cette voix métallique... venait du talkie-walkie qui le reliait à l'équipe de Zaza !

— Il a raison. Vraiment gros, le coup du portable.

La voix ! Cet accent ! Non ! Ce n'était pas poss...

— *Putana* ! lança Valone. Qu'est-ce que...

La suite fut stoppée par le déchirement de la rafale. Brève. Quatre coups. Et par le cri sourd venu du côté de Valone. Puis le bruit d'une chute. En cascade. Celle d'un corps, suivi de plusieurs autres. Des caisses. Sur le praticable, la fille lança un cri aigu, se mit à ruer dans ses menottes comme une folle, tandis qu'une deuxième voix s'écriait :

— *Qui ! Qui !* Il est là !

Aussitôt, un déluge de feu résonna sous les structures en acier de l'ancienne distillerie. Des débris se mirent à voler partout, des caisses vomirent leurs polystyrènes concassés, des bondonnes explosèrent en éjectant des éclats de verre partout, et une forte odeur d'alcool s'éleva aussitôt. La grappa. Un reliquat de stock échappé aux pilliers. Non loin du praticable, l'étagère sur laquelle reposait la lampe à butane s'écroula et la lumière s'éteignit. Dans le noir, la fille se mit à hurler sans discontinuer, tandis que les rafales redoublaient d'intensité. Un instant tétanisé, Gian Gratsi avait fini par l'admettre : le grand Fumier avait

réussi à passer les mailles du filet ! Incroyable !

Attrapant le MAC 10 posé près de lui, il avait plongé sous le praticable à l'instant précis où la lampe s'était éteinte. Au passage, son front avait heurté un angle métallique et il grimaça de douleur, tandis qu'un liquide chaud lui coulait le long du nez. Les rafales se succédaient à un rythme infernal. Le P-M au poing, complètement dépassé, il voyait les éclairs des départs de feu, sans savoir qui tirait sur qui. Puis il pensa à Bacri et à ses mercenaires. Bolan était passé, mais ils allaient lui tomber dessus. Forcément. Des plaintes s'élevaient autour de lui en plusieurs endroits. Ses gars étaient touchés. Par Bolan ? Par les snipers débordés ? Le *caporegime* avait envie de hurler. Il se dit qu'il devait réagir, mais dans cette obscurité... Et les rafales continuaient. De moins en moins nombreuses. Puis des plaintes. Ou plutôt, une seule plainte. Du côté de l'endroit où il avait aperçu son second pour la dernière fois. Rico. Rico avait morflé ! Comme un fou, Gratsi hurla :

— Hé ! Rico !

Pas de réponse. Seulement une rafale. Celle-là, plutôt vers l'endroit où s'était posté Vrini, le plus jeune du *regime*. Le dernier recruté. Un gars de Borgetto, qui en avait sacrément. Un petit malin. Vicieux, même. Un teigneux de vingt ans, qui semblait tenir bon et qui... Puis il y eut une sorte de glapissement dans le noir, et la rafale se tut, suivie d'un bruit de chute. Gian Gratsi faillit se mettre à tirer à son tour. N'importe où. Pour faire quelque chose, pour évacuer la tension, pour faire cesser ce brusque silence qui sentait la mort. Qui sentait sa mort. La grande Salope flinguait ce qu'elle voulait. Même dans le noir. Sans doute une lunette de visée nocturne, ou bien... Bon Dieu ! Bacri ! Et si le fumier avait fauché le matériel des snipers ? Non ! Impossible. Bacri et ses gars étaient les meilleurs. Simplement, Bolan avait lui aussi une lunette. Et il allait finir par le buter ! Dès qu'il... Puis, soudain, l'idée fulgura dans sa tête.

La fille !

Relevant alors le canon du MAC 10, il hurla :

— Bolan !

Pas de réponse. S'arrachant le gosier, le *caporegime* hurla encore :

— Hé, Fumier ! Je sais que c'est toi !

Un silence, puis :

— Tu as raison, Giancarlo. C'est moi.

Une voix d'outre-tombe, métallique, glacée. Le cœur près d'exploser, le Sicilien tourna la tête de tous côtés, avant de comprendre que la voix venait toujours du talkie-walkie ! L'appareil était intact, quelque part sur la droite. Le fumier, lui, pouvait être n'importe où. La rage aux tripes, Gratsi cria encore :

— Hé, Bolan ! Je vais buter la fille ! Je ne bluffe pas ! Je vais la...

Au-dessus de lui, la fille se remit à hurler, à tirer sur ses menottes. Il entendait le bruit métallique de leurs chaînes. Par-dessus ses cris, la voix sinistre reprit :

— Je sais, espèce de larve ! Je le vois.

« Je le vois ! » C'était bien ça ! Le Fumier voyait dans le noir et...

La détonation fit violemment sursauter Gratsi, si fort qu'il se cogna la tête une deuxième fois sous le coup de la surprise, de la douleur aussi. À cause du choc dans l'épaule. Monstrueux. Subitement, tout le côté droit de son buste fut paralysé. Il sentit vaguement que le P-M lui échappait, l'entendit tomber sur le béton, encaissa aussitôt un deuxième choc dans l'épaule gauche. Il hurla, encaissa un troisième coup. Dans la cuisse droite. Il voulut ramper à l'abri, fut littéralement assommé par la douleur. L'horreur ! Pourtant, Giancarlo Gratsi n'était pas devenu ce qu'il était sans raison. Un vrai dur, mauvais, vicieux. Malgré son état, malgré l'enfer qui ravageait sa viande, ses mains griffaient le sol, cherchant à récupérer le MAC 10. Dans le noir, la voix d'outre-tombe ricana :

— Tu chauffes, Gian ! Encore un effort !

Le *caporegime* transpirait à grosses gouttes. Le Fumier se foutait de lui !

— Tu ne vas pas buter la fille, Giancarlo. C'est moi, qui vais te buter.

— Non ! Bolan ! Écoute... je... Qu'est-ce que tu veux ?

Derrière les réticules de la lunette passive, une lueur nouvelle avait fulguré dans le regard glacé de l'Exécuteur. C'était comme ça, chez les pourris. Acculés, arrivés au bout du rouleau, ils finissaient presque toujours par craquer. Pourtant, celui-là était un coriace. Malgré son état, ses mains continuaient à chercher le MAC 10 dans l'obscurité. Elles n'en étaient d'ailleurs pas très loin, quelques dizaines de centimètres. Mais sa chance avait tourné. Le Guerrier ne lui en laisserait pas d'autre. Il fit encore trois pas, eut un regard apitoyé vers le corps de la fille qui se tordait sur le praticable. Une fille qu'il avait vue à la lumière de la lampe à gaz un peu plus tôt. Une fille qui ne correspondait pas à la photo envoyée par Hal Brognola.

Une fille qui n'était pas Lorna Chaghetti.

Pas vraiment une surprise. Une inconnue qui, malgré toutes ces balles perdues, semblait intacte. Enfin, presque. Envoyant son pied sous le praticable, Bolan attira le P-M vers lui en répondant enfin :

— Je veux tout, Giancarlo.

— Tout ?

— D'abord, la clé des menottes.

À l'entendre si près de lui, le *caporegime* avait sursauté.

— Si ! bava-t-il précipitamment en rampant instinctivement à l'écart.
Si ! La chiave !

Malgré ses épaules éclatées, il avait lancé sa main droite vers sa

poche de blouson, et l'Exécuteur se dit qu'il n'y arriverait pas. Il se trompait. La trouille faisait des miracles et, l'instant d'après, suant et soufflant de douleur, le pourri jetait la petite clé à ses pieds. Le Guerrier s'en empara, se pencha sur le plateau du praticable et, tout en libérant les poignets de la fille, il enchaîna :

— Je veux absolument tout savoir, Gian. Je veux que tu me parles de ce fameux plan. Je veux savoir ce qui m'était réservé, ce qui était prévu. Absolument tout.

— *Si ! Si ! Ma...* mais si je te dis tout, tu vas pas me...

— Parle, Gian ! coupa l'Exécuteur. Parle vite !

Sous le praticable, il y eut un temps de silence, puis, subitement, le *caporegime* de Piero Sombato se mit à parler :

— *Bene ! D'accordo !* Je... écoute. On devait même pas te buter. Juste te tirer dans les jambes !

Bolan avait également libéré les chevilles de la jeune suppliciée. Il tiqua.

— *Si ! Si ! La verità !* Tout ça, c'était rien que pour te choper. Te faire... te faire prisonnier, quoi !

Bolan n'était pas vraiment surpris. Cela confirmait ce que le chef des snipers venait d'avouer juste avant de mourir. Comme ses copains. Son sang était encore frais sur la tenue camouflée. Contre lui, haletante, paniquée par l'obscurité, la fille s'accrochait à son bras comme à une bouée de sauvetage. La rassurant du geste, le Guerrier insista :

— Continue, Gian. Continue.

— Je... je devais te livrer à mon boss !

— Son nom ?

— Sombato ! Piero Sombato de Palerme !

Toujours exact. Dixit le sniper.

— *Bene, Gian !* Continue !

Alors Giancarlo Gratsi cracha tout ce qu'il savait. Très vite. Comme pour se donner du courage ou pour se libérer. À mesure qu'il parlait, le regard de Bolan s'allumait derrière la lunette de vision nocturne. Tout au fond de lui, le stratège appréciait : c'était un beau plan, digne de son auteur. Jusqu'à l'alibi des intéressés pour le cas où les choses iraient mal, et où la police... Mais la *polizia siciliana* leur faisait-elle vraiment peur ?

— Écoute... Si je te dis un truc très important... je veux dire, très important sur... quelqu'un de précieux pour toi... tu jures de pas me...

Le Guerrier avait tiqué. « Quelqu'un de précieux pour lui » ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? S'accroupissant au niveau de Gratsi, il lui enfonça le canon du P-M dans le ventre en grondant :

— Parle, pourri ! Vite !

Le *caporegime* haletait, il devait atrocement souffrir. Enfin, d'une voix mourante, il finit par lâcher du bout des lèvres :

— C'est... c'est ta copine, Bolan. Ta copine... la flic.

Le Guerrier sentit un torrent glacé déferler dans son estomac. Sa copine la flic ! Gina Loella dont Claudia n'avait plus de nouvelles ! La gorge coincée, il questionna :

— Quoi, ma copine ?

— Je... C'est Vanzano... Il l'a fait kidnapper !

Instantanément, le cœur de Mack Bolan ne fut plus qu'un bloc de glace. Mais, au même moment, il avait senti un courant d'air dans son dos. Il tourna la tête, eut le temps d'entrevoir une ombre entre deux rangées de bonbonnes, de se redresser, de propulser la fausse Lorna à terre, et de relever le canon de son arme. Mais il avait perdu de précieuses secondes. Trop. Un éclat métallique brilla dans la pénombre crépusculaire de la lunette passive, une rafale déchira l'air aux senteurs de grappa, suivie d'une explosion sourde. Les vapeurs d'alcool. Des flammes !

Puis ce fut le choc. Dans le dos. Terrible.

D'un fulgurant réflexe, le Guerrier avait déjà redressé le canon du P-M vers l'ombre entrevue, et sa rafale déchira l'air.

CHAPITRE XIX

— Voilà. Vous savez tout.

La fausse Lorna Chaggetti s'appelait en réalité Adela Camaro. Une jeune comédienne ratée, devenue prostituée par amour pour son souteneur, manipulée par la *Cupola*, censée être la maîtresse de Michele Gotta. En réalité, pour les besoins de ce scénario bien tordu, cette dernière avait été assassinée par la mafia au cours de sa dernière fugue, et son corps immergé en mer. Sur ordre de son mac, lui-même aux ordres des *amici* de son secteur, la prostituée avait été chargée d'appeler Bolan, de se faire passer pour Lorna, et de le manipuler jusqu'à la destination finale prévue par le plan. L'ancienne distillerie, ou plus loin encore si nécessaire, le lieu de détention de... Gina Loella.

Car Gina était bel et bien aux mains des pourris !

Kidnapping ordonné par Nando Vanzano en personne du fond de sa prison ! Pour lui faire jouer le rôle de la chèvre pour le cas où Bolan serait de mauvaise composition.

— Voilà. Vous savez tout.

Hélas, Bolan ne savait pas tout. Car ni elle, ni Giancarlo Gratsi n'avaient pu lui révéler l'endroit où Gina Loella était détenue. Cette phase du plan ne leur avait pas été dévoilée. Et le pourri ignorait également si le container aux millions de dollars existait vraiment. Sur ce chapitre, le Guerrier ne nourrissait guère d'illusions, mais l'histoire ne manquait pas de gueule.

À la distillerie, commotionné par la chute du praticable dans son dos, l'Exécuteur avait eu le réflexe de cracher son message de mort, abattant le jeune pourri qu'il avait déjà cru avoir tué un peu plus tôt. Pas plus de vingt ans, mais déjà très malin. Simulation de mort, en attendant le bon moment. Finalement, il avait perdu. Question de malchance. D'excès de précipitation.

L'angoisse aux tripes et les reins en compote, l'Exécuteur avait ramassé tout ce qu'il avait pu trouver d'armes et de munitions, plus un silencieux pour le Beretta 92 F. Précieux. Puis il avait achevé Gratsi d'une mini rafale, juste à l'instant où les vapeurs de grappa s'enflammaient. Tandis que l'incendie commençait à ravager les lieux,

il avait abandonné les cadavres, embarqué Adela Camaro à bord du Nissan. À cet instant, une explosion avait dévasté la distillerie. La cartouche de gaz de la lampe. À bord du 4 x 4, ils avaient foncé jusqu'à Palerme, où il avait trouvé la clé de la *safe-house* à l'endroit décrit par Claudia Simoni. Le refuge destiné à Gina Loella lors de ses missions clandestines.

Psychologiquement choquée et physiquement très malmenée, la jeune prostituée l'avait suivi comme une somnambule, jusqu'au minable studio de la via Carella, dans le quartier de la Stazione Marittima. Tout de suite et sans se soucier de sa présence, elle avait arraché ses vêtements, avant de se ruer sur le lavabo. Rien que de l'eau froide, avait prévenu Claudia Simoni. Pourtant, à grands coups d'aspersions et de savon et tandis qu'à l'écart Bolan passait son arsenal en revue, Adela s'était récurée à s'en décoller la peau, à s'en dévaster les muqueuses. Une rage décrassante qui avait duré une éternité. Profitant du moment, le Guerrier avait sorti l'ordinateur portable de son sac, l'avait connecté au satellitaire pour le mettre en réseau avec celui du char de guerre. Dans ses listings-computer, il avait fait défiler les portraits des *uomini d'onore* siciliens les plus importants, fichés comme tels dans les dossiers du F.B.I., de la C.I.A., de la D.E.A. et autres agences. Une vingtaine d'hommes en tout. En principe, toutes les huiles de la *Cupola Siciliana* devaient figurer parmi eux. Actuellement, douze exactement, avait affirmé Gian Gratsi. Restait à les identifier. Car un simple *caporegime* comme Gianfranco Gratsi n'était pas censé les connaître tous. En fait, il n'en avait cité que quatre. Son ancien *capo*, Alessandro Cavali, feu Michele Gotta, Piero Sombato, son nouveau boss, et Alberto Pastrani, *il Presidente délia Cupola*. La dernière grande figure des anciens. Celui-là, tout le monde le connaissait, y compris l'Exécuteur. Selon le *caporegime*, le vieux venait d'être hospitalisé – mauvaise grippe persistante – à la polyclinique Benfratelli de Palerme. Très bonne source d'infos, le Président, à condition que la grippe ne l'emporte pas cette nuit.

Après sa toilette, Adela Camaro s'était enroulée dans un peignoir trouvé dans un placard, recroquevillée sur le carrelage dans un angle de mur et, la tête enfouie dans ses bras repliés, elle avait tout raconté.

Ses aveux recoupaient ceux de Gian Gratsi. Avec ça, l'Exécuteur détenait les principaux éléments de l'affaire. Une sorte de fil d'Ariane, dont il comptait bien se servir pour arracher Gina à ces ordures. Pour le reste aussi : le démantèlement de la *Cupola*. Si la police sicilienne lui en laissait le temps. Car il pensait aux deux flics des R.G. qu'il avait coincés. Depuis, ils avaient forcément remué les services, et l'avenir de l'Exécuteur sur l'île s'annonçait mouvementé.

En attendant, il fallait informer Claudia Simoni.

Bolan l'avait appelée, lui avait aussi envoyé par e-mail tous les éléments en sa possession. En retour, elle l'avait assuré qu'il n'y avait pas de problème pour la planque, qu'Adela Camaro y serait en sécurité, et qu'elle s'occuperait d'elle, dès son retour à Palerme, le lendemain soir. Elle lui avait également fourni les coordonnées d'un médecin qui s'occuperait de la fille sans poser de questions. Soins indispensables. Coups de toutes sortes, viols répétés, risques de contamination aux M.S.T., etc. Mais Adela n'avait rien voulu savoir.

Elle était encore trop secouée et s'était endormie aussitôt couchée. Peu après, alors qu'il s'apprêtait à quitter le studio, Claudia l'avait rappelé, très inquiète. Elle venait d'avoir des infos sur les activités policières concernant le Guerrier.

— Mack ! Tu dois quitter la Sicile. De toute urgence. Cette nuit !

— Négatif, avait renvoyé Bolan.

Il songeait à Gina, à ce que ces pourris pouvaient lui faire.

— Il s'agit de la Brigade Criminelle ! avait insisté Claudia. Ils sont comme des dingues ! Le juge a lancé un avis de recherches, des barrages commencent à se mettre en place aux sorties de Palerme, et les ordres sont clairs : te coincer mort ou vif !

— J'ai déjà connu ça.

— Là, c'est différent ! Tu es en Sicile ! Chez eux ! Ils ont des complices, des flics, des juges à leur solde ! Je dois t'exfiltrer ! J'ai activé mes réseaux par téléphone et...

— Tes réseaux peuvent attendre demain ?

Il y avait eu un silence sur la ligne, puis :

— Mack ! Tu es fou ! Avec les éléments que tu m'as donnés, je vais pouvoir m'occuper de retrouver Gina ! Je vais...

— Possible demain, oui ou non ?

— Si. *Ma...*

— O.K., avait conclu l'Exécuteur, péremptoire, demain !

Il avait besoin d'entrer cette nuit à la polyclinique Bonfratelli, d'y circuler librement et, auparavant, d'obtenir certaines infos. Songeant à ce médecin discret dont elle avait parlé, il avait expliqué à Claudia ce qu'il souhaitait. L'impossible. Elle avait raccroché, avait rappelé un moment plus tard pour dire simplement :

— Dans une demi-heure, à l'angle de la via 31 Marzo. Devant l'entrée de service de la polyclinique. Une ambulance Mercedes.

Elle avait donné le numéro du véhicule, avant de préciser :

— Tu t'appelles José, elle s'appelle Isabella. Je ne t'ai rien dit, tu ne l'auras jamais vue, elle ne t'aura jamais vu.

— *Grazié*, remercia Bolan. Je te tiens au courant.

Après un nouveau silence, Claudia avait fini par soupirer :

— *Va bene !*

Puis avant de raccrocher, elle avait ajouté d'une voix dure :

— Sors-la de leurs griffes.

Là, elle parlait de Gina. Son amie. Leur amie.

Après avoir écrit un mot pour Adela, il avait quitté la *safe-house* et regagné le Nissan.

Maintenant, il était 3 heures du matin, et, stationné dans l'ombre de la petite rue, il attendait. Une rue qui débouchait sur le flanc sud de l'hôpital Bonfratelli. En fait, il n'eut pas longtemps à attendre. Deux minutes plus tard, une voiture blanche s'arrêtait à l'angle de la rue. Une ambulance. Quittant le 4 x 4, il s'en approchait quand la glace du conducteur s'abaissa, révélant un visage de femme. Entre deux âges, beau visage, regard sombre sous une frange de cheveux noirs de jais. Sobrement, Bolan se présenta :

— José.

— Isabella, répondit la femme.

Aussitôt, elle lui tendit une enveloppe Kraft, en énonçant rapidement :

— Pour le contrôle de l'entrée de nuit, vous êtes un agent de la compagnie suisse Assuva, vous venez visiter un accidenté de la route anglais admis il y a deux heures dont les coordonnées sont là-dedans. Vous avez aussi les renseignements sur la personne que vous recherchez, ainsi que *votre* carte professionnelle. Son vrai détenteur est décédé le mois dernier. Quand vous aurez fini, vous passerez un coup de fil au numéro inscrit sur les portières, et vous laisserez l'ambulance sur le parking de la piazza del Parlamento. Avec la carte professionnelle dans la boîte à gants.

Un temps, puis :

— Tâchez de ne pas l'abîmer.

Elle parlait de l'ambulance. Tandis que le Guerrier s'emparait de l'enveloppe, la femme hésita un instant, avant de recommander :

— Il faut décider la jeune femme à consulter.

La jeune femme ne pouvait être qu'Adela Camaro.

Et la femme brune, sans doute le médecin proposé par Claudia.

— *Si*, acquiesça Bolan. *Grazie*.

Sans un regard de plus, la femme ouvrit la portière, descendit du véhicule et partit à pied sans se retourner.

Les réseaux de Claudia Simoni étaient efficaces et discrets...

Alberto Pastrani dérivait au gré des vagues. La mer était bleue, mais la houle un peu forte, et la brise marine avait une odeur étrange. Rien à voir avec celle de l'iode. Cela sentait le frais, et... la pharmacie. Des senteurs que le mafieux ne se souvenait avoir senti qu'une fois ou deux dans sa vie. Sans doute quand on l'avait opéré de cette cataracte et qu'il... À moins qu'il ne s'agisse de cette hernie... Décidément, il perdait

la mémoire. Désagréable. Comme cette impression d'étouffer qui l'obligeait à pomper l'air à grandes goulées affamées. Des efforts qui l'angoissaient, malgré le demi-sommeil poisseux dans lequel il avait fini par s'enliser. Parfois, il avait l'impression qu'une vague plus forte le ballottait du creux au sommet, pour le relancer un peu plus tard, plus fort chaque fois. Et la sensation qu'un coquillage s'était collé à son front. Un genre de bernicle à ventouse. Très désagréable. Surtout cette houle qui...

— ...trani !

On l'appelait. On l'avait repéré flottant à la dérive et on venait le sauver ! D'ailleurs, il percevait à présent comme un bruit de moteur. Ronronnant comme un chat, avec de temps à autre un léger chuinement. Un moment plus tôt, il y avait même eu un drôle de son. Comme un bouchon qui...

— ...veille-toi, Pastrani !

C'était bien ça. Engoncé dans son gilet de sauvetage et engourdi par le froid, il devait s'être assoupi.

— Pastrani !

Cette fois, il avait nettement senti des mains le secouer, et la pression de la bernicle s'était accentuée au milieu de son front. Alors il ouvrit les yeux. Pour ne voir presque rien. Une pénombre seulement éclairée par de minuscules lumières. Rien à voir avec celles d'un bateau. D'ailleurs... d'ailleurs il ne flottait pas sur des vagues. Il était... dans un lit ! Et le ronronnement provenait d'un tas d'engins situés tout près du lit ! Alors, d'un coup, Alberto Pastrani renoua avec la réalité. La polyclinique où on l'avait admis pour insuffisance respiratoire, et où on lui avait appliqué ce masque sur le nez pour l'aider à...

— Salut, Pastrani.

Il Présidente tourna les yeux, découvrit un médecin à son chevet. Ou plutôt son ombre blanche. Sans doute la blouse. À moins qu'il ne s'agisse de Costa. Costa était son baby-sitter personnel depuis des années. Il ne le quittait jamais. Même ici, il veillait sur lui. Mais non, ce n'était pas Costa. Juste un médecin qui venait voir...

— Pastrani ! Je sais que tu es réveillé.

Le vieux mafieux ne comprenait pas pourquoi ce médecin le tutoyait. Sous le masque, il ouvrit la bouche pour s'étonner :

— *Che...*

— Ne cherche pas, Pastrani. Je suis celui que tu cherches : Bolan. Bolan le Fumier.

À cet instant, il sembla au vieux *capo* qu'il se noyait vraiment. À cause de cette voix sépulcrale, de ce nom, de ce contact glacé sur son front qui n'avait rien à voir avec une bernicle, et aussi parce qu'il venait de découvrir la silhouette tassée dans le fauteuil, près de la fenêtre. Une silhouette massive. Celle de Costa. Immobile, en plein sommeil.

Ou alors...

— Il est mort, renseigne l'Exécuteur.

Alberto Pastrani étouffait de plus en plus. Bolan était passé à travers les mailles du filet ! Et il disait que Costa était mort ! Qu'il l'avait tué ! Mais déjà, le fumier reprenait :

— Je viens de le tuer. Avec ça.

Ça, c'était cette chose qui meurtrissait son front. Une chose dure et glacée. Un canon d'arme !

— J'ai trouvé une blouse blanche dans un vestiaire. Je suis entré. Il m'a pris pour un toubib, il n'a pas eu le temps de comprendre. Ni de souffrir. Hélas ! Et avant de venir ici, poursuivit la voix d'outre-tombe, j'ai tué beaucoup d'autres de vos flingueurs. Tous ceux qui m'attendaient à la distillerie et dans ses environs. Tous massacrés. Et c'est Gian Gratsi qui m'a dit où te trouver, pourri. Il m'a dit absolument tout ce qu'il savait. Mais il me manquait un renseignement important. Alors je suis venu te voir.

Le super *capo* haletait. C'était un cauchemar dont il allait se réveiller. Sous le masque, il tenta encore :

— Mais... qu'est-ce que...

— Une question, Pastrani. Une seule.

Le vieux mafieux avait l'impression d'agoniser. Malgré le masque à oxygène, le souffle lui manquait et son Cœur cognait à tout rompre. Il n'y comprenait rien. Ses neurones étaient gelés.

— Où est Siva ?

— Comment ?

Au-dessus du masque, Pastrani roulait des yeux affolés vers la porte de la chambre.

— Ne cherche pas, dit le Guerrier. L'infirmière de garde est occupée à l'autre bout du service. Où est Siva ? La jeune femme flic que tes pourris de copains et toi avez kidnappée.

Si au moins Pastrani avait eu un peu plus d'air...

— J'ai réduit le débit d'oxygène, assena la voix lugubre. Et j'ai coupé l'alarme. Personne ne viendra.

Pastrani devenait fou. À croire que Bolan lisait dans ses pensées. Désespérément, il cherchait le moyen de rompre le maléfice. En vain. Plus il se réveillait, plus la réalité s'imposait, implacable. Et pendant ce temps, l'air lui manquait de plus en plus.

— Tu me dis où est Siva, et je remets l'oxygène.

Le vieux étouffait de plus en plus. Pourtant, il se disait qu'il devait résister, qu'on allait finir par venir voir comment il allait. Qu'on allait le sauver. Mais le temps passait, et le souffle lui manquait maintenant tellement que des lucioles dansaient devant ses yeux. La tête lui tournait, et ses poumons lui faisaient mal. Pourtant il tenait bon. Il ne céderait pas ! Il était le *capo* le plus respecté de la *Cupola*. Quoi qu'il

arrive, il ne...

— *Va bene ! Va bene !*

Trop tard. Il l'avait dit. Deux mots terribles ! Il avait cédé ! D'abord il en ressentit une affreuse amertume, une formidable blessure à son orgueil. Puis des tocsins se mirent à sonner sous son crâne. Le manque d'oxygène. L'esprit en déroute, il songea à tous les autres que le Fumier avait tués ce soir. À Gratsi, le *caporegime* qui avait parlé. Tout était fichu, de toute façon. Alors il parla. Très vite. Il dévoila tout. Même ce qu'ils avaient tous juré de ne jamais révéler. Le prix de sa vie sauve. Peut-être. Puis il donna les numéros de téléphone qu'il était seul à connaître. Deux, exactement. Pour pouvoir respirer ! Et quand il eut fini, l'air revint dans son masque. Enfin ! Un air qu'il dégusta avec voracité. Jusqu'à ce qu'une main lui ôte le masque et que la voix d'outre-tombe lui ordonne :

— Appelle.

— *Cosa ?*

Dans l'ombre de la chambre, le Fumier lui tendait un portable.

— Appelle Gino Sarto. Ton nouveau *caporegime*.

— *Ma... perché ?*

Angoissé à l'idée de manquer d'air, *il Présidente* vit l'ombre se pencher sur lui, et la voix sépulcrale lui souffla à l'oreille :

— Appelle Gino, et répète-lui exactement ce que je vais te dire. Ensuite, je m'en irai.

La voix ? Le manque d'oxygène ? Pastrani téléphona. Il répéta exactement ce que le Guerrier lui avait dicté. Puis il raccrocha.

Et il mourut. Étouffé par son oreiller pour que cela ressemble à une mort naturelle. Pour que le tocsin ne sonne pas trop tôt chez les autres pourris. Ensuite, l'Exécuteur lui remit le masque, réactiva les alertes, transporta le lourd cadavre du baby-sitter, le tassa dans le vestiaire de la chambre, verrouilla le placard et empocha la clé, essuya les traces de sang, et disparut comme il était venu.

CHAPITRE XX

— C'est loin ?

— Non, rassura Mack Bolan en essayant d'employer un ton serein.

En réalité, une rage glacée l'habitait depuis le blitz à la distillerie. Une fureur dévastatrice qui ne trouverait son exutoire qu'une fois tous ces pourris anéantis, et Gina délivrée. Sur le même ton contrôlé, il précisa :

— Une dizaine de kilomètres.

Ils roulaient dans la montagne, aux environs de Monreale, en direction d'une de ces anciennes fermes fortifiées qui s'étaient bâties en Sicile au cours des siècles passés. L'ambulance Mercedes grimpait allègrement les lacets de la petite route, et, tassée sur le siège du passager, Adela Camaro tirait nerveusement sur sa cigarette. Vêtue de l'uniforme blanc et de la cape marine empruntés par Bolan à la polyclinique en même temps que sa blouse, elle avait tout à fait l'air de ce qu'elle n'était pas. Une infirmière. Derrière eux, le chariot était vide, et aux *carabinieri* rencontrés sur le barrage à la sortie de Palerme, l'ancienne comédienne avait parfaitement restitué la leçon récitée par Bolan. Une parturiente près d'accoucher par le siège, à Monreale. Transport d'urgence. La vue de l'ambulance et sa sirène avaient suffi. Ils recherchaient un tueur américain, pas deux infirmiers. Et le Guerrier avait su ravalier son accent yankee... pour dire *grazié* au lever du barrage.

— Vous avez bien fait de venir me chercher.

C'était la deuxième phrase qu'Adela prononçait depuis le contrôle routier. En fait, il n'avait pas eu le choix. Sans son aide, il n'aurait jamais pu franchir les barrages de police. D'ailleurs, à peine l'avait-il tirée du sommeil qu'elle avait sauté sur ses pieds. Il avait voulu la rassurer, lui dire qu'au moindre problème, il la ferait passer pour son otage... Elle l'avait arrêté tout de suite. L'idée de vengeance. Et celle de sauver une autre fille. Gina. Elle n'avait pas hésité. Bolan tourna la tête, l'observa un bref instant. Avec son bonnet blanc et ses boucles brunes qui en dépassaient, elle était de nouveau presque jolie. Pourtant, dans ses yeux congestionnés, les traces de son supplice demeuraient gravées,

avec, tout au fond, cette lueur que l'Exécuteur connaissait bien. Celle de la haine.

— Vous allez tuer ces ordures ?

— Oui, répondit-il.

— Merci...

Elle se tut un instant, avant d'ajouter d'un ton farouche :

— Ça m'évitera d'avoir à le faire.

Elle l'aurait sûrement fait. Son regard le criait.

Déjà, une plaque annonçait Monreale. Dans l'esprit de l'Exécuteur, le scénario de son opération défilait une nouvelle fois. S'adressant à l'Italienne, il recommanda encore :

— Tu as bien compris tout ce que...

— Si. Vous me débarquez un peu avant la ferme, je me cache et je vous attends.

Pas question en effet de lui faire prendre le moindre risque. Il ne l'avait emmenée que pour franchir les barrages.

— Affirmatif, renvoya-t-il.

Le chemin décrit par feu Alberto Pastrani venait d'apparaître dans la lumière des phares.

— Full aux dix.

— Pas mieux, renvoya Andy Cortesa.

— *Putana !* T'as vraiment le cul, toi !

Graziano détestait perdre au poker.

— Pas mieux non plus, grogna Varesi.

— *Merda !*

Le juron de Carala résonna dans l'immense salle commune, où la fumée des cigares s'enroulait autour de la grosse lampe à l'armature en fer forgé. Cela sentait le tabac, le whisky et la grappa. Gino Sarto ramassa le tas d'euros étalé sur la table de cuisine. Satisfait. Un putain de full qui le remettait sur pied. Décidément, ce soir, tout allait beaucoup mieux pour lui. Son supplice touchait à sa fin.

— À toi de distribuer.

Gino Sarto ramassa les cartes, les battit, commença à les distribuer aux cinq autres *soldati*. Depuis ce coup de fil, le nouveau *caporegime* du vieux *Présidente* était soulagé. Il n'avait que très modérément apprécié cet emploi de garde-chiourme. Cette gonzesse était impossible. Tellement agressive, qu'elle avait fini par faire presque peur aux gars. La veille, alors qu'on la conduisait aux chiottes, elle avait réussi à allonger un coup de latte à Nitti. Pourtant costaud, Nitti. Ancien boxeur, rapide et tout. Il avait quand même sérieusement encaissé. Le pif éclaté, les valseuses en compote. Tout ça parce qu'il lui avait mis la main au cul, à la fliquette. Il avait failli la tuer. Le doigt sur la détente de son flingue, des éclairs plein les yeux. Mais il n'y voyait

plus rien et Gino avait débarqué juste à temps. Les ordres du vieux étaient clairs. Pas de voies de fait. Pas encore. La fille devait pouvoir parler au téléphone en cas de besoin et se faire prendre en vidéo. Preuve qu'elle vivait et qu'elle était en bon état. Ils lui avaient quand même refilé une belle dose d'héro dans les veines. Marre de ses putains d'éclats, de ses hurlements. Marre aussi d'être obligés de se méfier d'elle. C'était quand même qu'une gonzesse, merde !

Alors, depuis ce coup de fil du boss, Gino Sarto se sentait vraiment mieux.

On transférerait l'otage ailleurs. Une ambulance arrivait, avec ce qu'il fallait de drogue pour la faire dormir. Ça la calmerait, cette salope ! Après, ils iraient tous se coucher. Tout redeviendrait normal. En dehors de cet épisode, la vie avec le vieux Pastrani était plutôt cool. Un *capo* à l'ancienne. Tranquille. Une sorte de symbole qui ne demandait rien de plus qu'on protège sa vieille carcasse. Facile. Il ne sortait jamais. On se demandait même comment il avait pu choper cette grippe. S'il clabotait à l'hôpital, Gino le regretterait. Parce qu'on le verserait chez un autre boss. Moins cool, probablement.

— *Cento*.

Nitti venait de relancer. Avec son pif en chou rouge et son air renfrogné, il était presque comique. Mais mieux valait ne pas trop le charrier. Un sanguin, Nitti.

— Plus cent.

Cette fois, c'était Cortesa. Pendant ce temps, Gino filait ses cartes. Doucement. Les découvrant peu à peu, de manière à se créer le suspense. Deux paires aux sept. Pas terrible. Pour se donner le courage d'attendre un peu, il avala une large gorgée de grappa, reprit son filage. Mais alors qu'il allait découvrir sa cinquième carte, le son de la sirène résonna tout près. Dans la cour de la ferme.

— *Merda !* éructa Carala.

Gino Sarto en déduisit qu'il avait du jeu. Pas lui. Un cinq. Ça tombait bien. Il allait laisser tomber ses cartes, quand Carala s'exclama :

— Hé ! Pas question ! On finit le coup !

— Il a raison, renchérit Nitti. L'ambulance attendra !

Et comme Varesi, Cortesa et Graziano semblaient abonder dans ce sens, le *caporegime* dut en partie s'incliner.

— *Bene*, dit-il. On couche les jeux, et on reprend après. Toi, dit-il à Varesi. Tu vas voir.

Les cinq *soldati* acquiescèrent. L'imposant Varesi ramassa le M-P 5K accroché au dos de sa chaise, se leva de table, écrasa son cigare et quitta la salle. Pas vraiment enthousiaste. Cette putain d'ambulance aurait pu attendre un peu !

En passant le porche qui fermait la cour de ferme, l'Exécuteur avait

machinalement tâté le petit P-M MAC10 accroché sous sa cape d'infirmier. Un P-M doté de deux chargeurs de 30 cartouches, couplés tête-bêche. Dans sa ceinture, le Beretta 92 F chargé à bloc lui aussi et doté du silencieux récupéré à la distillerie. Dans ses poches, une poignée de monnaies explosives pour le cas où ça tournerait au vinaigre. Mais si le vieux Pastrani avait dit vrai, il n'aurait affaire qu'à six *soldati*. L'effet de surprise aidant... Après tout, personne n'attendait l'Exécuteur, ici. Ou, plutôt, tout le monde l'attendait, blessé, entravé et traîné jusqu'ici par une armée de *mafiosi*, fiers de leur prise historique !

La ferme se composait de trois bâtiments en forme de U. Écuries et dépendances sur les côtés, maison d'habitation au centre, avec un petit perron d'accès. Ensemble austère. Classique architecture de ces contrées isolées, aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Le rythme cardiaque à moins de 70 malgré sa rage, le Guerrier gara l'ambulance dans la cour, l'arrière vers le bâtiment central où une lumière luisait derrière une fenêtre, prête à redémarrer. À cet instant, la porte massive du petit perron s'ouvrit, délivrant un rai de lumière sur les pavés de la cour. Une silhouette massive s'encadra dans l'ouverture, un P-M au poing, canon vers le sol. Dans l'autre poing du type, une grosse lampe torche, dont le faisceau aveugla le Guerrier à travers le pare-brise. Résistant à rafaler tout de suite, ce dernier attendit que l'autre ait descendu le perron et se soit approché, pour ouvrir sa portière et quitter le véhicule, une trousse de soins à la main.

— T'es tout seul ?

Le balèze semblait étonné, mais pas méfiant. Pour toute réponse, Bolan haussa les épaules, l'air fataliste.

— Si, dit-il.

L'autre avança encore de deux pas vers lui. À cet instant, l'Exécuteur fit mine de buter contre un pavé. La trousse sembla échapper à sa main et roula à terre au pied du *soldato*. Instinctivement, celui-ci esquissa le mouvement de se baisser pour la ramasser. Sa dernière réaction d'homme libre. Rapide comme la lumière, le 92 F avait jailli de sous la cape du Guerrier, envoyant l'extrémité du réducteur de son littéralement vriller le cou du balèze. Saisi, ce dernier ouvrit de grands yeux, marqua un recul, voulut ouvrir la bouche, tout en relevant son arme, mais aucun son ne sortit de sa gorge, et son bras fut stoppé par la poigne de l'Exécuteur qui le redressa brutalement et lui arracha le P-M du poing. Plantant le Beretta dans la gorge du pourri, il gronda :

— Tu cries, tu es mort.

L'autre avait trop attendu. Dans le regard de Bolan, il voyait effectivement sa mort.

— Où sont les autres ? questionna le Guerrier.

Le malheureux gaillonna :

— *Io... In la... sala !*

Il avait du mal à parler. Le silencieux lui écrasait le larynx.

— Et la fille ?

Regard flou du pourri. Enfonçant davantage le tube d'acier dans le cou du *soldato*, Bolan répéta :

— La fille ! La flic !

— *In... la cantina !*

À la cave ! Les ordures ! Le silencieux du Beretta se redressa légèrement, s'enfonça sous le menton du mafieux et l'arme tressauta dans le poing du Guerrier. Traversée de bas en haut par la 9 mm tirée à bout touchant, la tête du balèze partit violemment en arrière, vomissant un geyser de sang et de matière cérébrale. Le grand corps bascula, et il ne s'était même pas encore complètement écroulé que, M-R 5K au poing gauche et MAC 10 dans l'autre, l'Exécuteur sautait les marches du perron. Franchissant la porte comme un boulet, il avisait la porte entrouverte et la lumière au bout du hall d'entrée, quand la porte s'ouvrit complètement. Un pourri apparut et lança :

— *Allora ! Che...*

Le reste fut stoppé par la rafale du MAC. Catapulté en arrière, le type renvoya la porte à l'intérieur. Maintenant, la rage de l'Exécuteur déferlait. D'un bond, il fut sur le *soldato*, renvoya le corps criblé et sanglant de côté, bondit dans la pièce, à l'instant où quatre types s'éjectaient de leurs chaises, renversant une lourde table et envoyant sur le carrelage, bouteilles, verres, billets de banque et cartes à jouer.

Poker.

Poker pas de chance. Car, avant même que les armes adverses aient eu le temps de trouver leur cible, celles du Guerrier avaient vidé leur chargeur.

Dans un vacarme d'enfer, dans un déchaînement de feu et de plomb, des jets de sang, des odeurs âcres de poudre, la mort fulgura, crevant les corps, broyant les muscles tendus, dévastant les vies. Des vies de pourris. Les corps sursautèrent, dansèrent sur place, les regards paniqués se révoltèrent, et les chairs rendues molles par la mort se répandirent au sol.

Et la rage du Guerrier s'apaisa quelque peu.

Permutant aussitôt les chargeurs, il avait déjà quitté la salle, se ruant de nouveau dans le hall, prêt à faire feu encore. Mais personne ne survint. Seul le silence répondait aux battements de son cœur. Il trouva des pièces plongées dans le noir. Désertes. Un salon démeublé, une chambre peut-être, des volumes incertains, d'un autre temps, pour d'autres existences. Puis la cuisine fut là. Prêt à faire feu, il fit de la lumière. Personne. Une longue table, une toile cirée, des restes de repas. Ses yeux cherchaient avec avidité, et il trouva. Une porte. Derrière la cheminée. Une porte basse. Verrouillée. Une rafale. Courte.

Fracassés, le bois et la serrure sautèrent. D'un coup de pied, Bolan envoya le panneau dinguer. Derrière, un escalier en pierre, raide. À droite, un interrupteur. Bolan l'actionna, inondant l'escalier d'une lumière jaune.

— Gina ?

Pas de réponse. Canons braqués devant lui, il plongeait dans la pente, se reçut quinze marches plus bas, sur la terre battue. Cave voûtée, odeurs de vin, de graisse, de moisi. À gauche, des casiers à bouteilles, des tonneaux sans couvercles. À droite, un établi surchargé de cartons...

Et en dessous, Gina !

Recroquevillée sur le plateau à outils. T-shirt à demi arraché, jean souillé, du sang sur le visage, un bandeau noir sur les yeux, du plastique adhésif rouge autour de la tête et lui muselant la bouche, le même adhésif pour lui emprisonner poignets et chevilles. Près de l'établi, une assiette pleine de restes, et un seau. Toilettes locales. Plus de gros paquets enveloppés de vinyle verdâtre. Translucide. Et puis un téléphone portable relié à deux fils électriques, qui se perdaient dans la masse des paquets. Bolan avait déjà compris.

La machine infernale. La mort de Gina et la sienne. Programmée, scénarisée par un certain Nando Vanzano. Alberto Pastrani n'avait pas menti.

— Gina !

Cette fois, Mack Bolan n'avait pas crié. Il avait peur. Parce que le corps de Gina restait inerte. Sans vie. Il se précipita, se pencha sur elle, lui toucha un bras. La joue. Froids.

— Gina !

Comme un fou, s'arrachant les ongles, il décollait l'adhésif. Il secouait Gina. Doucement. Il l'appelait, lui caressait les cheveux, le visage. Si Gina était morte, il ne pourrait plus jamais se regarder en face. Si elle était morte... Si ces ordures...

— M...ack !

À cet instant, alors que son cœur s'emballait et que sa rage retombait d'un coup, Mack Bolan se dit que jamais, jamais de toute sa vie, il n'avait entendu si belle mélodie que cette voix faible et enrouée qui venait de prononcer son prénom.

* * *

L'ambulance avait rencontré le même barrage au retour. À l'arrière, allongée sous la couverture du chariot et des tas de choses lui faisant un gros ventre, Gina Loella n'avait eu aucun mal à interpréter son rôle,

pas plus qu'Adela Camaro à jouer le sien. Apitoyé, le chef des *carabinieri* n'avait qu'à peine effleuré la parturiente d'un regard pudique, avant de les laisser passer. Sitôt dans Palerme, Bolan avait déposé les deux filles via Carella, avant d'aller garer comme convenu l'ambulance piazza del Parlamento. Puis, à pied, il était revenu via Carella, avait regagné la planque.

Les filles dormaient blotties l'une contre l'autre dans le seul lit du studio. Épuisées. Bolan était fatigué, il avait sommeil, mais sa tension n'était pas complètement retombée. Planté devant la fenêtre, il se mit à contempler les toits de Palerme, qu'une aube naissante irisait de reflets pâles. Dans son esprit, tout alors se remit à défiler. Tout ce que lui avaient dit d'abord Giancarlo, le *caporegime*, puis Pastrani, *il Presidente*. Surtout ce dernier. Il avait donné tous les noms, vendu tous ses frères de crimes. Y compris le plus grand : un certain Surtu. Un des deux chefs mythiques *délia Onorabile Società*. Tino Surtu, le compagnon de maquis de Nando Vanzano, l'ennemi personnel, l'ennemi mortel de Mack Bolan. Celui qui, du fond de sa prison, avait ourdi ce plan. Un plan supposé le faire capturer, transporter auprès de Gina, dans la cave de la ferme de Monreale. Là, grâce à son téléphone portable, il aurait, de sa prison, appelé le portable scotché aux explosifs pour les faire sauter tous les deux.

Comme le Guerrier n'avait pas semblé impressionné par ces aveux, le vieux *capo* en avait rajouté, pour tenter de sauver cette vie pourrie qui s'échappait de lui dans son souffle mourant : le container plein de millions de dollars qui avait échappé à l'opération *Green Ice* existait bel et bien. Ils l'avaient rapporté par bateau à Palerme. Et maintenant, le Guerrier solitaire savait où il était. En revanche, pour Tino Surtu, il n'y avait plus rien à faire pour le moment. Le vieux berger, ayant tenu son rôle à la demande de son vieux complice, avait regagné ses montagnes, se désintéressant de la suite.

Demain, Bolan composerait le deuxième numéro de téléphone que lui avait donné Pastrani : celui du portable de Nando Vanzano dans sa prison. Il lui donnerait le bonjour. Tout simplement. Puis il raccrocherait. Ensuite, plus tard, si la police du secteur voulait bien lui lâcher les Nike, il s'occuperait de ce container et...

— Mack !

La voix de Gina, perdue dans le noir. Bolan tourna la tête, aperçut dans l'aube naissance le bras nu de son amie qui émergeait du drap et se tendait vers lui. La voix cassée, lasse, ensommeillée :

— Si tu dormais un peu ?

Elle avait raison. Alors il s'allongea dans le lit un peu trop petit pour eux trois, se coula contre son amie, et deux bras encerclèrent doucement sa taille. Un instant de tendresse qui le payait de tous ses efforts...

FIN



- 1 Tonnerre sur Cleveland. L'Exécuteur N°220.
- 2 Guerre à la mafia. L'Exécuteur N°1.